ŒUVRES
DE MONSIEUR
DE FONTENELLE.
TOME HUITIÈME.



Gravelot inv. — A. Duflos sculp.

La Flûte lui tint lieu de Lyre chez Admete.

ŒUVRES

DE MONSIEUR

Bernard Le Bovier

DE FONTENELLE,

Des Académies, Françoise, des Sciences, des Belles-Lettres, de Londres, de Nancy, de Berlin, & de Rome.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME HUITIÉME.



A PARIS, RUE S. JACQUES,

Chez BRUNET, Imprimeur-Libraire de l'Académie Françoise, vis-à-vis la rue des Mathurins.

M. DCC. LII.

LE TESTAMENT,

COMÉDIE.

1731.

NOMS DES PERSONNAGES.

EUDAMIDAS, Citoyen de Corinthe.

ERICLÉE, Sœur d'Eudamidas.

DEMOCEDE, autre Citoyen de Corinthe.

LISIDICE.

PHILONOÉ, Fille de Lisidice.

GLYCON, Esclave d'Eudamidas.

IDAS, Esclave de Democede.

La Scéne est à Corinthe.



LE TESTAMENT, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DEMOCEDE, ERICLÉE, IDAS.

DEMOCEDE.



Mais, Madame ....

ERICLÉE.

Mais, Monsieur, pourquoi voulés-vous vous justifier? Je ne vous fais pas

le moindre reproche. Je vous dis simplement, historiquement, par conversation, que vous êtes amoureux de Philonoé ; je ne m'en plains pas, il n'y a pas de mal à cela.

DEMOCEDE.

Il y en auroit beaucoup après mille sermens que je vous ai faits, de vous adorer toute ma vie.

ERICLÉE.

Je ne m'en souvenois pas.

DEMOCEDE.

Vous ne vous en souveniés pas ?

ERICLÉE.

Je m'en souvenois, si vous voulés, mais ce que je voulois dire est quasi la même chose. On sait bien ce que c'est que ces sortes de sermens-là, & sur-tout les vôtres.

DEMOCEDE.

Vous les avés crus sincéres, comme ils l'étoient & le sont encore, & vous n'avés cessé de le croire que depuis que Philonoé avec sa mere est ici dans la

maison de votre frere Eudamidas. Je ne connoissois ni la mere, ni la fille, quoique je fusse leur parent; je ne les ai vûes que parce que j'étois assidu auprès de vous : la mere a pris de la confiance en moi; c'est une veuve qu'il faut du moins consoler : que voulés-vous que je fasse?

ERICLÉE.

Monsieur, je veux que vous fassiés ce que vous faites, que vous soyiés amoureux de Philonoé.

DEMOCEDE.

Madame, peut-on l'être après vous avoir vûe? Si vous ne me rendés pas justice, ne vous la refusés pas du moins à vous-même. Quelle comparaison de vous à Philonoé! On ne sait encore ce que c'est, ni ce que ce sera, point de caractére formé : car quel âge a-t-elle, treize ans, quatorze ans?

ERICLÉE.

Elle en a bien quinze.

DEMOCEDE.

Et bien, quinze soit : un homme raisonnable, & que vous connoissés vous

même capable de certains sentimens ; ira-t-il s'attacher à un enfant qui n'entendroit rien à tout ce qu'on lui voudroit dire ?

ERICLÉE.

Je vous répons que cet enfant-là vous entendra, & vous entend. Mon frere est bien aussi raisonnable que vous, & il a même quelques années de plus ; cependant je crois qu'à la fin il se déterminera à épouser l'enfant, comme il en est le maître par le Testament du pere. Je suis fâché de vous le dire, Démocede.

DEMOCEDE.

Je ne suis point fâché de l'entendre ; c'est le mieux que puisse faire Eudamidas. Puisqu'il a accepté ce fameux Testament, par lequel son ami, qui meurt absolument ruiné, le charge de faire subsister sa veuve, & d'épouser sa fille unique, ou de la marier à qui il lui plaira en la dotant ; il aura raison d'épouser la fille, qui est assés jolie, & de s'épargner une dot qu'il faudroit payer à un autre mari. Je prendrois ce parti-là en sa place, & je compte bien qu'il le

prendra. Mais s'il étoit entierement libre comme moi, s'il n'étoit nullement chargé de Philonoé, croyés-vous qu'il allât la choisir parmi toutes les filles de Corinthe? Il en prendroit certainement une plus convenable à son âge. Il a déja trente ans, & Philonoé seroit sa fille, comme elle est celle de cet ami intime qu'il a perdu.

ERICLÉE.

En bonne foi, Démocede, si je craignois que vous n'aimassiés Philonoé, pensés-vous que toutes ces raisons fondées sur son extrême jeunesse me rassurassent beaucoup?

DEMOCEDE.

Non, charmante Ericlée, j'en conviens, elles ne sont pas suffisantes, & je ne sai comment la suite du discours m'engage à vous les faire tant valoir. Ce sont vos charmes seuls, c'est mon amour qui doit vous rassurer.

ERICLÉE.

Je vous répete que je n'ai point besoin d'être rassurée.

DEMOCEDE.

Je ne vous rassurerai donc point, puisque vous ne me faites pas l'honneur d'être inquiéte ; mais je continuerai à vous adorer. Vous ne me le défendés pas ?

ERICLÉE.

Je ne vous permets ni ne vous défens rien. Seulement souvenés-vous que j'ai de bons yeux.

SCENE SECONDE.

DEMOCEDE, IDAS.

DEMOCEDE.

Elle ne les a que trop bons, & ils m'embarrassent fort.

IDAS.

Vous la trompés donc, Seigneur ?

DEMOCEDE.

Belle question ! Il faut bien la tromper ;

per, de peur qu'elle ne me traverse dans mon nouvel amour pour Philonoé. Elle est fine & adroite, & me joueroit quelque mauvais tour : car, afin que tu le saches, elle m'aime dans le fond ; & cette Philonoé, qu'elle ne me reproche point, elle me la reproche de tout son cœur.

IDAS.

Puisque vous n'aimés plus Ericlée, pourquoi n'agir pas rondement avec elle ? Est-ce pour le plaisir de tromper ?

DEMOCEDE.

Ce ne laisse pas d'en être quelquefois un, Idas. On mene plusieurs affaires à la fois ; on est aimé en plus d'un lieu, on est toujours en l'air ; cela vaut son prix. Mais ce n'est pas là ce qui me tient présentement ; je suis dans une situation fort délicate. Eudamidas, par le Testament de son ami, est obligé d'épouser sa fille, ou de la marier à quelqu'autre en lui donnant une dòt.

IDAS.

Voilà un plaisant legs testamentaire, & à rebours du bon sens. Un gueux

légue à son ami sa femme qu'il entretiendra, & sa fille qu'il mariera ! Auriés-vous accepté cette belle donation ?

DEMOCEDE.

C'est une autre affaire dont il ne s'agit pas. J'aime Philonoé, & je ne veux donc pas qu'Eudamidas l'épouse. Je tâche à me faire aimer d'elle, afin qu'elle apporte de la résistance à ce malheureux mariage ; mais il faut que ce ne soit qu'une certaine résistance cachée & adroite ; car si Eudamidas venoit à savoir que Philonoé m'aimât, & que notre intelligence fût déclarée, il lui diroit : Mademoiselle, je voulois satisfaire au Testament, & vous épouser, c'est vous qui ne voulés pas ; je ne suis tenu à la dot qu'en cas que ce parti-là ne me convînt point ; j'en suis quitte, faites comme vous l'entendrés.

IDAS.

Et point de dot pour la pauvre fille, en épousant son cher Démocede !

DEMOCEDE.

Sans doute, & moi je ne veux pas lui faire ce tort-là.

IDAS.

Sentiment fort généreux.

DEMOCEDE.

Il faut donc que j'inſpire à Philonoé de la répugnance pour Eudamidas ; qu'Eudamidas s'apperçoive ſeulement qu'on ne l'aime pas, quoiqu'on en uſe toujours honnêtement pour lui, & qu'il ait la délicateſſe de ne vouloir pas épouſer.

IDAS.

S'il ne l'a pas, cette délicateſſe ?

DEMOCEDE.

Oh ! il l'aura certainement. C'eſt un homme à grands ſentimens, trop grands de la moitié pour les femmes ; & c'eſt par-là qu'il les manque, & les manquera toujours.

IDAS.

A vous dire le vrai, tout le projet que vous me confiés-là, me paroît un petit château de cartes, qu'un ſouffle peut renverſer.

DEMOCEDE.

Je conviens que j'ai beſoin d'une con-

duite bien fine & bien déliée; mais tu ſais que j'en ai aſſés le talent, & je me plais à l'exercer. Je puis ne pas réuſſir; auſſi pour ne tomber que ſur mes pieds, je me ménage toujours avec Ericlée. Philonoé & elle, ſont les deux plus aimables filles de Corinthe, & il me faut l'une des deux.

IDAS.

Il ne vous importe laquelle?

DEMOCEDE.

Non pas, j'aime beaucoup mieux Philonoé.

IDAS.

Elle eſt la derniere d'abord.

DEMOCEDE.

Cela n'eſt rien; mais elle a dans ſa perſonne toute la fleur, & dans ſon caractere, toute l'aimable ſimplicité, & toute la précieuſe candeur de la premiere jeuneſſe.

IDAS.

Il n'y a pas de gloire pour vous à la tromper; & d'ailleurs, permettés-moi

de vous le dire, vous en devriés faire conſcience. En vérité le cœur m'en ſaigne.

DEMOCEDE.

Je ne la trompe pas auſſi, à proprement parler. Je n'épargnerai rien pour l'avoir ; mais en cas de mauvais ſuccès, je me réſerve Ericlée pour un pis-aller qui ſera encore très-bon.

IDAS.

La vérité me prend à la gorge ; vous n'aimés ni l'une ni l'autre.

DEMOCEDE.

Il ne s'agit pas avec les femmes de les aimer tant ; il s'agit de leur plaire. Si tu ſavois, Idas, avec quel plaiſir je jouis en même temps & de la jalouſie d'Ericlée, & des progrés que je fais inſenſiblement dans le cœur de Philonoé, dans ce jeune cœur, qui loin d'avoir jamais aimé, ſait à peine que l'on aime ! J'ai même encore le bonheur d'avoir plû à la mere de Philonoé, en tout bien & tout honneur, s'entend. Liſidice me favoriſe en tout ce qu'elle peut, & je ſuis ſûr qu'elle m'aimeroit mieux pour

gendre qu'Eudamidas : enfin laiſſe-moi faire, le cœur me dit que je ſortirai bien de tout ceci ; j'ai reçu du Ciel le don d'entendre aſſés les femmes.

IDAS.

Je n'en ſai pas tant que vous ; mais je ſuis perſuadé que les femmes entendent encore mieux les hommes, que les hommes ne peuvent entendre les femmes. Il y a ici un malheur ; celle que vous trompés le plus, de votre propre aveu, c'eſt Ericlée ; & juſtement Ericlée eſt la moins ſimple des deux. Elle eſt même bien éloignée de l'être, elle vous démêlera.

DEMOCEDE.

L'avis eſt bon, j'y prendrai garde ; mais j'apperçois Philonoé. Laiſſe-moi avec elle.

SCENE TROISIÉME.

DEMOCEDE, PHILONOÉ.

PHILONOÉ.

AH! Démocede, vous voilà?

DEMOCEDE.

En ètes-vous fâchée, belle Philonoé? Etes-vous fâchée que je me tienne toujours à portée de vous voir, de vous rencontrer, que j'en cherche toutes les occasions?

PHILONOÉ.

Point du tout.

DEMOCEDE.

Ce n'est pas assés. En ètes-vous bien aise?

PHILONOÉ.

Oui, j'aime assés qu'on me tienne compagnie.

DEMOCEDE.

Mais vous eſt-il indifférent qui vous la tienne ? Aimeriés-vous autant, par exemple, qu'Eudamidas fût avec vous dans ce moment-ci ?

PHILONOÉ.

Nous avons toutes les obligations du monde à Eudamidas, ma mere & moi, & il ne faut pas que nous ſoyons ingrates. Sans lui vous ſavés dans quel état nous ſerions ; vous ſavés combien il accepta le Teſtament de bonne grace, avec quelle joie, & combien toute la ſuite de ſon procédé pour nous a répondu aux commencemens. Il ne ſe laſſe point d'être généreux.

DEMOCEDE.

Il ſe ſeroit deshonoré par une autre conduite. Pouvoit-il renoncer à une marque auſſi publique que votre pere lui donnoit de la plus grande eſtime ?

PHILONOÉ.

Je ne connois guére encore le monde ; mais je ſoupçonne que peu de gens auroient voulu des marques d'eſtime à

ce prix-là ; & si Eudamidas avoit refusé le Testament, on auroit dit : Il a bien fait ; c'étoit-là aussi un legs trop bisarre : pourquoi son ami se ruinoit-il ? Et cependant il est certain que mon pere n'est point mort ruiné par sa faute ; ç'a été par des naufrages de ses vaisseaux & par de purs malheurs.

DEMOCEDE.

Si Eudamidas eût refusé, je vous réponds qu'on auroit bien crié contre lui, & que ceux même qui n'auroient pas été capables d'accepter le Testament, auroient crié le plus haut. Mais il n'importe ; vous avés de l'obligation à Eudamidas, je n'en disconviens pas. Mais s'il avoit dépendu de vous d'avoir cette même obligation ou à lui, ou à quelqu'autre, l'auriés-vous choisi ?

PHILONOÉ.

Cela ne pouvoit pas dépendre de moi.

DEMOCEDE.

Sans doute ; mais s'il en eût dépendu ?

PHILONOÉ.

Je ne sai ce que j'eusse fait.

DEMOCEDE.

Du moins auriés-vous voulu que ce fût Eudamidas par préférence à tout autre, qui fût en droit de vous unir à lui quand il le voudroit ?

PHILONOÉ.

Encore une fois, je ne sai.

DEMOCEDE.

Aimable Philonoé, apparemment l'excès de mon amour m'aveugle, & me jette dans des illusions trop agréables ; mais il me semble qu'il y a dans le fond de votre coeur quelque chose de plus favorable pour moi, que ce que vous me laissés paroître. Au nom des Dieux, ne me le dissimulés point, accordés cette legere grace à ces sentimens si vifs & si tendres que vous me connoissés pour vous.

PHILONOÉ.

Pour moi ? Vous ètes l'Amant déclaré d'Ericlée.

DEMOCEDE.

Je l'étois, il est vrai, mais je ne vous

avois pas encore vûe. Quelle comparaison de vous à elle!

PHILONOÉ.

Est-ce qu'on cesse d'aimer?

DEMOCEDE.

Non, quand on aime véritablement; mais on prend quelquefois pour amour ce qui n'en est pas. Je ne sai quel goût leger, un foible attachement entretenu par de petites convenances; voilà ce que j'ai eu pour Ericlée. Mais combien est différent ce qui m'occupe aujourd'hui, ce qui remplit tout mon coeur! Je n'ai encore aimé que vous.

PHILONOÉ.

Et bien, cessés donc de rendre des soins à Ericlée.

DEMOCEDE.

Et ne le fais-je pas déja autant que je le puis avec bienséance?

PHILONOÉ.

Mais avec tout cela, elle ne sait pas que vous ne l'aimés plus.

DEMOCEDE.

Si vous voulés qu'elle le ſache, je le veux auſſi de tout mon cœur ; je ſortirai d'une contrainte inſupportable. Tout ce que je crains, c'eſt qu'Eudamidas qui ſaura que mes aſſiduités ne ſeront plus pour ſa ſœur, mais ſeulement pour vous, ne m'interdiſe ſa maiſon.

PHILONOÉ.

Ah ! il ne le faut pas.

DEMOCEDE.

Je ſuis charmé que vous en ſentiés le péril ; vous me mettés dans un tranſport de joie que je ne puis vous exprimer. Permettés-moi de vous en remercier à vos genoux.

PHILONOÉ.

Non, non, ne me remerciés pas tant ; j'ai cru d'abord ce péril plus grand qu'il n'eſt ; notre parenté vous donneroit toujours droit de venir ici.

DEMOCEDE.

Quoi ? quand je n'y viendrois plus

que pour vous, qu'Eudamidas peut épouser si-tôt qu'il le voudra; pour vous, qu'il aime certainement; quand j'aurai contre moi sa sœur, que j'aurois hautement abandonnée, & qui ne chercheroit qu'à se venger de moi. Ah! ne nous flattons pas tant. Tout est perdu, je ne vous verrai plus, si je ne parois toujours Amant d'Ericlée. J'en suis désesperé; mais il le faut: voudrois-je, sans une nécessité bien indispensable, me charger d'un personnage si difficile pour moi à soutenir, & si contraire à mon cœur? Vous-même vous devriés me tenir compte des efforts que je me ferai.

PHILONOÉ.

Ecoutés, je vous crois. Vous seriés inexcusable, si vous me trompiés.

DEMOCEDE.

Inexcusable! Je serois indigne de vivre. Mais je vois Lisidice qui vient.

SCENE QUATRIÉME.

LISIDICE, PHILONOÉ, DEMOCEDE.

DEMOCEDE.

AH! Madame, ayés la bonté de venir à mon ſecours. Rendés-moi témoignage ſi vous doutés de la ſincérité de mon attachement pour votre adorable fille. Le ſouffririés-vous, l'approuveriés-vous, ſi vous en doutiés le moins du monde?

LISIDICE.

Je ne puis que la louer de ne pas croire trop legerement. Il eſt bon de prendre un peu ſes ſûretés avec vous autres Meſſieurs; mais enfin cela a ſes bornes. Démocede, vous ſavés que je ſuis dans vos intérêts, laiſſés-moi les conduire; allés, j'eſpere que je vous en rendrai bon compte.

DEMOCEDE.

Je vous devrai tout, Madame, & je

vous supplie d'être bien sûre d'une reconnoissance éternelle.

SCENE CINQUIÉME.

LISIDICE, PHILONOÉ.

LISIDICE.

MA fille, il est temps que vous m'ouvriés entierement votre ame. Eudamidas peut à chaque moment prendre la résolution ou de vous épouser, ou de vous donner à quelqu'autre. Votre pere, par son Testament, l'a revêtu à cet égard de toute son autorité sur vous; moi, je ne puis rien, que de vous donner des conseils, & de faire prendre adroitement à cette affaire un certain tour, selon ce qui sera le plus conforme à vos inclinations; mais pour cela il faut que je les connoisse. Quelles sont-elles? Seriés-vous bien aise d'épouser Eudamidas?

PHILONOÉ.

Il en est le maître, ma mere, & nous

lui avons les plus grandes obligations qu'on puisse avoir à personne.

LISIDICE.

A ce compte vous ne vous souciés pas de Démocede ?

PHILONOÉ.

Vous croyés donc qu'il m'aime sincérement ?

LISIDICE.

Je le crois. Mais vous, vous sentés-vous quelque goût pour lui ?

PHILONOÉ.

Je ne lui ai jamais rien dit.

LISIDICE.

Cela signifie que vous auriés quelque chose à lui dire.

PHILONOÉ.

Non, en vérité, je ne sai pas bien encore ce que je lui dirois, quand je lui dirois tout.

LISIDICE.

Vous ètes bien mistérieuse, même avec

avec moi, ma fille; mais je ne vous le reproche point: il n'y a qu'un mot qui serve. Si je faisois en sorte qu'Eudamidas ne vous épousât point, & qu'au lieu de lui ce fût Démocede, m'en sauriés-vous bon gré?

PHILONOÉ.

Mais Eudamidas en seroit-il content? Car il faut absolument qu'il le soit.

LISIDICE.

Il le seroit assurément; ce seroit lui qui renonceroit à vous, & qui vous donneroit à Démocede.

PHILONOÉ.

En ce cas-là, ma mere......

LISIDICE.

Je vous entens. Je vais agir pour vos intérêts, & je me flatte que tout ira bien.

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

LISIDICE, GLYCON.

LISIDICE.

JE ſuis bien aiſe de te rencontrer, Glycon, & d'avoir occaſion de te parler un peu en liberté. Eudamidas te préfere de beaucoup à tous ſes autres Eſclaves, & tu le mérites. Il a de la confiance en toi; dis-moi, ſi cela t'eſt permis, quelle réſolution tu crois qu'il prendra ſur ma fille.

GLYCON.

De bonne foi, Madame, je n'en ſai rien. Je le vois rêveur, diſtrait, cherchant ſouvent la ſolitude, parlant peu. De ce qu'il me dit par-ci, par-là, ſur ce ſujet, quelquefois j'en conclurois une choſe, & quelquefois tout le contraire.

LISIDICE.

Mais toi, qui as bon sens, que crois-tu que dût faire ton Maître? Comment penses-tu sur ceci?

GLYCON.

Assés comme il vous plaira. Philonoé est bien aimable, mais elle est bien jeune; voilà le pour & le contre, si pourtant c'est un contre que la jeunesse.

LISIDICE.

En peux-tu douter? Ce n'en seroit pas un que ma jeunesse, par exemple, à moi qui ai vingt-neuf ans; mais une de treize ou quatorze ans n'est guére le fait d'un homme raisonnable. Toi, qui aimes ton Maître, n'as-tu jamais eu une pensée qui me vient dans l'esprit? Je croirois bien que tu l'as eue; car elle est fort selon les vrais interêts d'Eudamidas.

GLYCON.

Je pourrois l'avoir eue; mais je ne puis pas trop vous l'assurer au juste.

LISIDICE.

Eudamidas est le plus honnête homme

du monde; il aime la gloire, & il veut faire son devoir en Héros sur le Testament de mon mari: n'est-il pas vrai?

GLYCON.

Il y paroît bien par ce qu'il a déja fait.

LISIDICE.

Et bien, tu auras apparemment fait réflexion qu'il lui conviendroit mieux, & qu'il lui seroit plus glorieux en même temps d'être le pere que le mari de ma fille.

GLYCON.

Je n'entens pas bien cette réflexion-là que j'ai faite. Eudamidas seroit le pere de la fille d'un autre. Ah! j'entrevoi. C'est peut-être son beau-pere que vous voulés dire?

LISIDICE.

Tu l'entens si aisément, qu'il faut que l'idée ne te soit pas nouvelle.

GLYCON.

Pas tout-à-fait effectivement; mais je n'y avois pas encore fait tant d'attention. Oui, si Eudamidas vous épou-

soit, il rendroit un pere à la fille de son ami, & ce qui est encore plus considérable, un mari à sa veuve; cela lui feroit honneur en toutes façons: je suis bien content de ma pensée. Mais attendés; Philonoé, qu'en ferions-nous?

LISIDICE.

Elle ne demeureroit pas, nous la marierions, Eudamidas & moi, & c'est ce qui lui peut arriver de mieux, que d'avoir un second pere & une mere qui veillent ensemble à ses intérêts. Tu vois que l'arrangement est bon, & se soutient de tous côtés. De plus, s'il s'exécutoit, j'aurois quelque crédit dans la maison, & je te promets bien positivement que le premier usage que j'en ferois seroit de te faire affranchir. Tu n'avois peut-être pas pensé jusque-là?

GLYCON.

Ah! Madame, quelle obligation ne vous ai-je pas? Je vais travailler de mon mieux à faire réussir le projet.

LISIDICE.

C'est ton projet au moins, & il n'en

faut parler à ton Maître que sur ce pied-là.

GLYCON.

Ne vous mettés pas en peine, je le comprens de reste. Mais, Madame, permettés-moi une curiosité qui peut servir à me conduire. Auriés-vous pour mon Maître de certains sentimens? Vous m'entendés bien?

LISIDICE.

Je l'estime au dernier point; je sens vivement tout ce que nous lui devons, ma fille & moi; mais pour ces certains sentimens, non. Ceci est un arrangement de pure raison, comme il les faut dans le mariage. Adieu, mon cher Glycon, tu es homme d'esprit, agis, & songe à ta liberté.

SCENE SECONDE.

GLYCON.

Voilà une habile femme. Je sens bien que ce n'est que son intérêt qui la tient, & qu'elle ne se soucie guère

de sa fille. Elle veut sortir de son triste veuvage, & de son indigence encore plus triste, en épousant mon Maître, qui est fort riche. Elle ne demande pas mieux que de l'enlever à sa fille, qui deviendra après ce qu'elle pourra; mais à moi, tout cela ne me fait rien. Je serai trop heureux si je puis réussir à la servir, & je ne m'y épargnerai pas. Je vois Eudamidas qui vient tout à propos.

SCENE TROISIÉME.

EUDAMIDAS, GLYCON.

EUDAMIDAS.

DIs-moi une chose. Depuis que Philonoé est chés moi, tu l'as sans doute examinée avec attention? Comment la trouves-tu?

GLYCON.

Comme vous la trouvés, Seigneur; comme tout le monde la trouve, assés jolie.

EUDAMIDAS.

Affés? Il n'y a rien de si joli dans toute la Gréce.

GLYCON.

Cela se peut, Seigneur. Je n'ai pas vû toute la Gréce.

EUDAMIDAS.

Ce n'est pas-là aussi de quoi il s'agit. Je te parle de son caractere.

GLYCON.

Seigneur, une fille n'a point de caractere; mais dès qu'elle est mariée, il lui en vient un bien marqué, & bien indomptable. On les épouse, & puis on les connoît.

EUDAMIDAS.

Je voudrois pourtant bien renverser cet ordre-là, s'il étoit possible. Je vois quelquefois dans Philonoé de petits traits d'une personne bien née, & j'y reconnois même son pere que je regrete si douloureusement.

GLYCON.

GLYCON.

Seigneur, ces petits traits-là, vous ètes bien aise de les trouver ?

EUDAMIDAS.

Charmé.

GLYCON.

Ils pourroient donc bien n'être pas ; car ces sortes de choses, quand on a bien envie de les trouver, on les trouve infailliblement.

EUDAMIDAS.

Non, non, j'aime trop Philonoé pour ne pas l'examiner avec la derniere rigueur. Par exemple, il n'y a rien que j'aimasse mieux trouver en elle, qu'un peu de goût pour moi. Je lui sens toute la reconnoissance que je puis jamais desirer ; mais je ne lui sens point ce goût-là.

GLYCON.

Seigneur, vous me permettés de vous parler avec une entiere liberté ; elle n'a pas absolument tort. Elle vous a vû l'ami de son pere dès qu'elle étoit à la

bavette ; vous étiés du même âge, le pere & vous ; & quoique tous deux fort jeunes, elle regardoit son pere comme un barbon, & vous aussi par conséquent : elle a crû toujours dans ces dispositions-là, qui ne conduisent pas à ce goût que vous voudriés. Elle l'auroit bien pour un homme de votre âge, & même moins aimable que vous, mais qu'elle n'auroit jamais vû. Ce sont des riens qui déterminent ces petites têtes-là.

EUDAMIDAS.

Quoi, mon pauvre Glycon, je n'en serai jamais aimé ?

GLYCON.

Comme son pere, tant que vous voudrés.

EUDAMIDAS.

Hélas ! que je suis malheureux ! Je ne sens que trop ce que tu me dis ; mais je sens aussi que je m'enflame toujours pour elle de plus en plus. Ses charmes augmentent tous les jours, & mon amour avec eux. Elle est telle, à son indifférence près, que je l'aurois de-

mandée aux Dieux, s'ils m'avoient promis de me former quelqu'un selon mes souhaits.

GLYCON.

Du ton que vous le prenés, Seigneur, je n'ai rien à vous dire. Vous voyés toutes les perfections du monde, où je ne vois encore que de la jeunesse, de la beauté, & beaucoup d'indifférence pour vous. Vous ètes résolu à épouser; veuillent les Dieux que vous vous en trouviés bien, je le souhaite de tout mon cœur.

EUDAMIDAS.

Non, je ne suis point résolu, & je ne veux point que tu me ménages. Je t'ordonne de me dire tout ce qui est contre moi.

GLYCON.

Je vous l'ai déja dit, & avèc si peu de succès, que je supprimerai une certaine idée qui m'avoit passé par l'esprit, & que je trouve à présent fort extravagante, après l'avoir trouvée fort raisonnable,

EUDAMIDAS.

Et quelle eſt-elle ?

GLYCON.

Je vous répéte, Seigneur, qu'elle eſt préſentement extravagante.

EUDAMIDAS.

Je veux la ſavoir, & tu me la diras tout-à-l'heure.

GLYCON.

Seigneur, ayés la bonté de m'en diſpenſer, je vous en ſupplie.

EUDAMIDAS.

Non, tu la diras.

GLYCON.

Je vous obéis donc. Cependant s'il étoit poſſible.... Ah ! Seigneur, n'entrés pas en colere, je vais parler. Vous n'épouſeriés pas Philonoé pour vous épargner une dot que votre acceptation du Teſtament vous obligeroit peut-être de payer à un autre mari ?

EUDAMIDAS.

Eh ! fi, Glycon ; me crois-tu capable d'un ſentiment ſi bas ?

GLYCON.

Je ne le crois pas auſſi. D'un autre côté, vous voulés faire tout au mieux pour l'exécution du Teſtament ?

EUDAMIDAS.

Sans doute. Je veux répondre à l'honneur ſingulier que mon ami m'a fait, & m'en montrer digne.

GLYCON.

Votre ami dans ſon Teſtament n'a pas penſé à tout. Pour ſa fille, cela va bien ; mais à l'égard de ſa veuve, ce n'eſt pas de même. Il vous charge de ſa ſubſiſtance, & il croyoit bien ſûr que vous y pourvoiriés magnifiquement, & je le ſuis auſſi : mais qu'eſt-ce que la ſimple ſubſiſtance pour une jeune veuve de vingt-neuf ans ? En un mot, il lui faudroit un mari, & c'eſt vous qui devriés l'être.

EUDAMIDAS.

Moi, Glycon?

GLYCON.

N'ai-je pas bien prévû que vous me croiriés fou? Cependant Lisidice est encore fort jeune & fort aimable, elle est d'un âge convenable au vôtre, elle a bien vécu avec son mari.

EUDAMIDAS.

Lui avec elle, mais pas tant elle avec lui.

GLYCON.

Enfin cela étoit bon pour un mariage. Vous deviendriés le pere de Philonoé à la place de votre ami; vous auriés pour elle toute l'affection paternelle, dont elle recevroit les marques avec une joie & une reconnoissance infinie; vous la marieriés à quelqu'un qui seroit selon son goût; tout le monde applaudiroit à votre conduite, & chanteroit vos louanges, d'avoir mieux fait pour votre ami, que lui-même n'avoit osé l'esperer, quel-

que confiance qu'il eût en votre amitié.

EUDAMIDAS.

Le plan que tu me fais-là n'est pas insensé, mais il est impossible. Il n'y a que Philonoé pour moi dans le monde ; ou je l'épouse, ou je renonce au mariage. Ne te vante à personne au moins d'avoir eu cette belle idée que tu viens de m'étaler. Va, laisse-moi avec ma sœur, que je vois.

SCENE QUATRIÉME.

EUDAMIDAS, ERICLÉE.

ERICLÉE.

MOn frere, vous m'avés chargée de bien examiner Philonoé, & vous avés bien fait. Les femmes se connoissent mieux les unes les autres, que les hommes ne les connoissent : nous ne sommes pas séduites, comme vous autres, par des figures ; & au contraire les figures nous donnent plus

d'attention à découvrir les défauts. Mais avec tout cela, en vérité, plus j'obſerve Philonoé, plus je la trouve charmante; je dis par ſes façons de penſer, par ſes ſentimens, & non pas ſeulement par ſa perſonne.

EUDAMIDAS.

Mais n'eſt-il pas vrai, ma ſœur ?

ERICLÉE.

Rien n'eſt plus vrai.

EUDAMIDAS.

Elle eſt pourtant bien jeune.

ERICLÉE.

Pas ſi extrêmement jeune; & puis nous ſommes formées de bonne heure, nous autres; nous ne ſommes pas ſi lentes que vous: & enfin je ne vois rien dans Philonoé qu'on ne doive ſouhaiter, qui ſe fortifie avec l'âge. Tout ce qui n'eſt pas encore aſſés développé n'en ſera que meilleur quand il le ſera.

EUDAMIDAS.

Ma chere sœur, je vois que vous vous connoissés bien en caractéres. Je me défiois de mes yeux, parce que j'ai de l'amour ; mais je ne puis mieux faire que d'emprunter les vôtres.

ERICLÉE.

Vous pouviés faire encore une réfléxion sur Philonoé. Elle est jeune & bien née ; il n'est pas à craindre que ses bonnes dispositions naturelles se gâtent avec vous, qui assurément aurés grand soin de les cultiver ; vous seriés même encore à temps d'en réprimer de mauvaises, & de lui donner un autre pli. Je vous assure qu'elle deviendra entre vos mains une personne parfaite.

EUDAMIDAS.

Il faudroit qu'elle m'aimât.

ERICLÉE.

Voulés-vous qu'elle se hâte tant d'aimer ? Je gage que vous vous diriés vous-même, voici une petite per-

ſonne en qui l'amour eſt éclos de bonne heure ; & un tempérament ſi tendre vous ſeroit ſuſpect avec raiſon : elle auroit encore tant de temps à vivre avec ce tempérament-là, qu'il ſeroit difficile qu'il ne parlât jamais que pour vous. Ne vaut-il pas mieux qu'elle ne vienne à vous aimer qu'à force de vous connoître ?

EUDAMIDAS.

Si j'attendois donc que ce bonheur-là m'arrivât ?

ERICLÉE.

Vous le pouvés aſſurément ; mais il pourroit auſſi ne vous pas arriver. Savés-vous ſi dans le temps que vous la laiſſerés libre, il ne lui paſſera pas par la tête quelque fantaiſie ? En ce cas-là ſeriés-vous bien à votre aiſe ? En votre place je me preſſerois davantage de prévenir les périls, & de la lier par le devoir, qui certainement pourra beaucoup ſur elle.

EUDAMIDAS.

C'en eſt fait, ma ſœur, vous me déterminés, vous me ſoulagés d'une agi-

tation insupportable qui me tourmentoit. Je vais déclarer à Lisidice que j'épouse sa fille. Adieu ; je ne puis vous trop remercier du calme que vous remettés dans mon ame, & de la joie que vous y répandés.

SCENE CINQUIÉME.

ERICLÉE.

GRaces aux Dieux, voilà un bon tour que j'ai joué à mon perfide Démocede. Il n'aura plus rien à prétendre à Philonoé. Je l'eusse aimé, le traître, il n'est que trop propre à plaire ; mais heureusement j'ai démêlé sa manoeuvre & ses artifices, & au lieu de l'aimer, je ne veux plus que le punir. Mais ne le vois-je pas ?

SCENE SIXIÉME.

ERICLÉE, DEMOCEDE.

ERICLÉE.

DEmocede, je vous l'avois bien prédit, & la prédiction étoit aisée, mon frere prend la résolution d'épouser Philonoé.

DEMOCEDE.

D'épouser Philonoé !

ERICLÉE.

Oui.

DEMOCEDE.

Madame, je suis fâché que vous manquiés votre coup ; votre intention est de m'affliger, & je vous déclare que vous ne m'affligés point.

ERICLÉE.

Vous avés pourtant d'abord été frappé de la nouvelle ; mais comme

vous ètes bon Comédien, il est vrai que vous vous ètes remis assés vîte.

DEMOCEDE.

Si j'étois si bon Comédien, & que j'aimasse Philonoé, vous ne m'en soupçonneriés pas, j'aurois mieux couvert ma marche. Vous n'avés des soupçons, que parce que j'ai agi naturellement, que j'ai été assés assidu auprès d'une parente, & que n'ayant rien à cacher, je n'ai rien caché.

ERICLÉE.

Démocede, des tours d'esprit ne raccommodent pas des conduites.

DEMOCEDE.

Mais, Madame, des soupçons ne trompent-ils jamais? Suffit-il de juger les gens en mal, pour attraper le vrai? Quel plaisir vous fait une défiance éternelle? N'aimeriés-vous pas mieux dans le fond de votre ame me trouver aussi sincére, aussi fidélement attaché...,

ERICLÉE.

Je l'aimerois mieux pour vous; vous en seriés plus honnête homme,

DÉMOCEDE.

Madame, je pourrois trouver un peu d'aigreur dans ce discours ; mais de cette aigreur-là même je vous en rends graces. Elle me fait sentir que vous voulés bien vous intéresser un peu à moi, & me fait esperer que je n'ai qu'à vous prouver la vérité de mes sentimens. Ils sont tels, je ne dirai pas que vous les desirés, car vous ne me faites pas l'honneur de les desirer si passionnés & si tendres, mais tels que vous les mérités.

ERICLÉE.

Ne sai-je pas, il y a déja du temps, que les beaux discours ne vous coûtent rien ?

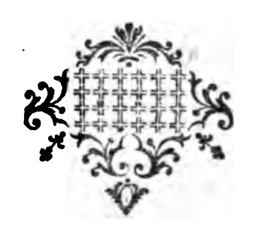
DEMOCEDE.

Et bien, Madame, il ne vous en faut plus tenir jusqu'à ce que mes soins & ma constance vous ayent disposée à m'écouter plus favorablement. Je pars pénétré de douleur de vos injustices, mais bien résolu à n'épargner rien pour les faire cesser.

SCENE SEPTIÉME.

ERICLÉE.

SEroit-il bien poſſible qu'il me dît vrai ? Je me ſens preſqu'ébranlée pour le croire. Mais qu'il me trompe, ou non, il faut toujours preſſer le mariage de mon frere avec Philonoé. Par là, ou je m'aſſure de Démocede, ou je m'en venge.



ACTE TROISIÉME.

SCENE PREMIERE.

LISIDICE, GLYCON.

GLYCON.

VOilà, Madame, toute l'hiſtoire de ma négociation, que je crois avoir aſſés bien conduite.

LISIDICE.

Cela n'eſt pas mal pour un début. Il eſt bien vrai, ſelon ce que tu me dis, qu'il n'a pas mordu à ta propoſition; mais il ne l'a pas non plus trouvée déraiſonnable. C'en eſt aſſés, il pourra faire ſes réfléxions dans la ſuite. Mais il ne faut pas qu'il te ſoupçonne d'être d'intelligence avec moi. Va, & continue de bien faire, je te renouvelle mes promeſſes.

SCENE

SCENE SECONDE.

LISIDICE, DEMOCEDE.

DEMOCEDE.

AH ! Madame, tout eſt perdu pour moi ; Eudamidas eſt réſolu à épouſer Philonoé.

LISIDICE.

Que me dites-vous, Démocede ?

DEMOCEDE.

Ce qui n'eſt que trop vrai ; je le ſai d'Ericlée même.

LISIDICE.

C'eſt donc pour cela qu'il m'a envoyé dire qu'il vouloit me parler, & que je l'attens ici. Laiſſés-moi faire, Démocede, je regarde vos intérêts comme ſi c'étoient les miens. Il me vient un expédient pour détourner Eudamidas de cette réſolution. Allés, qu'il ne

nous trouve pas ensemble, & fiés-vous à mes soins.

SCENE TROISIÉME.

LISIDICE, EUDAMIDAS.

EUDAMIDAS.

MAdame, je suis enfin déterminé à exécuter le Testament de mon ami selon sa véritable intention. Il est bien aisé de voir que ce qu'il souhaitoit, sans vouloir pourtant me le prescrire, étoit que j'épousasse sa fille ; & je viens prendre votre agrément pour ce mariage.

LISIDICE.

Vous savés, Monsieur, que vous n'en avés pas besoin ; vous représentés le pere de ma fille, & vous ètes le maître absolu de sa destinée. Peut-être eût-il été bon pour vous-même que mon agrément vous fût nécessaire. Mais puisqu'il ne l'est pas, je n'ai qu'à souscrire à tout ce que vous voudrés ;

& à vous en marquer en même temps ma vive reconnoissance.

EUDAMIDAS.

Madame, permettés-moi de vous demander, comment vous entendés qu'il eût été bon pour moi que votre agrément me fût nécessaire.

LISIDICE.

J'entens que j'aurois peut-être un peu plus consulté que vous ne faites les inclinations de ma fille, & que tout en eût été mieux.

EUDAMIDAS.

Je ne lui connois point d'inclinations qui m'ayent dû détourner de ce que je fais.

LISIDICE.

Il faut vous parler net. L'épousés-vous par amour?

EUDAMIDAS.

Oui, par le plus vif & le plus tendre amour du monde.

LISIDICE.

Je vous aurois donc refusé mon agrément, j'aurois craint que ma fille ne répondît pas à tant d'amour ; & par estime pour vous, par reconnoissance, je n'eusse pas voulu vous exposer à un déplaisir, que peut-être, du caractére dont vous ètes, sentiriés-vous trop vivement.

EUDAMIDAS.

Je sai bien qu'elle est indifférente, & qu'elle ne connoît pas encore des sentimens pareils aux miens ; mais...

LISIDICE.

On peut les connoître de bonne heure, & il ne faut pas croire qu'à son âge ce soit le grand mérite qui fasse les grandes impressions. C'est le premier objet qui paroît un peu agréable, & souvent tel objet, qu'on ne regarderoit pas, si on avoit l'esprit plus formé. Il est dangereux de prendre une jeune personne qui n'a encore fait ses preuves sur rien.

EUDAMIDAS.

Madame, expliqués-vous, de grace; vous me jettés dans une inquiétude mortelle.

LISIDICE.

Non, non, Monſieur, ne vous inquiétés pas, je puis vous garantir que ma fille fera ſon devoir dans toute la régularité poſſible.

EUDAMIDAS.

Elle a donc déja quelque paſſion dans le cœur?

LISIDICE.

Paſſion! Cela eſt bien fort.

EUDAMIDAS.

Ah! je ſuis le plus malheureux de tous les hommes. Je comptois ſon indifférence pour un grand malheur, & préſentement ce malheur-là feroit ma félicité. Elle aime! Dieux! que deviendrai-je?

LISIDICE.

Je me repens de vous avoir parlé

avec tant de franchise ; il me semble cependant que je vous la devois. Vos bienfaits eussent été mal payés, si je vous eusse laissé ignorer une chose qui vous intéresse à ce point là. D'ailleurs c'est vous-même qui me l'avés arrachée presque malgré moi.

EUDAMIDAS.

Elle aime, & je n'ai plus de bonheur à espérer dans la vie. Et qui aime-t-elle ?

LISIDICE.

Cela n'est pas difficile à deviner.

EUDAMIDAS.

Je ne devine point, j'ai l'esprit dans un trouble qui m'empêche d'en faire aucun usage. Quel est cet heureux mortel ?

LISIDICE.

Qui pourroit-ce être, que Démocede ? En connoissés-vous quelqu'autre d'assidu dans votre maison ?

EUDAMIDAS.

Démocede aime ma sœur.

LISIDICE.

Il l'aimoit, & feint encore de l'aimer; mais.....

EUDAMIDAS.

Ah! voilà mon malheur trop éclairci. Mais vous, vous en ètes la cause. Pourquoi avés-vous souffert l'attachement de Démocede pour Philonoé? Pourquoi avés-vous eu pour eux cette indigne complaisance? Ne saviés-vous pas que vous me donniés la mort?

LISIDICE.

On s'est caché de moi comme de vous, & ce n'est que d'aujourd'hui que j'ai un peu pénétré le mystere.

EUDAMIDAS.

Cela n'est donc pas absolument sûr? Hélas! je cherche à me flatter, je ne sens que trop qu'il l'est.

LISIDICE.

Il vaut mieux, Monsieur, que vous en jugiés vous-même. Je vais vous envoyer ma fille, avec qui vous vous

éclaircirés de tout. J'ai fait ce que j'ai dû, & peut-être au-delà ; c'eſt à vous à profiter des avis que je vous donne.

SCENE QUATRIÉME.

EUDAMIDAS, ERICLÉE.

EUDAMIDAS.

MA ſœur, vous me voyés dans le plus affreux déſeſpoir, & je vais vous apprendre une nouvelle qui vous frapera peut-être auſſi. J'épouſois Philonoé par vos conſeils, & vous ſavés quel étoit mon amour. Philonoé aime Démocede qui vous trompe.

ERICLÉE.

Et c'eſt-là ce qui vous déſeſpere ? C'eſt-là ce que vous croyés qui me frapera tant ?

EUDAMIDAS.

Vous pouvés être indifférente pour Démocede ; mais moi je ne le ſuis pas pour

pour Philonoé, & je suis dans une douleur mortelle.

ERICLÉE.

Il ne manque à cette douleur que d'être fondée. Si Démocede aimoit Philonoé, je m'en serois apperçue apparemment. Il est bien vrai que j'en ai eu quelques légers soupçons; mais il m'a si bien rassurée, qu'à l'heure qu'il est je puis vous garantir qu'il n'en est rien.

EUDAMIDAS.

Il ne l'aime point?

ERICLÉE.

Non, il ne l'aime point.

EUDAMIDAS.

Ah! ma sœur, il vous trompe.

ERICLÉE.

Avés-vous tant d'envie qu'il l'aime?

EUDAMIDAS.

Ma sœur, ne m'insultés point. Vous

voyés bien que c'est tout ce que je crains le plus.

ERICLÉE.

Pourquoi aussi ne vous fiés-vous pas à ce que je vous dis, à l'intérêt que j'ai eu d'en savoir la vérité, à un peu de pénétration que vous me connoissés sur ces sortes de choses ?

EUDAMIDAS.

Du moins si Démocede n'aime pas Philonoé, je sai qu'elle l'aime.

ERICLÉE.

Eh ! mon frere, pouvés-vous croire qu'une aussi jeune personne s'avise de penser à quelqu'un qui ne pense pas à elle ? Ce n'est pas par-là que l'on commence ; il faut avoir été attaquée, & sur tout quand on est née aussi sage que Philonoé. Vous la pouvés prendre hardiment sur ma parole.

EUDAMIDAS.

Ma soeur, vous me rendés la vie ; vous êtes destinée à me tirer toujours

de mes agitations les plus cruelles. Je suis ravi d'en avoir l'obligation à une soeur que j'aime autant. Je vois venir Philonoé, & je vais enfin arrêter avec elle ce qui doit faire tout mon bonheur.

SCENE CINQUIÉME.

EUDAMIDAS, PHILONOÉ.

EUDAMIDAS.

AImable Philonoé, Lisidice vous a sans doute appris mon dessein. J'aurois differé à l'exécuter, à cause de quelqu'inquiétude qu'on m'avoit jettée dans l'esprit ; mais heureusement elle est dissipée. Je vous aime comme tout ce qui reste d'un ami que j'aimois uniquement ; je vous aime comme la plus aimable personne du monde ; tous les sentimens & d'amour & d'amitié dont mon coeur est capable, se réunissent sur vous seule ; vous seule vous pouvés faire mon bonheur ; il ne me manque que vôtre consentement, ne me l'accordés-vous pas ? Vous ne répondés rien.

PHILONOE.

Monsieur, je n'ai pas cru que vous dussiés si-tôt prendre cette résolution. Quoique je vienne d'y être préparée, j'en suis encore dans une certaine émotion que je vous prie de me pardonner.

EUDAMIDAS.

Quoi ! mes soins, ma conduite, tout ne vous avoit-il pas déja annoncé ce que je vous déclare aujourd'hui ? Que falloit-il donc pour vous apprendre que je vous aimois passionnément ?

PHILONOE.

Non, Monsieur, j'avoue qu'il ne falloit rien de plus que mon devoir pour me soumettre à vos volontés. Je croirois désobéir à mon pere lui-même, si je vous désobéissois.

EUDAMIDAS.

Ah ! je vois que ce qu'on m'a dit n'est que trop vrai ; vous aimés Démocede, & vous ne vous donnés à moi

que par contrainte. Est-il possible, ingrate....

PHILONOE.

Ne m'accablés point d'un nom si injurieux que je ne mérite pas. Je sens vos bienfaits jusqu'au fond du cœur, & je me tiendrois heureuse de donner ma vie pour vous.

EUDAMIDAS.

Que m'importe que vous ne soyés pas ingrate pour ce que vous appellés mes bienfaits? Vous l'ètes bien plus cruellement, puisque vous l'êtes à mon amour.

PHILONOE.

Je le suis si peu, que la douleur où je vous vois me désespere, & que je me hais d'en être la cause. Elle cesseroit, j'en suis sûre, si vous voyiés le fond de mon ame. Que ne puis-je vous la montrer telle qu'elle est?

EUDAMIDAS.

Et qu'y verrois-je, que de l'aversion pour moi, & de l'amour pour Démocede?

PHILONOE.

Vous y verriés une estime infinie pour vous, une reconnoissance, un attachement que rien ne peut égaler.

EUDAMIDAS.

Et pour Démocède?

PHILONOE.

Quelque plaisir de le voir, de lui plaire, je ne sai pas bien quoi, & en vérité comptés que je vous dis tout. Je croirois manquer absolument à ce que je vous dois, si je vous dissimulois rien.

EUDAMIDAS.

Vous ne m'en dites que trop. Ce sont ces sentimens-là que j'aurois achetés de tout mon sang, & je n'ai pû les obtenir; ils sont pour un autre qui ne les a pas si bien mérités. Philonoé, vous que j'adore, vous me rendés le plus malheureux homme qui soit sur la Terre.

PHILONOE.

Que je me repens de vous avoir

parlé comme j'ai cru le devoir ! Pourquoi me suis-je abandonnée à ma funeste sincérité naturelle ?

EUDAMIDAS.

Tout ce qui vient de vous a un si grand charme pour moi ; que je vous rends graces de cette sincérité, toute cruelle qu'elle est. Je ne puis m'empêcher de vous la compter pour un mérite. Mais poussés-la jusqu'au bout, dussai-je en mourir. Avés-vous quelque engagement avec Démocede ?

PHILONOE.

Aucun. Je l'ai seulement écouté, parce que ni vous, ni ma mere, vous ne désapprouviés pas qu'il me vît ; & que d'ailleurs ma mere me disoit que vous pourriés bien ne pas user de vos droits sur moi.

EUDAMIDAS.

Et si j'en use ?

PHILONOE.

Je ne le verrai jamais.

EUDAMIDAS.

Vous sentés donc bien qu'il seroit trop dangereux pour vous de le voir? Voilà ce qui fait ma peine mortelle. Il y auroit quelqu'un que votre devoir me sacrifieroit, mais que votre cœur ne me sacrifieroit pas. Je n'en puis soutenir la pensée.

PHILONOE.

Et moi je ne puis soutenir la vûe de votre douleur. Quoi! pour récompense de l'amitié qui vous lioit à mon pere, & que vous avés fait éclater après sa mort plus généreusement que jamais, pour récompense des bienfaits dont vous nous comblés, ma mere & moi, ce sera moi qui ferai le malheur de votre vie? Non, vous ètes maître de ma destinée, & je suis ravie que vous le soyés. Parlés; que voulés-vous que je fasse?

EUDAMIDAS.

Hélas! ce que je voudrois n'est plus en votre pouvoir. Plaignés-moi, Philonoé, puisque vous ne pouvés rien de plus; vous ne sauriés mieux placer

votre pitié que ſur le malheureux Eudamidas.

PHILONOE.

Ah! je vous dois bien plus qu'une pitié inutile. Je ne puis rien faire de plus conforme à vos intentions & à vos deſirs, que de ne plus voir Démocede. J'y renonce abſolument.

EUDAMIDAS.

Non, non, je vous tyranniſerois, ou du moins ce ſeroit votre reconnoiſſance, votre ſituation qui vous tyranniſeroit au lieu de moi. Apprenés combien je ſuis éloigné de vouloir de vous un ſentiment forcé, ni vous contredire ſur rien. Je vais vous mettre dans un état dont je connois bien tout le péril pour moi ; mais il n'importe, ſi je ne ſuis pas heureux, vous le ſerés. Je me dépouille de tout le droit que me donne le Teſtament, & je vous laiſſe une liberté entiere de choiſir entre Démocede & moi.

PHILONOE.

Je ne l'accepte point, je veux être

toujours soumise aux dernieres volontés de mon pere.

EUDAMIDAS.

Vous l'accepterés ; c'est le seul acte d'autorité que j'exercerai sur vous. Je vous demande seulement de prendre un peu de temps pour comparer l'amour de Démocede au mien, & pour bien choisir. N'appréhendés point mes reproches, je mourrai sans vous en faire. Adieu, Philonoé, adieu.

PHILONOE.

Ah! Eudamidas....

EUDAMIDAS.

Je fais une réfléxion. Vous ne craignés pas apparemment que si vous choisissés Démocede, je n'use du droit que j'aurois de vous laisser sans bien?

PHILONOE.

Grands Dieux ! que cette crainte étoit éloignée de me tomber dans l'esprit, & que j'étois occupée de sentimens bien différens !

EUDAMIDAS.

Elle eût été bien injuste. Si vous choi-

sissés Démocede, je vous promets pour dot la moitié de mon bien.

PHILONOE.

Je ne puis vous parler, les larmes m'ôtent l'usage de la voix; laissés-moi les aller cacher.

EUDAMIDAS.

Je n'entens que trop ces larmes; vous voudriés que mon Rival vous aimât autant.



ACTE QUATRIÉME.

SCENE PREMIERE.

DEMOCEDE, IDAS.

DEMOCEDE.

CRois-moi, Idas, il n'y a que les affaires des ſots qui vont mal. Pour les miennes, elles ſont ſi bien conduites, que je parierai hardiment pour le ſuccès.

IDAS.

Seigneur, je ne ſaurois m'empêcher de vous croire mal poſté entre ces deux femmes ; quelque grand Capitaine que vous ſoyés, le poſte eſt trop dangereux.

DEMOCEDE.

J'ai fort adroitement raſſuré Ericlée ; j'engage toujours de plus en plus Philonoé, qui m'aime aſſurément plus

qu'elle ne pense. Que crains-tu ?

IDAS.

Je crains deux femmes que vous entreprenés à la fois, & sous les yeux l'une de l'autre. Alcibiade, le chef, le maître, le coriphée des fripons en amour, ne s'en fût pas tiré.

DEMOCEDE.

Tu m'animes en me rappellant un si grand nom. Je vois venir Ericlée. Demeure, & je vais tâcher de te donner des traits d'Alcibiade.

SCENE SECONDE.

DEMOCEDE, ERICLÉE, IDAS.

ERICLÉE.

J'Espere, Démocede, que vous allés être content de moi ; vous m'avés entierement guérie de mes soupçons, & je ne vous en fatiguerai plus.

DEMOCEDE.

Ah ! Madame, que je ſuis heureux que vous me rendiés enfin juſtice ! Je ne vivois pas pendant que j'étois incertain de la maniere dont vous penſiés ſur moi.

ERICLÉE.

On eſt ſujette à prendre des défiantes de ceux préciſément dont on voudroit être le plus sûre ; & même plus ils ſont aimables, plus on s'en défie. Mais à la fin on revient, & on eſt bien aiſe d'en revenir.

DEMOCEDE.

Madame, c'eſt cette diſpoſition-là, c'eſt ce plaiſir de revenir dont je ne puis aſſés vous rendre graces, & qui fait toute ma félicité.

ERICLÉE.

Pour vous prouver combien je ſuis revenue, je vais vous conter ce qui s'eſt paſſé entre mon frere & moi. Il étoit réſolu, comme je vous ai dit tantôt, à épouſer Philonoé ; je ne ſai ce qui eſt venu à la traverſe, mais il a cru que

vous étiés amoureux d'elle, & sa résolution étoit fort ébranlée. Là-dessus je l'ai parfaitement rassuré ; je lui ai dit que vous étiés constant pour moi, que votre attachement étoit fidéle, enfin tout ce que vous m'eussiés dicté vous-même ; & il va suivre son premier dessein. N'est-ce pas là tout ce que vous pouviés attendre de moi en cette occasion ?

DEMOCEDE.

Oui, Madame, j'en conviens, & j'en suis charmé.

ERICLÉE.

Remerciés-moi donc bien. Il me semble que vous n'ètes point assés touché de mes bons procédés.

DEMOCEDE.

Je les sens jusqu'au fond du coeur.

ERICLÉE.

Vous me le dites trop froidement, & cela commence à m'inquiéter. Seroit-ce que j'aurois mal fait sans le savoir ? Aurois-je été contre vos intentions ?

DEMOCEDE.

Au contraire, Madame, & je n'ai qu'à vous rendre graces.....

ERICLÉE.

En vérité, Démocede, je m'apperçois que cette reconnoissance vous coûte trop, & il vaut mieux que je vous en dispense. Aussi-bien, pour vous parler franchement, je ne la mérite pas; je n'ai voulu que rompre vos mesures, & vous embarrasser dans vos propres artifices. Vous avés cru pouvoir faire en même-temps le personnage d'Amant de Philonoé, & de mon Amant; cela étoit difficile; mais vous voilà soulagé de la moitié de la peine; je vous déclare que je ne veux jamais vous voir, Adieu.

SCENE

SCENE TROISIÉME.

DEMOCEDE, IDAS.

IDAS.

(*bas*) ALcibiade....

DEMOCEDE.

Va-t-en, Idas, laiſſe-moi ſeul.

IDAS.

(*bas en s'en allant*)

Alcibiade eſt de mauvaiſe humeur.

DEMOCEDE.

Demeure. Tu crois que je ſuis bien fâché? Ce ſont là des accidens qui peuvent arriver à tout le monde.

IDAS.

Sans difficulté, les plus honnêtes gens ne ſont point à couvert du caprice d'une femme qui leur fera une algarade, à quoi l'on n'a rien à répon

dre. On la laiſſe dire, & on ſe montre le plus ſage.

DEMOCEDE.

Ce qui me fâche, c'eſt que Philonoé va être à Eudamidas; car pour Ericlée, en vérité je ne l'aimois plus du tout; elle a fait habilement de me prévenir; & comme je ſuis équitable, je l'en loue. Mais Philonoé me charme plus que jamais.

IDAS.

Je vois bien qu'elle doit profiter de ce qu'Ericlée perd; mais vous n'en êtes pas mieux. Cette maligne Ericlée eſt ſi habile, qu'elle ruine vos deux amours à la fois.

DEMOCEDE.

Voilà ce qui me déſeſpère, & à quoi pourtant il faut remédier; car on remédie à tout avec de l'eſprit & du manége.

SCENE QUATRIÉME.

DEMOCEDE, LISIDICE, IDAS.

LISIDICE.

DEmocede, je vous cherche partout. Savés-vous ce qui se passe? Eudamidas, que j'ai adroitement instruit de l'inclination de ma fille pour vous, s'est piqué de générosité, & il la laisse maîtresse de choisir entre vous & lui, même en lui promettant que quand elle vous choisiroit, il lui donneroit la moitié de son bien pour dot.

DEMOCEDE.

Madame, quelle heureuse nouvelle! Je suis transporté de la plus vive joie.. A

LISIDICE.

Il y a pourtant une circonstance fâcheuse : ma fille est si touchée du procédé d'Eudamidas, qu'elle ne veut plus vous voir.

DEMOCEDE.

Elle le choisit ?

LISIDICE.

Non, mais apparemment elle le voudroit par reconnoissance, & elle sent qu'elle n'en auroit pas le pouvoir si elle vous voyoit. Il n'est pas besoin de vous en dire davantage, il faut que vous la voyiés. Elle va passer par-ici ; attendés-la, & forcés-la à vous entendre.

DEMOCEDE.

Quels remercimens, Madame . . . .

LISIDICE.

Ce sera pour une autre fois. Adieu ; je crois agir pour moi-même, ou du moins pour ma fille & pour vous.

SCENE CINQUIÉME.

DEMOCEDE, IDAS.

DEMOCEDE.

QU'en dis-tu, Idas? Auras-tu foi à mon habileté & à ma conduite?

IDAS.

Je les admire, Seigneur; mais il me semble qu'il ne faut pas oublier tout-à-fait la fortune qui vous sert assés bien.

DEMOCEDE.

Elle ne sert si bien que de certaines gens; mais il est vrai qu'il n'y a guére personne qui ait plus de sujet d'en être content que moi. Elle me délivre d'Ericlée, que je n'aime plus, justement dans le temps que j'en ai besoin, quand il faut que je puisse agir ouvertement auprès de Philonoé, que j'aime uniquement, & que je perds si je n'employe tout auprès d'elle. Quand j'y aurai réussi, je t'avoue que je serai bien satisfait. Non-seulement Philonoé sera à

moi, mais je braverai Ericlée, qui prétendroit m'avoir donné mon congé, & qui en seroit bien fiere. Philonoé m'est nécessaire absolument. Mais elle paroît; va, Idas.

SCENE SIXIÉME.

DEMOCEDE, PHILONOÉ.

PHILONOE.

AH! Démocede est ici.

DEMOCEDE.

Oui, Madame, & je vous attens avec impatience.

PHILONOE.

Vous m'attendiés inutilement. Adieu.

DEMOCEDE.

Eh! de grace, un instant. Je sai qu'on vous laisse maîtresse de ma destinée: en deciderés-vous? Me donnerés-vous la mort sans m'avoir entendu?

PHILONOE.

Je ne veux décider de rien ; allés, laissés-moi.

DEMOCEDE.

Vous décidés tout, si vous me traités si cruellement. Puis-je vivre après une si excessive rigueur ? Et pourquoi voulés-vous l'exercer contre moi ? On ne vous impose pas une loi si injuste. Il vous est permis de me voir. Quel plaisir prenés-vous à me faire souffrir des tourmens qu'on n'exige pas de vous ? Eudamidas, tout mon Rival qu'il est, n'est pas si inhumain pour moi.

PHILONOE.

Non ; encore une fois, laissés-moi ; je ne veux rien écouter de vous, & je n'ai rien à vous dire.

DEMOCEDE.

Ah ! vous n'avés que trop à me dire ; mais je vois que par un reste de bonté vous ne le voulés pas ; vous me dirés que vous ètes résolue à préférer Eudamidas ; ne me ménagés point, demeurés du moins un moment pour me pi-

noncer l'Arrêt de ma mort. Vous avés donc pris cette barbare résolution ?

PHILONOE.

Je ne l'ai point prise ; mais elle ne seroit point barbare, ce ne seroit que ce que je dois.

DEMOCEDE.

Je ne puis trop louer, trop honorer le fond de reconnoissance que je vois en vous ; & plût au Ciel que cette qualité si estimable eût autant d'effet en ma faveur, qu'elle en a en faveur d'Eudamidas ! Mais après tout, permettés-moi de vous dire que vous vous croyés plus liée par ses bienfaits que vous ne l'ètes. Sa bonne fortune lui a présenté une occasion éclatante de vous obliger, de mettre la charmante Philonoé en état de lui devoir beaucoup ; il n'a pas rejetté un si précieux don de la fortune : & qui donc l'eût rejetté en sa place ? Faut-il qu'Eudamidas soit si bien récompensé d'avoir été simplement heureux ?

PHILONOE.

Si c'étoit un bonheur, il a prouvé qu'il

qu'il le méritoit bien; & ce n'est pas à moi à lui chercher des chicanes sur ce prétendu bonheur, pour lui être moins obligée.

DEMOCEDE.

Mais cette obligation ne lui donne pas des droits absolus sur vous. Si elle lui en donnoit, ah! qu'il se garderoit bien de les hasarder en vous laissant la liberté d'un choix ! Lui-même ne prétend pas que vous deviés être aussi soumise à ses volontés que vous voulés l'être.

PHILONOÉ.

Moins il prétend que je lui doive, & plus je lui dois. Il me laisse une entiere liberté, & par noblesse d'ame, & par une tendresse dont je ne puis douter après les effets que j'en ai vûs.

DEMOCEDE.

Malheureusement je ne suis pas en situation d'égaler sa générosité, si c'en est une; car apparemment dans les dispositions où il vous voit, elle est sans aucun péril. Mais sa tendresse que vous me vantés, la pouvés-vous croire égale

à la mienne? Ne vous ai-je pas ſacrifié Ericlée, toute aimable qu'elle eſt, dès que je vous ai vûe? Si j'ai continué à la voir, & à paroître lui rendre quelques ſoins, ce n'a été que par prudence & de votre aveu. Mais j'ai trouvé cette contrainte trop inſuportable; & ayant pris, ſans vous le dire, la réſolution d'en ſortir, j'ai entierement rompu avec Ericlée.

PHILONOÉ.

Eſt-il bien vrai, Démocede?

DEMOCEDE.

Cela eſt exécuté.

PHILONOÉ.

Détachés-vous un moment de vos intérêts, je vous prie, & conſeillés-moi: que puis-je faire? Mais conſiderés bien mon état, péſés bien tout.

DEMOCEDE.

Ce que vous pouvés faire, ſi vous avés quelques bontés pour moi, c'eſt de ne précipiter rien.

PHILONOÉ.

Eudamidas lui-même me donne au-

tant de temps que je voudrai.

DEMOCEDE.

Cela est à souhait. Usés de ce temps-là pour le préparer doucement à souffrir que vous vous déclariés pour moi. Lisidice vous aidera à tenir cette conduite, tant il est raisonnable que vous la teniés. Assurément vous ne vous défierés pas de ce qu'une mere vous inspirera.

PHILONOÉ.

Mais si on venoit à bout de disposer Eudamidas à ce que vous souhaités, nous n'accepterions pas la moitié de son bien qu'il veut me donner, même quand je serai à un autre.

DEMOCEDE.

Pourquoi non, Madame? Pourquoi voudriés-vous priver Eudamidas de l'honneur infini qui lui reviendroit d'une action aussi brillante? Ce seroit véritablement lui manquer de reconnoissance.

PHILONOÉ.

Quoi! vous auriés le courage de lui

enlever ce qu'il aime, & en même-temps de recevoir de sa main.....

DEMOCEDE.

Je ne tiendrois rien de lui, le don ne seroit fait qu'à vous, à la fille de son ami intime, à la mémoire de cet ami, si vous voulés.

PHILONOÉ.

C'en est assés, Démocede, je connois votre coeur. Adieu.

DEMOCEDE.

Mais, Madame, je ne détermine rien, je vous propose seulement mes pensées au hasard; il n'en sera que ce que vous ordonnerés.

PHILONOÉ.

Je ne vous ordonne que de ne me point suivre, & de me laisser en paix.

DEMOCEDE.

Ah! quel coup de foudre! Je suis désespéré.

ACTE CINQUIÉME.

SCENE PREMIERE.

PHILONOÉ, ERICLÉE.

PHILONOÉ.

MAdame, vous voyés que je ne vous fais aucun mistere de ce qui s'est passé entre Démocede & moi.

ERICLÉE.

Vous ne risqués rien à me l'apprendre; & il est bon que cette histoire soit connue. Je ne savois point que Démocede eût si peu d'amour, & fût si intéressé. Mais je n'en suis point surprise; ces Messieurs-là, qui font métier d'être aimables, sont fort sujets à caution sur toutes sortes de chapitres. Pour moi je me suis apperçue de bonne heure que ce n'étoit pas un Amant bien fidéle, & c'est même à vous que j'en ai eu l'obli-

gation. Dès qu'il vous vit, il changea pour moi ; aussi lui ai-je donné son congé bien nettement.

PHILONOÉ.

Ah ! le perfide ! Il me faisoit valoir le sacrifice qu'il m'avoit fait en renonçant à vous, sans que je l'eusse pourtant exigé ; & je vous avoue que j'en étois extrêmement flattée.

ERICLÉE.

Vous ètes trop polie, Madame ; mais quoique le sacrifice fût raisonnable, je vous assure qu'il n'a point été fait. J'en ai prévû le péril, & l'ai prévenu. Croyés-moi, belle Philonoé, pour la petite espéce de rivalité qui a été entre nous, ce n'est pas la peine de nous haïr ; nous avons toutes deux démasqué notre Démocede, nous en voilà guéries, & nous allons être belles-sœurs.

PHILONOÉ.

Hélas !

ERICLÉE.

Que veut dire ce soupir, & encore plus cette tristesse où je vous vois ? Quoi, vous n'allés pas épouser mon frere ?

PHILONOÉ.

Je ne ſerai point à lui.

ERICLÉE.

Vous aimés toujours Démocede?

PHILONOÉ.

Vous me faites injure, j'en ſuis bien éloignée.

ERICLÉE.

Je ne vous entens pas. Je vois ſeulement que vous ètes dans une agitation où vous ne voulés pas que je pénétre, & je ſerois indiſcrete de ne vous pas laiſſer en liberté.

SCENE SECONDE.

PHILONOÉ.

CE que j'ai vû de Démocede, ce que j'en apprens encore, tout me confond. C'eſt donc là celui pour qui j'avois un penchant plus fort peut-être que je ne penſois; & puis-je en douter? L'indignation où je ſuis de ſon

mauvais caractere, m'apprend assés pourquoi je lui en eusse souhaité un autre. J'allois l'aimer, j'allois tomber dans un égarement funeste; que sai-je si à la fin je n'eusse pas osé le préférer à Eudamidas, à Eudamidas à qui je dois tout, au plus vertueux de tous les hommes? Quel bonheur de m'être arrêtée sur le bord du précipice! Mais quelle honte d'être allée jusque-là! J'étois ingrate, insensible au mérite, éblouie par de faux agrémens, séduite par des discours trompeurs. Pourrai-je désormais soutenir la vûe d'Eudamidas? Toute sa conduite, tous ses sentimens sont autant de reproches pour moi que je sens déja qui m'accablent. Ah! que ne m'est-il possible de le fuir, de fuir tout le monde, de me fuir moi-même!

SCENE TROISIÉME.

LISIDICE, PHILONOÉ, DEMOCEDE.

PHILONOÉ.

AH! ma mere, que vois-je? Démocede vous suit?

LISIDICE.

Oui, ma fille, je n'ai pû l'en empêcher, & il est dans un état où l'on ne peut lui refuser quelque compassion. Il s'en faut bien qu'il ne soit aussi coupable que vous pensés, & votre sévérité est excessive.

PHILONOÉ.

Non, ma mere, je n'écoute rien, & je ne sai que trop à quoi m'en tenir sur son compte.

DEMOCEDE.

Madame, permettés que prosterné à vos genoux.....

PHILONOÉ.

Vous venés peut-être de vous jetter inutilement à ceux d'Ericlée, & vous allés faire une tentative auſſi inutile aux miens. Levés-vous ; ces ſortes de repréſentations-là ne me touchent point. Ce ſeroit un autre caractere & d'autres ſentimens qui me toucheroient.

DEMOCEDE.

Non, Madame, je veux demeurer dans la poſture d'un coupable, juſqu'à ce que vous ſoyés pleinement convaincue de mon innocence. Un mot échapé a-t-il pû me noircir tant, un mot qui n'aura aucune ſuite ?

SCENE QUATRIÉME.

LISIDICE, PHILONOÉ, DEMOCEDE, EUDAMIDAS.

EUDAMIDAS.

DEmocede aux genoux de Philonoé ! Et ma ſoeur vient de me dire qu'après ce qui s'eſt paſſé entre vous, vous ne le verriés jamais.

PHILONOÉ.

Monsieur, n'en soyés point inquiet, il me demandoit grace, & il ne l'obtenoit point.

DEMOCEDÊ.

Oui, je ne l'obtenois point, & votre injustice fait que je vous laisse sans regret à Eudamidas. J'emporte le plaisir d'avoir eu du moins dans votre cœur quelque avantage sur lui.

SCENE CINQUIÉME.

LISIDICE, PHILONOÉ, EUDAMIDAS.

PHILONOÉ.

Il est juste que je subisse la honte de cette insolente déclaration. J'ai eu quelque penchant pour lui; loin de le lui avoir jamais avoué, je ne l'ai pas bien connu moi-même; mais comme je ne sai point dissimuler, il s'en est apperçu; & ma mere elle-même, qui a toujours

été assés dans son parti, peut l'avoir aidé à s'en appercevoir. Je suis venue à connoître Démocede, & je déteste présentement ce je ne sai quel goût que j'avois pris pour lui. Je le sens changé en mépris & en aversion; mais il n'importe, je l'ai eu, & je ne suis plus digne de vous. Vous avés la générosité de ne vouloir me contraindre sur rien; tout l'usage que je veux faire de cette liberté, c'est d'obtenir de vous une retraite où je me cache pour toujours à vos yeux.

EUDAMIDAS.

Que dites-vous, Philonoé? Comment pouvés-vous former ce cruel dessein?

PHILONOÉ.

Je n'ai pas senti, comme je le devois, vos vertus & votre bonté pour nous, & je ne puis me le pardonner; mes larmes vous attestent ma douleur. Je ne me croyois point née pour être coupable: par quelle fatalité faut-il que je le sois devenue?

EUDAMIDAS.

Vous ne l'ètes point, belle Philonoé. Une legere impression que vous

faite un homme qui ne sait que trop l'art de plaire; une courte erreur de votre grande jeunesse; ce ne sont point des fautes que vous deviés tant vous reprocher. Je vois assés par votre repentir même que vous n'ètes point coupable.

PHILONOÉ.

Hélas! je l'ai été. Quand Démocede a laissé échapper ce trait, qui me l'a dévoilé, il est vrai que je n'avois nullement pris le parti de me déclarer en sa faveur, comme vous me le permettiés, mais je supposois que je le pourrois faire. J'imaginois qu'il fût possible que j'abusasse de cette liberté de choisir que vous me laissiés si généreusement; & je voulois seulement ne pas accepter vos dons, peut-être pour me livrer ensuite avec moins de remords au malheureux penchant qui m'entraînoit.

EUDAMIDAS.

Vous vous accusés vous-même, vous grossissés avec art une faute où vous prétendés être tombée, & vous me jettés dans une admiration dont je ne puis revenir. Quelle fermeté de vertu

vaut un pareil aveu de foibleſſe? Charmante Philonoé, daignés accepter ma main; je ſuis mille fois plus ſûr de vous, que ſi ce que vous vous reprôchés n'étoit jamais arrivé. Vous ne répondés rien? (*à Liſidice*) Madame, ayés la bonté de venir à mon ſecours, aidés-moi à la perſuader.

LISIDICE.

Je ne puis vous le cacher, Monſieur, j'entre dans ſa délicateſſe, & je la trouve raiſonnable. Si j'étois en ſa place....

EUDAMIDAS.

Vous m'ètes ſi peu favorable, Madame, qu'à la fin je ſoupçonnerois que vous avés quelques raiſons particulieres; mais je ne veux pas les chercher, & je me contente......

LISIDICE.

Puiſque je vous ſuis ſuſpecte, Monſieur, je me retire, & vous laiſſe vous conduire comme vous l'entendrés dans une conjončture auſſi délicate.

SCENE DERNIERE.

EUDAMIDAS, PHILONOÉ.

EUDAMIDAS.

En rassemblant de certaines choses dont j'ai la connoissance, je vois bien qu'elle a eu beaucoup de part à ce qui a été entre vous & Démocede ; & je conçois à peu près par quels motifs elle vous a portée de ce côté-là. Mais je la considere assés pour ne vouloir rien approfondir trop curieusement, & j'espere qu'il sera bientôt de mon devoir de la respecter encore davantage. Vous avés bien rempli le vôtre, de ne vous pas justifier à ses dépens; & je ne puis vous exprimer combien mon amour augmente à la vûe de toute votre conduite. Vous n'avés plus de choix à faire, aimable Philonoé ; il ne vous reste que moi, qui ne puis vivre sans vous.

PHILONOÉ.

Et c'est cette impossibilité de vous

préferer qui me déſeſpere. C'eſt encore plus la honteuſe incertitude où j'ai été ſi je vous préfererois.

EUDAMIDAS.

Ne me cachés rien, au nom des Dieux. Vos ſcrupules ne partent-ils point d'un reſte de paſſion pour Démocede, ou d'une averſion ſecrette pour moi ?

PHILONOÉ.

Je n'ai jamais eu pour Démocede ce que je vois qu'on appelleroit une paſſion. Seulement j'aurois pû venir à l'aimer, & maintenant je le hais comme celui qui auroit fait le malheur & la honte de ma vie. Pour vous, Eudamidas, je ſens que tout mon cœur ſe tourne vers vous. Je ne ſuis point faite pour aimer ce que je n'eſtimerois pas, ou ce que j'eſtimerois peu ; mais je crains que de votre côté vous ne me rendiés pas une eſtime ſi parfaite. Je crains de ne l'avoir pas aſſés méritée, & elle eſt ſi néceſſaire à mon bonheur, que l'idée qu'elle ait pû recevoir la moindre atteinte, m'eſt inſuportable.

EUDA-

EUDAMIDAS.

Loin qu'elle ait reçu la moindre atteinte, un si vif repentir causé par un sujet si leger, l'augmente au dernier point. Je rendrois presque graces à Démocede d'y avoir donné lieu; sans lui je ne vous aurois pas si bien connue.

PHILONOÉ.

Ah! que je serois bien plus heureuse & plus contente de moi, si je pouvois vous apporter un cœur qui n'eût jamais été un seul instant occupé que de vous seul! C'étoit-là le prix que méritoient vos vertus & votre amour, & je ne puis plus les payer dignement.

EUDAMIDAS.

Vous le pouvés plus que jamais, & je me jette à vos genoux pour obtenir.....

PHILONOÉ.

Démocede y étoit tout-à-l'heure, & il n'a rien obtenu; vous ne devés pas être traité comme lui. Soyés sûr du plus tendre amour, & de la fidélité la plus inviolable. Allons trouver ma mere.

EUDAMIDAS.

Je ſuis dans un tranſport de joie que rien ne peut égaler.



HENRIETTE,

COMÉDIE.

1740.

NOMS DES PERSONNAGES.

LA COMTESSE.

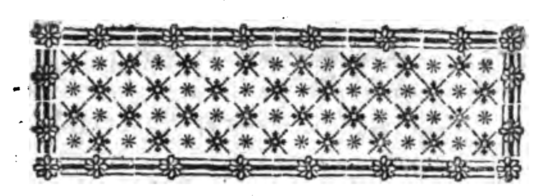
LE MARQUIS.

LE BARON, Pere du Marquis.

HENRIETTE, Suivante de la Comtesse.

Monsieur DUBOIS, Intendant de la Comtesse.

La Scéne est dans un Château de la Comtesse.



HENRIETTE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.



SCENE PREMIERE.

L'INTENDANT, HENRIETTE.

L'INTENDANT.



NOus voilà donc tous deux dans la joie. Madame la Comtesse va épouser un jeune Seigneur, riche, bien fait, aimable. On signe ce soir les articles, & peut-être dans ce moment-ci même. On ne parle dans tout notre Château

que d'amour, de plaisirs, de fêtes, de réjouissances. Au milieu de tout cela le coeur ne vous dit-il rien, Mademoiselle Henriette ?

HENRIETTE.

Que voulés-vous qu'il me dise, Monsieur Dubois ? Il me dira assés ce que vous voudrés.

L'INTENDANT.

Je voudrois qu'il vous dît que vous devriés vous marier aussi. Madame la Comtesse se marie bien pour la seconde fois. Une fille doit en avoir encore plus d'envie qu'une veuve.

HENRIETTE.

Et bien, j'en aurai envie ; mais je serai seule à avoir cette envie-là. Personne ne l'aura avec moi ; je n'ai rien.

L'INTENDANT.

Oh ! vous avés un bien joli minois ; & il me semble que je le trouverois bien volontiers chés moi tous les soirs, quand j'y rentrerois bien fatigué d'avoir couru toute la journée pour les affaires de Madame la Comtesse.

HENRIETTE.

Et prétendriés - vous l'avoir à vous tout ſeul, ce minois ?

L'INTENDANT.

Belle queſtion !

HENRIETTE.

Pas ſi ridicule. Je vous apprens que les minois aiment à ſe communiquer.

L'INTENDANT.

Je ne craindrois pas le vôtre. Ce n'eſt pas que je n'aie aſſés d'uſage du monde, & que je ne ſois jaloux comme un autre, Dieu merci ; mais il y a long-temps que je vous obſerve ſans faire ſemblant de rien ; j'ai vû de nos jeunes Meſſieurs, & des plus hupés, vous en conter de tout leur cœur, & le pied ne vous a point gliſſé. Cela m'a plû, & je ſuis tout-à-fait amoureux de vous.

HENRIETTE.

Voilà une grande parole.

L'INTENDANT.

Oui, amoureux ; car je vois bien que

vous vouliés que j'en vinsse-là. Je vous épouserai donc, quoique vous n'ayés rien, comme vous dites fort bien vous-même, & ce sera-là une belle action. Je ne la ferai pourtant pas tout-à-fait comme un sot, afin que vous le sachiés. Je me suis fait une petite fortune assés passable, en administrant fidélement les grands biens de Madame la Comtesse ; & vous qui ètes celle de ses femmes qu'elle aime le mieux, vous me maintiendrés toujours en crédit auprès d'elle, & je m'arrondirai toujours. N'est-ce pas là un petit projet bien imaginé ? J'entens les affaires, moi.

HENRIETTE.

Il ne manque à tout cela qu'une bagatelle, un mot de consentement de ma part.

L'INTENDANT.

Bon ! votre consentement ! Ne connoît-on pas les filles ? Et ne font-elles pas toujours je ne sai combien de façons quand il s'agit de parler net ? Mais je coupe au plus court, & je me fie à votre bon sens : il feroit beau voir que vous me refusassiés ! Tout ce qui m'embarrasse,

barrasse, c'est de savoir s'il faut que j'en parle d'abord à Madame la Comtesse, ou à M. le Marquis, qui est déja notre Maître, autant vaut; car il faut absolument parler en ce temps-ci qui y est fort propre. Madame est un peu difficile, à dire le vrai; on dépend fort avec elle du moment où on la prend; elle a naturellement de l'inclination à refuser, & puis elle croit qu'il est de son honneur de ne s'en pas dédire. Toutes réfléxions faites, je crois qu'il vaut mieux m'adresser en premier lieu à M. le Marquis, qui me paroît fort doux, sans humeur, & qui sur-tout dans un commencement voudra contenter tout le monde. Qu'en pensés-vous, Mademoiselle?

HENRIETTE.

Je pense que voilà Madame qui vient.

L'INTENDANT.

Je ne sai ce qu'elle a; mais elle ne me paroît pas avoir l'air trop joyeux.

SCENE SECONDE.

LA COMTESSE, HENRIETTE.

LA COMTESSE.

QUelle heure eſt-il, Henriette ?

HENRIETTE.

Madame, je crois qu'il eſt près de ſix heures,

LA COMTESSE.

Le Notaire eſt ici ?

HENRIETTE.

Oui, je l'ai vû arriver, & il vous attend dans votre grand cabinet.

LA COMTESSE.

Et Monſieur le Baron ?

HENRIETTE.

Je crois qu'il eſt dans le cabinet avec le Notaire.

LA COMTESSE.

Il ne tient donc qu'à Monsieur le Marquis que nous ne signions, & il ne paroît point? Où peut-il être?

HENRIETTE.

Je ne l'ai point vû depuis le dîner.

LA COMTESSE.

Mais qu'imagines-tu?

HENRIETTE.

En vérité rien. J'ai toujours remarqué que dans ces sortes de cas-là on imagine cent choses, dont aucune ne se trouve vraie, & on s'est tourmenté inutilement.

LA COMTESSE.

Je m'ouvre à toi plus qu'à mes autres femmes, & tu sais bien pourquoi. Je t'avoue que le Marquis ne me paroît guére empressé pour un moment tel que celui-ci, qui doit l'assurer de moi à jamais.

HENRIETTE.

Aussi suis-je bien éloignée de croire

qu'il puisse manquer d'empressement. C'est tout ce qu'on voudra qui l'empêche présentement de venir ; mais ce n'est point cela.

LA COMTESSE.

J'en devrois être bien sûre. Est-ce que je serois faite pour essuyer les froideurs & les caprices d'un Amant ? Croirois-tu que ce fût là ma destinée ?

HENRIETTE.

Eh ! non, Madame, non. Où prenés-vous de semblables pensées ? Monsieur le Marquis seroit bien offensé s'il les savoit.

LA COMTESSE,

Il m'a fait voir bien de l'amour, & c'est à quoi je me suis rendue ; mais tiens-toi bien certaine que je ne permettrai pas qu'il se relâche sur ce sentiment-là.

HENRIETTE.

Il ne se relâchera pas. Il est d'un caractere à souhait. Vrai, noble, plein d'honneur, touché de devoirs dont tant d'autres ne font que se jouer ; mais

cependant si ce qui est arrivé quelquefois, & même si naturellement à d'honnêtes gens, lui arrivoit, s'il se relâchoit sur l'amour, que faire? Il en faudroit bien passer par-là.

LA COMTESSE.

J'en sai plus que toi, Henriette. Il est vrai que la plupart des femmes n'ont pas de trop bons droits pour gouverner les hommes; c'est si peu de chose que leur petit mérite de figure, & tout le reste encore moins; & celles mêmes qui auroient de meilleurs droits ne savent pas le plus souvent les faire valoir, & les laissent périr entre leurs mains. On commence par avoir l'empire, & on en est bien vîte dépossedée, mais c'est par sa faute; & pour moi je connois des moyens de le conserver.

HENRIETTE.

Je craindrois que ces moyens-là n'allassent qu'à se faire craindre, ce qui ne vaut pas grand chose, ou à se faire ménager, ce qui ne vaut que tant soit peu mieux, mais non pas à se faire aimer, ce qu'il faudroit pour bien faire. Je ne prétens pourtant pas attaquer....

SCENE TROISIÉME.

LE MARQUIS, LA COMTESSE, HENRIETTE.

LA COMTESSE.

AH ! vous voici, Monſieur le Marquis ?

LE MARQUIS.

Madame, je viens avec tranſport à l'heure que vous m'avés marquée pour mon bonheur.

LA COMTESSE.

Vous auriés pû venir un peu plutôt avec le même tranſport.

LE MARQUIS.

Madame, il eſt l'heure préciſe.

LA COMTESSE.

Oui, mais c'eſt l'heure préciſe.

LE MARQUIS.

Comment, Madame ?

LA COMTESSE.

Si vous ne m'entendés pas, c'est encore pis. Ne pouviés-vous pas m'accorder quelques momens de grace, vous rendre ici un peu plutôt ?

LE MARQUIS.

C'étoit bien mon dessein ; mais....

LA COMTESSE.

Votre dessein ! C'est bien là une chose sur quoi il faille former des desseins, comme sur un arrangement de visites ! Je vois que je vous embarrasse, & je ne veux pas continuer de vous pousser à bout. Mais du moins que faisiés-vous ? Où étiés-vous ?

LE MARQUIS.

J'ai été dans votre parc après dîné, & là je me suis mis à penser à je ne sai combien de petits détails qui regardent l'affaire à laquelle vous avés la bonté de consentir. Il y en a beaucoup plus qu'on ne pense ; & plus on y pense, plus il y en a. Cela m'a mené un peu plus loin que je ne croyois.

LA COMTESSE.

Vous vous occupés si fort des petits détails, que vous en négligés l'essentiel.

LE MARQUIS.

J'ai fait une faute, puisque vous le voulés, mais en vérité elle est bien legere. Je ne laisse pas de vous en demander pardon de tout mon cœur : oubliés-la, je vous en conjure, & allons trouver mon pere qui nous attend pour signer.

LA COMTESSE.

Je vous avoue que je ne me sens pas trop d'humeur à signer aujourd'hui ; attendons à demain.

LE MARQUIS.

Ah ! Madame, quelle proposition !

LA COMTESSE.

Ce n'est point une proposition, c'est une résolution bien déterminée que je suivrai.

LE MARQUIS.

Que dirai-je à mon pere qui nous attend ?

LA COMTESSE.

Vous lui dirés que vous ètes venu à l'heure précise.

LE MARQUIS.

Mais, Madame, vous ne parlés pas sérieusement, & ce n'est point du tout ici une bagatelle. Mon pere croira que je vous aurai fait quelque noirceur, quelque horreur ; tout le monde le croira aussi ; & je vous déclare que je vais dire hautement de quoi il s'agit.

LA COMTESSE.

Vous auriés grand tort de publier une délicatesse de sentiment que j'ai eue pour vous, & qui ne doit être connue que de vous seul. Je viens d'imaginer un prétexte qui sauvera votre honneur, & satisfera Monsieur le Baron que je vais trouver dans le moment. Il sera toujours bien sûr que nous signerons demain ; mais il étoit juste que vous fussiés puni. Adieu ; je me flatte que vous me trouverés assés raisonnable.

SCENE QUATRIÉME.

LE MARQUIS, HENRIETTE.

LE MARQUIS.

QUe dites-vous de tout ceci, Mademoiselle ?

HENRIETTE.

M'ordonnés-vous, Monsieur, de vous parler franchement ? Je dis que vous n'avés pas bien fait d'aller dans un bois rêver à des présens de noces, à des habits, à des toilettes, à des équipages, que sai-je moi ? à cent autres babioles, au lieu de venir deux bonnes heures plutôt qu'il ne falloit pour signer des articles avec la plus aimable femme du monde. Je vous dirai même que le lieu étoit mal choisi ; on ne rêve point dans un bois à des choses de ménage, on y rêve à ses amours quand on en a, & certainement vous en aviés.

LE MARQUIS.

J'y rêvois aussi, il faut l'avouer ; mais



c'étoit en faisant des réflexions sur le caractere de la Comtesse, qui m'a d'abord frapé par ses agrémens; mais que je commence à connoître un peu mieux que je ne faisois. Elle a de l'humeur, n'est-ce pas?

HENRIETTE.

Non, elle n'en a point.

LE MARQUIS.

Elle est haute, impérieuse?

HENRIETTE.

Nullement.

LE MARQUIS.

Mais ne sent-on pas que si elle veut être aimée, ce n'est point parce qu'elle aime, mais parce qu'elle veut dominer?

HENRIETTE.

Monsieur, cela est trop subtil pour moi. L'imagination des Amans est très-féconde en chimeres délicates, & ce ne seroit jamais fait avec eux, si on vouloit les écouter Je vois que vous vou-

driés m'honorer de votre confidence sur vos différens sentimens pour ma Maîtresse ; mais c'est un honneur que je ne puis accepter, & dont je vous remercie très-humblement.

LE MARQUIS.

Quoi ! trouverai-je de l'humeur partout, même chés l'aimable Henriette ? Par où ai-je mérité d'être traité si durement ? Je ne voulois que m'éclaircir avec vous sur de certaines choses que je crois appercevoir dans le caractere de Madame la Comtesse : vous dites que ce sont des fantaisies qui me passent par la tête ; & bien, guérissés-moi de ces fantaisies, je ne demande pas mieux ; je vous répons que vous me trouverés fort docile. Je loue votre attachement pour votre Maîtresse : mais ne la serviriés-vous pas mieux en m'instruisant, en la justifiant, qu'en refusant de m'écouter aussi inhumainement que vous faites ?

HENRIETTE.

Je puis vous assurer que ces services-là ne seroient pas de son goût.

LE MARQUIS.

Ils n'en seroient pas moins réels.

HENRIETTE.

Je ne les lui rendrai pourtant pas.

LE MARQUIS.

Je me suis donc bien trompé, quand j'ai cru que si dans le cours de mon mariage j'avois quelquefois, comme il peut arriver, quelque chose à souffrir, j'aurois du moins la consolation....

HENRIETTE.

Non, Monsieur, non, dès que vous serés marié, je ne vous parlerai plus. Non, je ne vous parlerai plus.

LE MARQUIS.

Vous ne me parlerés plus, ma chere Henriette; à moi qui sens si bien ce que vous valés, & combien vous ètes au-dessus de votre condition; à moi, qui en vérité, car je puis vous le protester, me faisois au fond de mon coeur un plaisir sensible de vous voir toujours chés moi, & de vivre avec vous; à

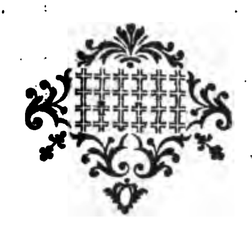
moi, qui ai pour vous une amitié si tendre....

HENRIETTE.

Adieu, Monſieur; ne ſongés qu'à aller retrouver Madame la Comteſſe, pour vous remettre avec elle auſſi-bien que vous y devés être.

LE MARQUIS.

Hélas! je ſens bien qu'il le faudroit.



ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS.

DUbois demande à me parler ; que me veut-il ? Il a ſans doute quelque nouvelle difficulté à me propoſer ſur les articles qui ſe ſigneront aujourd'hui ; ces gens-là nourris d'affaires, & en qui la chicane eſt devenue une ſeconde nature, ſe font une grande gloire d'être épineux, & de trouver des difficultés par-tout. Si celui-ci pouvoit m'en apporter quelqu'une qui fût tant ſoit peu raiſonnable, ah ! que j'y entrerois volontiers & de bonne grace ! ce ſeroit au moins du temps gagné. Entrés, Monſieur l'Intendant.

SCENE SECONDE.

LE MARQUIS, L'INTENDANT.

L'INTENDANT.

MOnſieur, j'ai tâché de prendre un moment favorable, & où vous fuſſiés aſſés déſoccupé....

LE MARQUIS.

Ah ! il n'eſt pas beſoin de tant de circonſpection avec moi. Je me pique d'être facile à aborder, & de me prêter aiſément à tout ; je ne ſuis pas un Miniſtre d'Etat. Sur tout, ce qui viendra de vous ſera toujours bien reçu. Apparemment vous trouvés quelque choſe à réformer à nos articles ?

L'INTENDANT.

Oh ! non, Monſieur, je les ai dreſſés moi-même dans la derniere perfection, & le Notaire n'a fait que les copier d'après moi.

LE MARQUIS.

Qu'est-ce donc ?

L'INTENDANT.

Monsieur, votre mariage avec Madame la Comtesse, qui est si bien assorti en toutes façons, & qui promet un avenir si heureux, m'a fait venir des idées de mariage, & j'ai pensé à un qui seroit bien assorti aussi à sa maniere, & qui m'attacheroit encore davantage à votre service. Je voudrois épouser Mademoiselle Henriette, & je vous supplie très-humblement de vouloir bien m'aider à en obtenir l'agrément de Madame la Comtesse.

LE MARQUIS.

Henriette ?

L'INTENDANT.

Oui, Monsieur. Permettés-moi de vous dire que votre surprise m'étonne. Les conditions ne sont-elles pas fort égales ?

LE MARQUIS.

Eh! Monsieur Dubois, vous n'y pensés

pas. Henriette ! Savés-vous bien que cette fille là est une fille de grand mérite, fort au-dessus de ce qu'elle est née ?

L'INTENDANT.

Tant mieux, c'est pour cela que je la demande.

LE MARQUIS.

Mais ce n'est pas un mérite qui vous convienne.

L'INTENDANT.

Pourquoi non ? Tout ce que j'aurai à faire, ce sera de prendre garde que ce grand mérite-là n'attire chés moi des gens qui ne me plairoient pas ; & au fond je ne crois pourtant pas qu'il y eût rien à craindre d'elle.

LE MARQUIS.

Et de quelle maniere ètes-vous avec elle ?

L'INTENDANT.

Très-bien.

LE MARQUIS.

Je gage que non, Monſieur Dubois, parlés-moi vrai.

L'INTENDANT.

Quand je dis très-bien, ce n'eſt pas un certain très-bien qui empêcheroit d'épouſer. Je ne lui ai jamais touché le bout du doigt, mais je lui ai dit ſouvent je ne ſai combien de petites choſes galantes & agréables qu'elle a fort bien entendues, & dont elle ne s'eſt point fâchée.

LE MARQUIS.

C'eſt qu'elle eſt d'une humeur douce & gaie, qui tourne volontiers toutes ces choſes-là en plaiſanterie.

L'INTENDANT.

Non pas, s'il vous plaît, Monſieur. Hier au ſoir que je commençois à lui parler plus ſérieuſement, je ſuis ſûr qu'elle étoit prête à accepter nettement ma propoſition, & ſi bien que je la tiens pour acceptée ; mais Madame la Comteſſe ſurvint fort mal-à-propos,

LE MARQUIS.

Je croirois plus aisément qu'elle survint à propos pour vous.

L'INTENDANT.

Au bout du compte, Monsieur, ne suis-je pas une fortune pour Mademoiselle Henriette? Voilà le mot essentiel.

LE MARQUIS.

N'en parlons pas davantage, Monsieur Dubois, rien ne presse. Nous y reviendrons une autre fois.

L'INTENDANT.

Je vous demande mille pardons, Monsieur; je vois bien que je ne dois pas trop compter sur l'honneur de votre protection.

SCENE TROISIÉME.

LE MARQUIS.

QUe diable aussi, c'est bien à cet homme-là à être amoureux d'Henriette ! De quoi s'avise-t-il ? Il ne la connoît pas, & n'apprendroit pas à la connoître en toute sa vie. Il est impossible, pour peu qu'on ait le cœur bien fait, que des assortimens si bisarres, si mal entendus, ne déplaisent & ne choquent. Mais voici mon pere.

SCENE QUATRIÉME.

LE BARON, LE MARQUIS.

LE BARON.

MOn fils, à quelle heure signons-nous ce soir ?

LE MARQUIS.

A la même heure que nous devions ſigner hier ; Madame la Comteſſe a voulu obſerver exactement la régle des vingt-quatre heures dans ma punition.

LE BARON.

Nous avons encore bien du temps juſque-là. Et où eſt Madame la Comteſſe préſentement ?

LE MARQUIS.

Elle s'eſt enfermée après ſa toilette, où je l'ai vûe, & lui ai bien fait ma cour.

LE BARON.

J'en ſuis bien aiſe ; car il faut faire ſon devoir, mon fils, te voilà preſque ſon mari.

LE MARQUIS.

Je me flatte qu'elle eſt contente de moi.

LE BARON.

Voilà qui va bien. Je vois donc que je puis dans ce moment-ci te parler de

quelque chose qui me regarde, & qui peut-être te surprendra. Comment trouves-tu Henriette ?

LE MARQUIS.

Ah! mon pere, vous me surprenés effectivement, & je vois où cela va.

LE BARON.

Pourquoi devines-tu si vîte?

LE MARQUIS.

C'est qu'il est vrai qu'Henriette est fort aimable, & qu'elle plaît à tout le monde.

LE BARON.

Tu n'as donc pas d'aversion pour elle?

LE MARQUIS.

J'en suis bien éloigné. Vous pouvés avoir remarqué que j'aime fort à l'entretenir.

LE BARON.

Et bien donc, je ne vois pas pourquoi je ferois mal de l'épouser. Tu ferois très-mal; toi, & tu serois inexcusable de te mésallier si fort; mais...

LE MARQUIS.

Je ne suis pas dans le cas assurément ; mais si j'y étois, est-ce que le mérite ne pourroit pas suppléer....

LE BARON.

Non, non, je ne te le permettrois pour rien au monde ; il faut soutenir notre nom, qui est sans tache, & c'est toi qui en es chargé. Pour moi, à mon âge je n'aurai plus d'enfans, ou tout au plus quelque cadet qui partagera avec toi ce que j'ai de bien non substitué, & ne te fera pas grand tort, tu le sais bien!

LE MARQUIS.

En vérité, mon pere, je puis me vanter que ce bas intérêt,...

LE BARON.

Je t'en loue ; & tu en dois être mieux disposé à concevoir qu'il n'y a pas d'inconvénient que j'épouse Henriette, une jolie personne bien née, qui me devra tout, qui en sera sûrement bien reconnoissante, & qui fera tout l'agrément du reste de ma vie. Mais quoi ! tu

m'écoutes

m'écoutes bien froidement ! Je te vois tout rêveur ! Qu'y a-t-il tant à rêver sur cette affaire-là ? Il me semble qu'elle est bien simple.

LE MARQUIS.

Il est vrai, mon pere, mais elle m'est nouvelle, & j'ai été quelques momens à y penser avec l'attention qu'elle mérite.

LE BARON.

Avoue-moi la vérité, tu sais que je suis bon pere, cela ne te plaît pas ?

LE MARQUIS.

Au contraire, & je vous le dis de bonne foi. Loin d'y avoir de la répugnance, j'en ai de la joie, une véritable joie. J'ai eu tort d'hésiter le moins du monde ; & pour vous prouver encore mieux ma sincérité, je vous avouerai qu'il me vient quelquefois des soupçons qu'Henriette n'est point ce qu'elle paroît.

LE BARON.

Comment ? Que veux-tu dire ?

LE MARQUIS.

Oui, qu'elle est fille de quelque condition, & qu'elle le cache. Elle a de certaines choses .....

LE BARON.

A la bonne heure; mais je n'ai point compté sur cela. Quoi qu'il en soit, je veux te mettre parfaitement à ton aise. Si tu goûtes mon dessein, parles-en toi-même à Henriette; si tu ne le goûtes pas, ne parle point, & je ne parlerai pas non plus. Ce sera toi qui me marieras, si je me marie, bien entendu que je ne me marierai qu'après toi; cela ne se peut pas autrement pour cent raisons.

LE MARQUIS.

Mon pere, vous m'ayés toujours donné mille marques de bonté, mais je n'en ai point encore reçu de si touchante. Je ne puis jamais .....

LE BARON.

J'apperçois Henriette qui paroît venir de ce côté-ci. Voi si tu veux entamer la négociation, tu en es le maître.

SCENE CINQUIÉME.

LE MARQUIS, HENRIETTE.

LE MARQUIS.

ARrêtés, aimable Henriette, arrêtés, je vous prie, j'ai beaucoup à vous parler.

HENRIETTE.

Non pas, s'il vous plaît, Monsieur. Je ne veux point de vos confidences sur ma Maîtresse.

LE MARQUIS.

Il ne s'agit point de mes confidences sur le chapitre d'une autre ; il s'agit de vous parler d'amour pour vous-même.

HENRIETTE.

C'est bien pis, & je m'enfuis encore plus vîte.

LE MARQUIS.

Demeurés, je vous en conjure ; ceci

est très-sérieux, écoutés-moi. Vous avés bien des charmes, belle Henriette, & je n'ai jamais vû personne.,,,.

HENRIETTE.

Ah! quel début! Vous me faites trembler.

LE MARQUIS.

Je soupçonne à peu près ce qui vous allarme; rassurés-vous, je ne parle point pour moi; c'est pour mon pere, qui est charmé de vous, & qui songe à vous épouser.

HENRIETTE.

M'épouser, moi, qui ne suis qu'Henriette!

LE MARQUIS.

Il faut qu'il vous connoisse comme je fais, & apparemment je tiens de lui les yeux dont je vous vois.

HENRIETTE.

Que me conseillés-vous, Monsieur le Marquis?

LE MARQUIS.

Puis-je vous conseiller de deux façons?

Ne vous ſouvient-il plus de ce que je vous ai dît, du plaiſir extrême que je me faiſois de vivre avec vous après mon mariage? Et ne ſerai-je pas encore plus ſûr d'y vivre toujours, quand vous ne ſerés plus dépendante de Madame la Comteſſe, & que vous ſerés pour toujours unie à mon pere?

HENRIETTE.

Mon empire de belle-mere ne ſeroit pas dur.

LE MARQUIS.

Et mes reſpects de beau-fils ne ſeroient pas forcés. Que je me plairai à vous les rendre en toute occaſion, à toute heure! Que vous ſerés contente de mes attentions & de ma ſoumiſſion! Il n'y a qu'un moment, car j'oubliois à vous le dire, que Dubois m'eſt venu demander ma protection dans le deſſein qu'il a de vous épouſer.

HENRIETTE.

Eh fi! De quoi me parlés-vous là?

LE MARQUIS.

Je ne prétens pas auſſi vous en parler;

je veux ſeulement vous dire que je l'ai mal reçu, & peut-être trop mal; & cependant qu'il ſoit votre mari, il eſt certain que je vous verrai toujours. D'où vient donc que je reçois ſi différemment le même deſſein que mon pere a ſur vous? Ne le voyés-vous pas, belle Henriette? Si vous épouſiés Dubois, je ſerois en quelque ſorte votre Maître, il en faut lâcher le mot; & quand vous épouſerés mon pere, je ſerai ſous vos ordres. L'un me ſeroit inſuportable, l'autre entierement conforme à mon inclination. Je vais ſigner ce ſoir avec Madame la Comteſſe; je ſens que je me porterai à cette action-là avec plus de contentement, quand j'aurai une entiere aſſurance de ne vous perdre jamais. Car ne pourroit-il pas arriver, & ne doit-il pas même très-naturellement arriver des choſes qui vous ſépareroient d'avec nous? Au lieu que rien ne vous en ſéparera, ſi vous acceptés ce que je vous propoſe. Répondés-moi donc, ma chere Henriette.

HENRIETTE.

Je ſens très-vivement, Monſieur,

toute l'amitié que vous me marqués, & je suis assurément bien éloignée d'être ingrate; mais je sens toujours aussi une certaine répugnance....

LE MARQUIS.

Est-ce pour l'âge de mon pere?

HENRIETTE.

Non, c'est le plus honnête homme du monde; & puis c'est votre pere.

LE MARQUIS.

Comparés un peu l'état où vous seriés, avec celui où vous êtes; avec cet état de dépendance, où il n'est pas possible que vous n'ayés beaucoup à souffrir.

HENRIETTE.

J'y suis accoutumée; je suis née pour cela; j'ai même des obligations essentielles à Madame la Comtesse, que vous ne savés pas. Laissés-moi comme je suis.

LE MARQUIS.

Mon amitié pour vous ne peut absolument s'y résoudre.

HENRIETTE.

Desirés-vous tant que je sois à Monsieur votre pere ?

LE MARQUIS.

Oui ; il n'y a qu'une seule chose... Oui, je le desire avec passion.

HENRIETTE.

Mais cette amitié-là même dont vous m'honorés, & la reconnoissance que je vous dois, ne produisent-elles pas des inconvéniens dans cette autre situation ? Je compte bien que ni vous, ni moi, nous n'aurions des sentimens dont Monsieur votre pere pût s'offenser ; & si je vous ai dit que mon empire de belle-mere ne seroit pas dur, je m'en dédis sur ce point-là ; il le seroit extrêmement, & je vous avertis que je vous imposerois les loix les plus séveres, dès que j'en appercevrois le moindre besoin. Mais malgré toute notre innocence & nos précautions, ne serions-

nous pas toujours exposés à une jalousie qu'il faudroit respecter, quoiqu'injuste, & qu'il faudroit même tâcher de prévenir par une contrainte éternelle? Ah! Monsieur le Marquis, quelle situation!

LE MARQUIS.

C'est la meilleure que je puisse esperer. Mais enfin, ma chere Henriette, je ne voudrois pour rien au monde forcer vos inclinations; consultés-les, vous en avés tout le loisir que vous voudrés. Mon pere a porté sa bonté pour moi jusqu'à me laisser la liberté de vous faire, ou de ne vous faire pas cette proposition qui pouvoit blesser mes intérêts; mais je n'y ai pas hésité un moment. Ainsi je puis même ne vous l'avoir pas faite, si vous ne voulés.

HENRIETTE.

Non, il faut lui dire vrai. Marqués-lui bien, je vous prie, toute la reconnoissance que je lui dois de l'honneur excessif qu'il me fait; mais que par respect pour lui-même, je ne dois pas l'accepter si vîte.

LE MARQUIS.

Je vous laisse donc déliberer avec vous-même en toute liberté. Aimable Henriette, je vous conjure seulement d'imiter la bonté de mon pere pour moi, & d'avoir autant d'égard à mes véritables intérêts, qu'il en a eu à d'autres qui me touchent infiniment moins.

SCENE SIXIÉME.

HENRIETTE.

QUe faudroit-il donc pour me contenter ? On m'offre, malgré ce que je parois être, à une malheureuse inconnue, & qui le sera toujours, une fortune dont il ne m'étoit seulement pas permis de concevoir l'espérance ; & je balance à l'accepter ! On fait pour m'y engager les efforts les plus flatteurs & les plus tendres, & tout leur effet n'est que d'augmenter ma répugnance secrette ! Hélas ! ils me font

trop ſentir ce qui me manque, & me manquera toujours. Ce qui me manque! Ah! n'approfondiſſons pas ce dangereux ſentiment; empêchons ſeulement qu'il ne me trahiſſe, & ne s'oppoſe à mes devoirs.



ACTE TROISIÉME.

SCENE PREMIERE.

LA COMTESSE, HENRIETTE.

LA COMTESSE.

HEnriette, tu as vû le Marquis, il t'a entretenue assés long-temps en particulier : & bien, que t'a-t-il dit? Mais dis-moi vrai. N'a-t-il pas trouvé bien mauvais que j'aie remis la signature à ce soir? Ne m'a-t-il pas bien accusée d'avoir de l'humeur, d'être difficile à vivre? Car il faut l'avouer, le sujet de mécontentement que j'avois n'étoit pas des plus forts.

HENRIETTE.

Non, Madame. Je puis vous assurer que Monsieur le Marquis ne m'a laissé voir aucun emportement. Il s'est résolu d'assés bonne grace à attendre jusqu'à ce soir.

LA COMTESSE.

Je n'en veux pas davantage pour te prouver que j'avois raiſon de le punir. La douceur avec laquelle il ſe ſoumet à la punition, marque aſſés qu'il ſe ſentoit coupable.

HENRIETTE.

Mais, Madame, s'il étoit coupable, il ne vous aime donc pas autant qu'il le devroit ?

LA COMTESSE.

Cela n'empêche pas ; l'amour le plus vif peut quelquefois tomber dans de certaines négligences, dans des eſpéces de diſtractions dont il eſt bon de le relever, de peur qu'il ne s'y accoutume. Voilà ce qu'il faut ſavoir faire à propos, & ce que je fis hier avec le ſuccès que tu as vû.

HENRIETTE.

J'entens dire que l'amour dans le mariage eſt fort ſujet à ces négligences & à ces diſtractions dont vous parlés. Ne craignés-vous point, Madame, toute charmante que vous êtes, d'avoir beau-

coup d'affaires en ce temps-là?

LA COMTESSE.

Tu ne m'as pas vûe dans mon premier mariage. J'avois l'homme du monde le plus inégal, le plus violent, le plus emporté; je l'ai gouverné d'un bout à l'autre dans la grande perfection. A plus forte raison le Marquis, qui est d'un caractere fort doux.

HENRIETTE.

Je ne sai pas trop bien si ces doux-là sont les plus aisés; mais du moins je crois qu'on ne les gouverneroit qu'en les aimant beaucoup.

LA COMTESSE.

Il ne faut pas tant aimer, Henriette; c'est-là ce qui nous perd; mais il faut être aimée, & savoir se faire aimer toujours. Je te dirai à l'oreille que le mariage même, si funeste à l'amour, fournit des moyens de conserver l'empire à celles qui savent les employer.

HENRIETTE.

Madame, je m'apperçois que Monsieur Dubois tourne autour d'ici, &

qu'il ne veut pas entrer, parce qu'il me voit avec vous.

LA COMTESSE.

Et bien, laisse-moi, si tu veux, & qu'il entre.

SCENE SECONDE.

LA COMTESSE, L'INTENDANT.

LA COMTESSE.

QU'y a-t-il, Monsieur Dubois ? Que me voulés-vous ?

L'INTENDANT.

Madame, vous allés faire une action très-raisonnable que je voudrois imiter, pourvû que vous me le permissiés ; en un mot, vous allés vous marier, & je viens vous demander Mademoiselle Henriette. J'avois prié Monsieur le Marquis de vous en prévenir ; mais . . . . .

LA COMTESSE.

Et pourquoi Monsieur le Marquis ?

Est-ce qu'il est déja mon Maître? Et quand il le seroit, ne disposerai-je pas toujours de mes Femmes comme il me plaira?

L'INTENDANT.

Sans doute, Madame; mais je souhaitois seulement.....

LA COMTESSE.

Et que vous a-t-il répondu?

L'INTENDANT.

Je vous avoue qu'il m'a reçu assés mal.

LA COMTESSE.

Il a bien fait, j'en suis très-contente. Voilà ce que c'est de vous être adressé à lui. Il vous a dit que ce n'étoit pas là son affaire, & qu'il n'avoit nul droit de s'en mêler?

L'INTENDANT.

Pas un mot de cela, Madame.

LA COMTESSE.

Que vous a-t-il donc dit?

L'INTEN-

L'INTENDANT.

Que Mademoiselle Henriette étoit une fille d'un trop grand mérite pour moi ; & quand je lui aurois demandé sa propre soeur en mariage, il ne m'auroit pas renvoyé plus loin.

LA COMTESSE.

Oh ! oh ! voici autre chose ; & où prend-il ce grand mérite d'Henriette ?

L'INTENDANT.

Je ne sai. Il est vrai qu'elle est bien jolie & bonne enfant, à ce qu'il me paroît ; mais ce grand mérite, cela n'est fait que pour les gens de qualité comme vous ; & enfin je ne m'y connois pas. Si elle l'a, je l'en quitterois volontiers.

LA COMTESSE.

Le grand mérite d'Henriette ! Le Marquis est donc amoureux d'elle ?

L'INTENDANT.

Il n'a garde, Madame, puisqu'il vous épouse. Vous ètes bien une autre personne que Mademoiselle Henriette, bien autrement charmante.

LA COMTESSE.

Avés-vous remarqué si le Marquis & elle se parlent souvent?

L'INTENDANT.

Oui, assés souvent. Je les ai vûs se parler deux fois tête-à-tête depuis hier; l'une hier au soir, après que vous eûtes différé la signature, & l'autre ce matin.

LA COMTESSE.

Je savois la premiére, on m'a escamoté la seconde. Mais, mon pauvre Monsieur Dubois, vous qui avés de l'esprit & de la pénétration, cela ne vous donne-t-il point de l'inquiétude?

L'INTENDANT.

Pas beaucoup. Elle est fort sage; mais pour plus de sûreté, mon arrangement est que quand vous aurés eu la bonté de me l'accorder, je vous demanderai la permission de ne loger plus dans votre Hôtel, & de prendre une petite maison dans Paris où je vivrai avec elle. Ce sera quelque dépense de plus, mais que je tâcherai de soutenir, ayant toujours l'honneur d'être à vous.

LA COMTESSE.

Le projet est sensé, & on reconnoît votre bonne tête par-tout. Henriette a-t-elle du goût pour vous?

L'INTENDANT.

Ce n'est pas une passion, à proprement parler. Mais elle consentira avec joie à l'ordre que vous lui donnerés en ma faveur. Qu'auroit-elle de mieux à faire?

LA COMTESSE.

En effet, dans les intentions qu'elle a, il n'y a rien de mieux pour elle qu'un pareil mariage. Mais allés, Monsieur Dubois, je donnerai bon ordre à tout, fiés-vous-en à moi.

L'INTENDANT.

Mais, Madame, vous ne me dites rien de positif?

LA COMTESSE.

Non, je ne le puis encore pour de certaines raisons particulieres; mais allés, je vous répéte que vous pouvés vous en fier à moi.

SCENE TROISIÉME.

LA COMTESSE.

IL faut regarder tout ceci avec tranquilité. Voilà comme ces Messieurs sont faits ; un petit visage, qui n'en vaudroit pas un autre, auquel ils seront un peu plus accoutumés, suffit pour leur tourner la tête. Quelle espéce ! Cela fait pitié. On ne laisse pourtant pas de parvenir au bout du compte à leur faire la loi. Pour vous, Mademoiselle Henriette, j'avoue que vous êtes piquante avec votre grand mérite ; vous en faites un joli usage après les obligations que vous m'avés ; & pour vous récompenser dignement, je vous donnerois bien vîte à Dubois, si je n'avois un reste de considération pour vous & pour votre naissance.

SCENE QUATRIÉME.

LA COMTESSE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

MAdame, il eſt heureux pour moi de vous trouver ſeule; mais peut-être ne fais-je pas bien de vous interrompre dans une eſpéce de rêverie que je vois qui vous occupoit.

LA COMTESSE.

Monſieur, dans l'état où nous ſommes, je ne puis guére avoir de rêverie où vous n'ayés beaucoup de part.

LE MARQUIS.

Vous me comblés de bonté, Madame, & jamais....

LA COMTESSE.

Non-ſeulement je rêvois à vous dans ce moment-ci, mais je tâchois de deviner à quoi vous rêviés vous-même hier quand vous fûtes ſi long-temps

perdu dans le parc, & que vous ne reparutes qu'à six heures précises.

LE MARQUIS.

Eh! Madame, est-il encore question de cette bagatelle, & ne m'en avés-vous pas assés puni?

LA COMTESSE.

Il ne s'agit plus de punition; mais je m'occupe tant de vous, que j'ai cherché quel avoit pû être l'objet d'une si longue rêverie.

LE MARQUIS.

En vérité, je serois bien embarrassé à vous le dire moi-même. Mille pensées confuses ....

LA COMTESSE.

Si vous ne le savés pas, je le sai moi, quel étoit cet objet.

LE MARQUIS.

Achevés donc, Madame, s'il vous plaît.

LA COMTESSE.

Henriette. Vous voilà bien étonné?

LE MARQUIS.

Il est vrai que je le suis, & je ne comprens pas où vous avés pris une pareille idée; car je vois bien qu'il faut entendre plus que vous ne dites, & je veux couper au plus court.

LA COMTESSE.

Cette idée-là feroit fondée sur le grand mérite d'Henriette.

LE MARQUIS.

Elle en a en effet, & particulierement celui de vous être fort attachée, fort reconnoissante de vos bontés.

LA COMTESSE.

Apparemment ce ne sont pas tant ses sentimens pour moi qui vous touchent, que ceux qu'elle a pour vous.

LE MARQUIS.

Je ne lui en ai jamais demandé que vous puissiés desapprouver; & si je l'avois fait, soyés bien sûre qu'elle ne m'auroit pas écouté.

LA COMTESSE.

Pourquoi non? Il n'y a pas si grand mal à écouter.

LE MARQUIS.

Il y en auroit pour elle.

LA COMTESSE.

Si vous ne la connoissés pas bien, du moins vous l'estimés beaucoup.

LE MARQUIS.

Oui, je l'estime, je ne m'en défens pas. Il n'y a point de fortune que je ne lui souhaitasse, que je ne lui procurasse avec plaisir, si je le pouvois.

LA COMTESSE.

Vous ne trouviés pourtant pas bon qu'elle épousât Dubois, qui feroit sa fortune.

LE MARQUIS.

Eh! Madame, vous savés vous-même qu'elle est trop au-dessus de Dubois.

LA COMTESSE.

Ah! je vois bien que la petite impertinente a parlé.

LE MARQUIS.

Que voulés-vous dire, Madame?

LA COMTESSE.

Rien, rien. Je songeois à de certains discours dont il n'est pas question présentement. Mais en voilà assés, Monsieur le Marquis, je suis bien contente du petit éclaircissement que je viens d'avoir avec vous.

SCENE CINQUIÉME.

LE MARQUIS.

JE vois bien que la petite impertinente a parlé. Voilà ses propres paroles, & le ton dont elle les a dites, l'occasion, la situation d'esprit où elle étoit, la surprise où elle a paru elle-même de ce qu'elle avoit dit, & l'envie de l'étouffer aussi-tôt, tout cela ensemble doit signifier quelque chose. Il est vrai que le terme d'*impertinente* est bien mal placé, & fort choquant; mais il en marque d'autant mieux je ne sai quoi de bien

caché & de grande conséquence. Ah! si c'étoit ce que j'ai quelquefois soupçonné; quoique legerement, j'en serois toujours transporté de joie au milieu des chagrins que j'ai d'ailleurs. Allons consulter mon idée à mon pere, qui est le seul à qui je puisse la confier, & qui doit y prendre intérêt.



ACTE QUATRIÉME.

SCENE PREMIERE.

LE BARON, LE MARQUIS.

LE BARON.

FRanchement j'ai bien peur que ce ne ſoit une viſion que tu as là; je ne t'en ai rien dit tantôt, il n'en étoit pas queſtion; mais à préſent prens garde que tu es bien vif.

LE MARQUIS.

Je ſuis vif, ſi vous voulés, mais je ne crois pas être fou.

LE BARON.

Tu vas interpréter bien finement un mot échapé au haſard, qui peut ſignifier je ne ſai combien de choſes différentes, & peut-être rien du tout.

LE MARQUIS.

C'eſt parce que ce mot eſt échapé ; & par une infinité d'autres raiſons que je viens de vous dire, qu'il ſignifie beaucoup. Mon pere, je m'y ferois tuer ; Henriette eſt fille de condition, & la Comteſſe ne veut pas qu'on le ſache.

LE BARON.

Ce n'eſt pas là ce qui m'inquiéte. Mais je vois par le récit que tu m'as fait, que la Comteſſe n'eſt pas contente de toi, & j'en ſuis bien fâché.

LE MARQUIS.

Mais, mon pere, ſi Henriette....

LE BARON.

Toujours Henriette ! Répons-moi ſur la Comteſſe.

LE MARQUIS.

Que voulés-vous que je vous diſe ? Elle eſt très-aiſée à bleſſer ; elle a de l'humeur, il en faut paſſer par-là ; on ne ſe marieroit jamais, ſi on ne vouloit que des femmes ſans humeur. Je ſuis perſuadé que la pauvre Henriette,

quoiqu'elle ne s'en vante pas, a bien à en souffrir.

LE BARON.

Il n'est point question ici de louer Henriette, que je crois pourtant qui le mérite bien ; il faut que tu fasses ton devoir à l'égard de la Comtesse, & que nous allions tous signer ce soir de bonne grace. Ecoute, je t'aime, & peut-être trop ; mais je n'entendrois pas raillerie sur cet article-là.

LE MARQUIS.

Vous serés obéi, mon pere. Mais vous-même vous aimés Henriette, puisque vous songés à l'épouser, & que je lui en ai fait la proposition de votre part ; ne vaut-il pas mieux pour vous qu'elle soit fille de condition ?

LE BARON.

Est-ce qu'elle le sera plutôt quand je le desirerai ?

LE MARQUIS.

Non, certainement ; mais vous devés toujours le desirer, & en vérité je

crois que vous ne le desireriés pas en vain. Elle a le cœur si noble....

LE BARON.

Oh ! ce cœur noble-là souvent n'est pas chés nous, & va se loger chés des roturiers; cela ne dit rien.

LE MARQUIS.

Cela dit beaucoup pour elle. Vous ne la connoissés pas encore.

LE BARON.

Et pourquoi la Comtesse ne voudroit-elle pas qu'on sût qu'elle est fille de condition?

LE MARQUIS.

Henriette est apparemment sa parente; & la Comtesse, qui est fort glorieuse, ne veut pas qu'on sache qu'elle a de petits parens réduits à servir.

LE BARON.

Mais que t'importe que cela soit, ou non, tu ne l'épouseras pas assurément; & moi, si je l'épouse, ce ne sera pas pour sa naissance. J'ai toujours compté qu'elle n'en avoit point. Si elle en

ez, tant mieux, il faudra bien que nous le ſachions en temps & lieu.

LE MARQUIS.

Ah! mon pere, peut-on être ſi indifférent ſur un pareil ſujet?

LE BARON.

Peut-on auſſi être ſi paſſionné? Mais je la vois de loin; va, ſi tu veux, t'en éclaircir avec elle.

SCENE SECONDE.

LE MARQUIS, HENRIETTE.

HENRIETTE.

NOn, Monſieur, non, ne venés point à moi, je ne puis abſolument vous parler. Vous ne ſavés pas ce qu'il m'en coûte pour avoir déja eu trop la complaiſance de vous entendre, & combien Madame la Comteſſe m'en fait repentir.

LE MARQUIS.

Vous me fuyés, cruelle Henriette;

& je n'ai qu'un mot à vous dire, un seul mot, & qui vous intéresse.

HENRIETTE.

Achevés donc vîte.

LE MARQUIS.

Je vous promets un secret inviolable; mais ne me déguisés rien. Etes-vous ce que vous paroissés, une fille sans naissance?

HENRIETTE.

Oui.

LE MARQUIS.

Vous me trompés. Madame la Comtesse m'a lâché, contre son intention, des paroles....

HENRIETTE.

Vous les avés mal entendues; elle sait bien la vérité de ce que je suis; c'est elle qui m'a retirée, par pure bonté, du malheureux état où je suis née. Juste Ciel! la voici, je suis perdue.

SCENE TROISIÉME.

LE MARQUIS, LA COMTESSE, HENRIETTE.

LA COMTESSE.

TOujours Monſieur le Marquis & Henriette enſemble. Je ſuis fâchée de les interrompre.

LE MARQUIS.

Madame, vous ne vous attendés pas ſans doute que dans un moment de ſurpriſe tel que celui-ci, je vous dirai d'abord, & ſans héſiter, & bien nettement, de quoi il s'agit entre nous? Je vous le dirai pourtant. Il vous eſt échapé tantôt quelques mots ſur Henriette, & je ſuis ſûr qu'il vous en ſouvient, qui m'ont fait ſoupçonner qu'elle pouvoit être fille de condition; je lui demandois ce qui en étoit.

LA COMTESSE.

Par curioſité?

LE MARQUIS.

Oui, par curiosité.

LA COMTESSE.

Voilà une curiosité mêlée d'un intérêt bien tendre pour Henriette! Vous saisissés bien subtilement & bien vivement ce qui peut avoir le moindre air de lui être avantageux; & qu'a-t-elle répondu?

LE MARQUIS.

Elle m'a dit en propres termes qu'elle étoit une fille sans naissance, qui devoit tout à vos bontés. Là-dessus vous êtes survenue. Je ne veux pas douter, Madame, que la vérité pure, telle que je vous la présente, n'ait sur vous ce pouvoir de persuader, qu'elle a par elle-même.

SCENE QUATRIÉME.

LA COMTESSE, HENRIETTE.

LA COMTESSE.

APprochés, Mademoiſelle, car il faut commencer à vous traiter ſelon votre naiſſance, puiſque le ſecret ſe découvre. Il vient de vous faire aſſés adroitement votre leçon, & de vous inſtruire de ce que vous aurés à me répondre. Vous m'allés bien jurer que vous ne lui avés rien dit?

HENRIETTE.

Je ne lui ai rien dit auſſi. Je me ſouviens trop bien que quand vous avés eu la bonté de me recevoir chés vous après le malheur arrivé à ma famille, vous avés exigé de moi cette condition, & que je vous ai promis de n'y manquer jamais.

LA COMTESSE.

N'ai-je pas eu raiſon de vouloir cacher un deshonneur qui rejailliroit juſ-

homme comme vous? avés-vous dit. *Je ne l'avoue qu'à regret, mais elle est quelquefois bien étrange.* C'étoient-là les sujets de vos fréquens entretiens; c'étoit-là le prix de toutes mes bontés pour vous; c'étoit la récompense de vous avoir retirée chés moi, quand tout vous abandonnoit. Ah! que je reconnois bien en vous le sang de cette malheureuse branche, d'où il n'est jamais venu que des chagrins à la mienne! Que vous remplissés bien votre indigne destinée!

HENRIETTE.

Madame, vous me jettés dans un trouble où je ne sai si j'aurai la force de vous parler. J'ai essuyé bien des malheurs, mais je ne me suis jamais attiré de reproches; c'est pour la premiere fois de ma vie que j'en entens, & ils me confondent, m'accablent, me terrassent, par la seule raison que ce sont des reproches. Je vous demanderois un peu de temps pour me remettre en état de vous répondre; mais vous croiriés que j'en aurois besoin pour préparer des réponses artificieuses, & les miennes ne peuvent être que fort simples. Il est vrai que le Marquis voulut se

plaindre à moi de l'affaire d'hier; mais à peine avoit-il ouvert la bouche, que je la lui fermai abſolument; & depuis ce temps-là, jamais un mot entre nous qui pût vous déplaire, ni ſur vos procédés, ni ſur vos ſentimens; je ne l'euſſe pas ſouffert. Moi, être ingrate à votre égard! Ingrate! C'eſt le plus grand de tous les malheurs qui m'ont accablée juſqu'ici, que d'être ſoupçonnée d'ingratitude. Il m'étoit donc encore réſervé? Je ſens que je fais des efforts inutiles pour retenir mes larmes; permettés qu'à vos genoux je vous proteſte.....

LA COMTESSE.

Non, non, ne faiſons point ici une ſcéne de Comédie; relevés-vous, & venons au fait. J'épouſe le Marquis; il a pour vous une petite fantaiſie dans la tête.

HENRIETTE.

Ah! Madame, il n'eſt point beſoin que vous me défendiés de lui parler jamais; je me le défens moi-même plus ſévérement que vous ne pourriés faire.

LA COMTESSE.

J'en ſuis bien aiſe. Je vais tout régler pour le mieux, pendant que j'en ſuis encore la maîtreſſe. Peut-être étant mariée trouverois-je quelques difficultés à vaincre ; j'aime autant me les épargner. Allés, Mademoiſelle, vous ſerés bientôt inſtruite de votre deſtinée.

HENRIETTE.

Ordonnés, Madame, je me ſoumettrai à tout ſans murmurer. Hélas ! quel avenir j'enviſage ! . . .

SCENE CINQUIÉME.

LA COMTESSE.

LE Marquis ſera fâché, mais il n'oſera le paroître, & je ſaurai bien le ramener ; il eſt permis de ſe flatter qu'on pourra effacer les charmes d'Henriette. Toujours il faut le punir, & lui apprendre par ce coup d'autorité à me conſiderer comme il doit. Après cela,

ce

ce sera une espéce de triomphe pour moi, que d'aller signer nos articles avec lui.

SCENE SIXIÉME.

LA COMTESSE, L'INTENDANT.

L'INTENDANT.

MAdame, je viens encore une fois....

LA COMTESSE.

Oh! il n'est pas question de cela présentement pour Henriette. Venés avec moi, que je vous donne un billet que je lui vais écrire; vous le lui porterés avec mes ordres qu'elle recevra mieux de vous que de tout autre, puisque vous l'aimés.



ACTE CINQUIÉME.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, HENRIETTE *en habit de voyage.*

LE MARQUIS.

AH ! ma chere Henriette, qu'eſt-ce que j'apprens ? Quel coup de foudre ! Vous vous détournés de moi. Eſt-ce pour me fuir encore ?

HENRIETTE.

Non, je ne vous fuis point, je voudrois vous cacher mes larmes ; mais je crois qu'il m'eſt permis de vous parler préſentement, puiſque c'eſt pour la derniere fois de ma vie. On m'enferme dans un Couvent, où Dubois va me conduire, & je n'en ſortirai jamais.

LE MARQUIS.

Et vous croyés que je ſouffrirai cette

horrible barbarie? Non, je vais parler à la Comtesse d'une maniere....

HENRIETTE.

Ah! gardés-vous-en bien, vous ne feriés que l'irriter encore contre moi. Je suis sa parente, comme vous l'avés soupçonné, & du même nom qu'elle, & elle est ma seule ressource dans mes infortunes. Elle a la générosité....

LE MARQUIS.

Générosité à l'égard d'une personne comme vous!

HENRIETTE.

Oui; étoit-elle obligée de faire ce qu'elle a fait, & ce qu'elle fait encore? Rendons-nous justice, Monsieur le Marquis, car il faut se la rendre malgré la déplorable situation où nous sommes. Nous sommes coupables envers elle.

LE MARQUIS.

Vous ai-je jamais rien dit qui pût...

HENRIETTE.

Non, mais je vous ai entendu. Je

vous ai entendu, hélas! & j'en ai été flattée. Vous avés pensé vous échaper une fois ou deux, je ne l'ai pas souffert; mais j'avois une secrette joie d'être obligée à vous en empêcher. Je me contraignois moi-même, & j'esperois pouvoir toujours me contraindre; mais....

LE MARQUIS.

Quoi, vous m'aimés?

HENRIETTE.

En doutiés-vous?

LE MARQUIS.

Ciel! que de bonheur & de malheur tout ensemble! Je ne me connois plus; je ne puis suffire à tout ce que je sens, & de ravissement, & de désespoir.

HENRIETTE.

Eh! suis-je dans un autre état que vous? Et bien trouvés-vous qu'avec ce que nous avons tous deux dans le cœur, la Comtesse dût me garder chés elle en vous épousant?

LE MARQUIS.

Mais, mon adorable Henriette, car ce nom-là convient toujours mieux à mon amour, nous nous déſeſperons ſans ſujet; vous épouſerés mon pere, & je vous verrai toujours.

HENRIETTE.

Quoi, je l'épouſerois après ce que je viens de vous avouer? Je me flatte que je ne m'y ſerois pas réſolue, quand même j'aurois parfaitement caché mon ſecret; & ç'a été pour vous le cacher, que je n'ai pas tantôt rejetté abſolument cette propoſition, qui cependant m'a cauſé quelque plaiſir dans les premiers momens. Mais maintenant vous ſavés que je vous aime, je ſai que vous m'aimés, & j'épouſerois votre pere? Je lui porterois un cœur plein d'un autre? & de qui? De ſon fils. Vous, de votre côté, vous devriés tout votre amour à la Comteſſe, & vous en auriés pour moi, je le ſaurois, je le permettrois, j'en ſerois bien contente? Ah! quelle horreur! Non, Monſieur le Marquis, nous ne ſommes point faits, ni

vous, ni moi, pour vivre dans une pareille situation.

LE MARQUIS.

Vous me réduisés donc à vous reprocher un aveu, dont je vous dois une reconnoissance éternelle. Pourquoi me l'avés-vous fait ? Sans cela il y avoit un remede à tous nos maux.

HENRIETTE.

Nous eussions continué à nous tromper nous-mêmes sur nos sentimens, ou plutôt à tâcher de nous tromper; mais nous n'y eussions pas réussi encore long-temps, & enfin nous n'eussions pas long-temps trompé les autres, quand nous aurions eu l'indigne dessein de les tromper. Ce qui arrive aujourd'hui seroit arrivé seulement un peu plus tard, & plus cruellement encore, puisque nous aurions été tous deux engagés.

LE MARQUIS.

Je ne puis m'empêcher d'admirer tant de vertu, tant de raison; mais, ma chere Henriette, toute votre raison, toute

votre vertu se tourne toujours contre moi.

HENRIETTE.

Tout mon cœur vous en récompense bien.

LE MARQUIS.

Je n'ai point d'expressions pour ce que je sens. Je suis si transporté, si pénétré de sentimens différens....

HENRIETTE.

Ne m'en dites pas davantage, j'aurois tort à la fin de vous écouter. Vous vous devés à la Comtesse; allés....

LE MARQUIS.

Eh! puis-je aller m'engager à elle, quand je suis dans la douleur mortelle de perdre tout ce que j'aime, tout ce qui mérite d'être aimé; quand c'est elle qui m'en prive; quand j'ai de si justes sujets de la haïr?

HENRIETTE.

Ah! si vous la haïssiés, vous me rendriés encore plus coupable envers elle;

& je ne me le pardonnerois pas. Quel prix ce seroit-là de ses bienfaits ! Si vous m'aimés, mon cher Marquis, ne suivés point ce premier transport où je vous vois. Prenés un peu sur vous d'abord. Elle vous aime, il ne vous sera pas si difficile de vivre bien avec elle. S'il le faut même, hélas ! que je suis foible ! je ne puis vous le dire que les larmes aux yeux, mais enfin j'aurai du moins la force de le prononcer, oubliés, s'il le faut, la malheureuse Henriette.

LE MARQUIS.

Moi, vous oublier jamais !

HENRIETTE.

Vous en seriés plus heureux, & votre bonheur me suffira.

LE MARQUIS.

Vous pourriés donc aussi....

HENRIETTE.

Non, je n'aurai pas de devoir qui m'oblige à vous oublier ; ce sera-là mon unique bien. Je me livrerai toute entiere à ma douleur, je m'y abîmerai ; ma

solitude

solitude ne me parlera que de vous, je n'y craindrai point de distractions importunes; je passerai ma vie à vous aimer sans vous voir, & à répandre des larmes dont vous serés le seul objet. Je vois que je vous afflige, mon cher Marquis, je vous en demande pardon, je vous cause une douleur inutile. Ne me répondés point, on m'attend pour partir. Adieu; je veux vous embrasser, & vous donner une marque de la plus innocente & de la plus vive tendresse qui fût jamais. Adieu; j'oubliois à vous dire que vous ne songiés point à me donner de vos nouvelles par aucune voie détournée. Adieu encore une fois, & pour toujours.

SCENE SECONDE.

LE MARQUIS.

JE demeure immobile; il me semble que tous les objets disparoissent à mes yeux; je ne me connois plus. Je perds pour jamais l'adorable Henriette, la plus rare personne du monde, & qui

m'aimoit. Je la perds, parce que je l'aimois, & qu'elle m'aimoit. Pourrois-je survivre à un si affreux malheur ?

SCENE TROISIÉME.

LE BARON, LE MARQUIS.

LE BARON.

MOn fils, je viens te dire... Mais, ô Ciel ! en quel état je te vois ! Quelle douleur est peinte sur ton visage !

LE MARQUIS.

Eh ! mon pére, n'en savés-vous pas le sujet ? Henriette est partie.

LE BARON.

Je ne puis pas ignorer qu'elle l'est ; & c'est de quoi je venois te parler. Mais tu es donc amoureux d'elle ?

LE MARQUIS.

Oui, mon pere, passionnément.

LE BARON.

Et tu ne m'en disois rien quand je t'ai parlé de l'épouser ?

LE MARQUIS.

Je me déguisois à moi-même mes propres sentimens. Je croyois n'avoir pour elle qu'une amitié fort tendre qu'elle méritoit bien, & je ne lui ai jamais parlé que sur ce ton-là jusqu'au malheureux moment où nous sommes, & où tout vient d'éclater, & de ma part, & de la sienne. Elle m'aimoit aussi sans le vouloir & sans le croire ; & après me l'avoir avoué, rien au monde ne pourroit la résoudre à se donner à vous. D'ailleurs sa reconnoissance pour la Comtesse, qui cependant la traite comme vous voyés.....

LE BARON.

Tout cela est-il bien vrai ? L'amour ne t'aveugle-t-il point ?

LE MARQUIS.

Vous seriés bien plus surpris & plus

charmé, si j'étois en état de vous faire de plus longs détails.

LE BARON.

Quel caractere ! quelle ame ! En vérité, je ne sai si malgré ce que j'apprens, je ne pourrois pas encore....

LE MARQUIS.

Elle seroit digne des plus favorables dispositions où vous puissiés être pour elle ; mais, je vous l'ai déja dit, elle n'en profiteroit pas. Voilà, mon pere, voilà ce que je perds ; voilà de quoi je suis privé pour toute ma vie.

LE BARON.

Tu me fais une vraie pitié, mon cher fils, tu me perces le coeur. Mais comment ferons-nous ? L'heure de signer avec la Comtesse n'est pas éloignée ; il faut bien que nous allions la trouver.

LE MARQUIS.

Signer avec la Comtesse, mon pere ! Suis-je seulement en état de me montrer à elle ?

LE BARON.

Non pas dans ce moment-ci ; mais tâche à te remettre. Veux-tu n'aimer la raison & la vertu que dans Henriette ? Veux-tu renoncer à en avoir ? Représente-toi bien ....

LE MARQUIS.

Je vous ouvre entierement mon coeur. La Comtesse m'est devenuë insuportable ; je la tromperois si je l'épousois, je ne le puis plus.

LE BARON.

Je n'aime pas à user de mon autorité ; mais enfin j'en userai, s'il le faut. Nous avons donné des paroles d'honneur, & nous ne ferons point un affront à une femme comme la Comtesse. Voilà de quoi je ne me départirai jamais. Je te laisse y songer.

LE MARQUIS.

Eh ! mon pere, ne m'abandonnés pas, j'aimerois mieux la mort que de vous désobéir. Mais ne pourroit-on pas trouver quelque moyen, quelque prétexte

de différer la signature ? La Comtesse la différa bien hier.

LE BARON.

Cela convenoit à une femme, & ne nous conviendroit pas.

LE MARQUIS.

Je ne suis pas présentement assés maître de mon esprit pour imaginer rien. Mais vous, mon pere, qui n'êtes pas dans le trouble affreux où je suis....

LE BARON.

Attens. Il me vient une pensée qui peut-être réussira....

LE MARQUIS.

Ah! mon pere, je me jette à vos genoux, vous me donnerés la vie une seconde fois.

LE BARON.

Remarque bien que je te dis peut-être. Mon idée peut très-facilement ne pas réussir; & en ce cas-là tu épouserois absolument. Dis-moi, car il est nécessaire que je le sache, as-tu éclairci qu'Henriette soit fille de condition ?

LE MARQUIS.

Cela n'importe guére pour une fille comme elle, & je ne songeois pas à vous en parler ; mais heureusement elle vient de me dire elle-même qu'elle étoit du même nom que la Comtesse ; sa parole est bien sûre.

LE BARON.

Cela est à souhait pour mon dessein. Et crois-tu que la Comtesse la haïsse bien ?

LE MARQUIS.

Ce seroit une haine trop injuste. Quoi ! parce qu'Henriette...

LE BARON.

Tant pis, si la Comtesse ne la hait pas beaucoup.

LE MARQUIS.

Mon pere, vous me faites trembler. Je crois pourtant...

LE BARON.

Il n'importe guére ce que tu croiras ;

mais enfin je verrai ce qui en eſt. Le ſuccès dépend de-là en grande partie. Va te cacher quelque part, calme-toi, & reprens un peu de raiſon pour te préparer à tout événement. Va vîte, j'apperçois de loin la Comteſſe, & je vais lui parler.

SCENE QUATRIÉME.

LE BARON, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

IL me ſemble que Monſieur le Marquis me fuit.

LE BARON.

C'eſt moi qui le renvoye, Madame, parce que je veux avoir l'honneur de vous parler un moment en particulier. Je m'attens bien que ce que je vais vous dire vous ſurprendra ; mais je vous ſupplie de ne me pas condamner, que vous n'ayés entendu mes raiſons. Je ſai mon âge & celui de Mademoiſelle Henriette ; cependant....

LA COMTESSE.

Seriés-vous encore un amoureux d'Henriette ? Je ne trouve autre chose par tout. En vérité, cela est lassant.

LE BARON.

C'est une fille....

LA COMTESSE.

Oh ! je sai bien que c'est une fille admirable, vous le dites tous. Et que voulés-vous faire d'Henriette ? L'épouser, vous ?

LE BARON.

Oui, Madame, il y a déja du temps que j'y pense ; mon fils m'en sera témoin, il n'en est pas fâché, & je vous en demande votre agrément.

LA COMTESSE.

Mais, Monsieur, comptés-vous que je voulusse encore épouser Monsieur votre fils ?

LE BARON.

Et qu'y auroit-il, Madame, qui vous en empêchât ?

LA COMTESSE.

Moi, je serois la belle-fille d'Henriette ? Je lui devrois du respect ? Je serois sous sa loi ? Et sur-tout après ce qui vient de se passer entre nous ?

LE BARON.

Ah ! Madame, je vous répondrai d'Henriette ; elle me devra du respect à moi ; & si elle manquoit jamais à la considération qu'elle vous doit....

LA COMTESSE.

Et votre fils, qui est amoureux d'elle, ne vous manquera-t-il point de considération à vous-même ? Ce sera-là un bel intérieur de maison ! Un vieillard qui aura fait la folie d'épouser une jeune Coquette, dont son fils sera l'Amant ! Et j'irois me mettre là pour y essuyer perpétuellement des dégoûts & des affronts ! Non, Monsieur, non, je renonce de tout mon coeur à votre alliance, je vous rends toutes vos paroles à vous & à votre fils ; allés avec votre cervelle tournée épouser Henriette ; mais allés-y au plus vîte, il

ne convient pas que vous restiés plus long-temps chés moi.

SCENE DERNIERE.

LE BARON, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

MOn pere, je meurs d'impatience d'apprendre....

LE BARON.

Tu es trop heureux ; j'ai réussi, la Comtesse rompt avec nous. Je suis maître d'épouser Henriette, & je te la céde. Je te conterai cela en détail, nous n'en avons pas le temps présentement. La Comtesse nous renvoye, comme de raison ; sortons promptement de ce Château, & courons après Henriette, que nous ne trouverons pas encore bien éloignée.

LE MARQUIS.

Tout mon sang ne suffiroit pas....

LE BARON.

Allons, allons, je tiens les remercimens pour reçus.



LYSIANASSE,

COMÉDIE.

1741.

NOMS DES PERSONNAGES.

ADRASTE, Roi de Sicione.

LYSIANASSE, Fille du Roi.

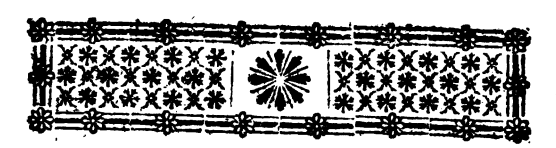
EUPOLIS, Mari de Lysianasse.

XENOPHILE, Soeur d'Eupolis.

ABANTIDAS, Général des Troupes du Roi.

MOLON, Esclave d'Eupolis.

La Scéne est à la Maison de Campagne d'Eupolis.



LYSIANASSE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

EUPOLIS, MOLON.

EUPOLIS.



TU es donc toujours bien charmé de ma femme, Molon ?

MOLON.

Je le suis plus que jamais, Seigneur, & en vérité je ne m'y attendois pas. Le Tyran vous oblige à épouser la fille du Roi qu'il a détrôné ; elle arrive ici dans

une maiſon de campagne, honnête à la vérité, mais petite pour une Princeſſe; & moi je crois naturellement qu'elle y va faire un vacarme effroyable, pouſſer ſans ceſſe les hauts cris, faire enrager tout le monde, & vous tout le premier. Point du tout, elle eſt triſte, affligée; auſſi n'avoit-elle pas de grands ſujets de joie; mais elle eſt d'une douceur parfaite, aiſée à ſervir, contente de tout ce qu'on fait pour elle; & vous-même, Seigneur, car vous me permettés de vous parler franchement, quoique vous ſoyés ſon mari, elle ne vous traite point plus mal que les autres. Je ſuis sûr que vous auriés épouſé vingt, trente, cent Princeſſes dans ce cas-là, ſans en trouver une qui lui reſſemblât le moins du monde.

EUPOLIS.

Tu dis vrai, mon cher Molon. J'ai eu plus de bonheur que je ne devois jamais l'eſperer; auſſi tu vois que je n'oublie rien de mon côté pour adoucir à Lyſianaſſe le ſentiment de ſes malheurs, & il me ſemble quelquefois que j'y réuſſis un peu.

MOLON.

MOLON.

Sans vous flatter, Seigneur, je le crois: Je trouve même que depuis un an qu'elle est ici, elle va toujours de mieux en mieux, & qu'elle a de petits intervalles d'une espéce de gaieté.

EUPOLIS.

Tout de bon, Molon?

MOLON.

Que voulés-vous? Je le soupçonne; car il faut y regarder de bien près pour s'en appercevoir.

EUPOLIS.

Du moins il est certain qu'elle ne s'abandonne pas au chagrin autant que feroit une autre; elle s'occupe le plus qu'elle peut; elle prend un soin de l'intérieur de ma maison & de mes affaires domestiques, dont je lui dois une reconnoissance infinie; je ne puis m'en acquitter que par lui marquer sans cesse toutes les attentions, par avoir pour elle toutes les complaisances possibles, par tenir la main à ce que tout le monde chés moi en fasse autant; & par

exemple, je vais tout-à-l'heure parler à ma sœur, dont je ne suis pas content à cet égard.

MOLON.

Seigneur, j'entrevois.......

EUPOLIS.

N'entrevois point, je ne prétens pas te rien cacher. Je l'aime passionnément; elle est d'un caractere adorable, & tel que quand on le connoît, sa figure, toute charmante qu'elle est, n'est plus comptée. Comment Lysianasse soutient-elle sa mauvaise fortune? Son pere est détrôné, chassé de Sicione par la conjuration de Clisthene; on ne sait quel est son sort; apparemment il erre inconnu de retraite en retraite dans les différens Etats de la Grece. Pour elle, Clisthene la confine dans cette espéce de désert, parce qu'il n'ose la faire mourir; il me la met entre les mains, comme pour la tenir en captivité, & lui en répondre. Tu vois quelle est sa conduite de tous les momens dans une si déplorable situation, & tu ne la loues que sur sa douceur! Le terme est bien foible; ce seroit du moins la dou-

ceür d'une ame bien forte, une douceur héroïque.

MOLON.

Seigneur, je vous en demande pardon; je ne l'ai guére considérée que par rapport à moi & aux autres Esclaves. Il doit vous être réservé de la connoître mieux, & de lui donner des louanges de plus grande valeur. Je croirai sans aucune peine tout ce que vous m'en dirés, & j'en serai ravi, puisque ce sera pour vous un grand bonheur, & très-rare, d'avoir à vivre avec une personne si parfaite, & que vous aimerés uniquement.

EUPOLIS.

Hélas! Molon, aime-t-on sans vouloir être aimé?

MOLON.

Quoi, elle ne vous aimeroit point? Elle seroit ingrate à tous vos procédés, à tous vos soins? Ah! cela seul flétriroit toutes ses perfections.

EUPOLIS.

Elle n'est point ingrate, ce seroit une

injustice dont elle est incapable ; elle répond à mes procédés par des procédés à peu près pareils, à mes soins par d'autres soins, elle me paye tout ce qu'elle me doit ; mais ces sentimens qu'on ne doit jamais, qui ne naissent que du fond du coeur, qu'on ne se commande point à soi-même, mon cher Molon, elle ne les a point pour moi.

MOLON.

Il me semble que vous employés bien de l'art à vous composer un malheur ; mais enfin ces sentimens merveilleux que vous dites, s'ils ne viennent pas tout d'abord, ils viennent avec le temps ; on n'étoit pas aimé, & puis on l'est : je ne suis pas fort habile sur ces matieres, mais je parierois toute chose au monde que cela est ainsi.

EUPOLIS.

Mais non pas quand un premier sentiment s'est emparé d'un coeur.

MOLON.

Ah ! c'est autre chose, à la vérité.

EUPOLIS.

Lorsque le Roi Adraste fut chassé de

Sicione, il faisoit le mariage de sa fille avec Abantidas, un des premiers Citoyens de son Etat, & la révolution empêcha le mariage de se conclure. Sans doute Lysianasse aime cet Abantidas, qui étoit déja fameux par sa valeur, & qu'elle voyoit sans cesse à la Cour de son pere.

MOLON.

Qu'est-il devenu ?

EUPOLIS.

On n'en sait rien; toujours il est certain qu'il échapa à Clisthene & à ses Conjurés.

MOLON.

On n'en a aucunes nouvelles ?

EUPOLIS.

Non, ni du Roi, ni de lui.

MOLON.

Si Abantidas aimoit la Princesse... ?

EUPOLIS.

S'il l'aimoit ? Cela peut-il se mettre en question ?

MOLON.

Je croirois que oui, Seigneur. Il auroit trouvé moyen de lui donner ici de ses nouvelles ; il y a déja un an que la révolution est arrivée : & quand même il l'aimeroit, qui vous a dit qu'elle l'aime ? Car c'est-là l'essentiel.

EUPOLIS.

Certainement le Roi son pere, qui n'a qu'elle, & qui l'aime comme il doit, ne la marioit pas malgré elle ; il n'y avoit rien à la Cour de Sicione de plus brillant qu'Abantidas : enfin plus je la vois, plus je sens qu'elle est née d'un caractere tendre, & tendre de la maniere du monde la plus aimable. Dieux ! quel bonheur ce seroit d'en être aimé ! Mais ce bonheur étoit réservé à un Rival, qui m'a prévenu, & qui n'étoit pas indigne d'elle.

MOLON.

Mais les voilà séparés pour toujours ; elle l'oubliera, & d'autant mieux qu'il n'est pas possible que votre conduite à son égard ne produise enfin son effet.

EUPOLIS.

Hélas! elle eſt ſi accomplie, que je la crois conſtante. Nous ſommes aujourd'hui comme nous ferons toujours ; je lui rendrai toujours juſtice, & elle me la rendra toujours ; j'aurai un violent amour, & elle de la reconnoiſſance.

MOLON.

Ne lui parlés-vous, Seigneur, de votre amour que par vos ſoins ?

EUPOLIS.

Non ; & pourquoi l'importunerois-je de ſentimens qui ne feroient que lui déplaire, la gêner perpétuellement, & lui donner de l'éloignement pour moi ? Je ne ſuis que le dépoſitaire, le gardien de ſa perſonne, que je ſuppoſe que Cliſthene m'a recommandée, un peu autrement, à la vérité, qu'il ne l'a entendu lui-même.

MOLON.

Mais, Seigneur, par les loix du mariage, cette perſonne vous appartient ; & vous avés droit....

EUPOLIS.

Je te défens, Molon, d'approfondir cela davantage ; aussi-bien voilà ma soeur qui paroît.

SCENE SECONDE.

EUPOLIS, XENOPHILE.

EUPOLIS.

MA soeur, je suis bien aise de vous parler ici un moment en particulier. J'ai un avis à vous donner sur la maniere dont vous en usés avec ma femme. Il me semble que vous n'avés point assés de considération pour elle, que vous affectés de la contredire sans beaucoup de sujet, que quelquefois même vous lui marqués de l'aigreur.

XENOPHILE.

Mon frere, puisque nous en sommes sur les avis, j'en ai un aussi à vous donner, & qui est important ; c'est que vous la gâtés par toutes vos complaisances.

EUPOLIS.

Voyés-vous qu'elle en abuse ?

XENOPHILE.

Sur ma parole elle en abuseroit bientôt. Elle est Princesse, une fois, elle a été mal élevée ; on l'a accoutumée à être fiere, vaine, orgueilleuse ; & puisque nous la tenons ici en notre pouvoir, il faudroit lui donner une bonne éducation ; elle est encore en âge d'en profiter ; & je vous rends sur cela quelques petits services, dont vous devriés m'avoir un peu plus d'obligation ; je ferois encore mieux si vous me souteniés.

EUPOLIS.

Quoi, ma sœur, est-ce que vous trouvés que Lysianasse pût devenir fiere, orgueilleuse ? Lysianasse ! elle qui se prête à tout ! elle qui descend à tous momens dans tous les petits soins, dans tous les détails de mon domestique !

XENOPHILE.

Cela marque des inclinations basses.

EUPOLIS.

Voilà comme vous êtes, ma sœur,

car on ne peut pas s'empêcher de s'en appercevoir ; vous dites en un moment tous les contraires pour ne pas manquer de réponse à ce qu'on vous dit.

XENOPHILE.

Oh ! orgueilleuse & basse, cela s'accorde à merveille.

EUPOLIS.

Mais enfin, ce que vous appellés basse, on voit bien qu'elle l'est ; pour orgueilleuse, il n'en paroît jamais rien.

XENOPHILE.

Laissés-la faire, il y paroîtra, & vous m'en dirés des nouvelles.

EUPOLIS.

En attendant, auriés-vous le courage, l'inhumanité d'augmenter encore les malheurs d'une personne aussi aimable, de vous étudier à lui faire sentir plus douloureusement l'état où elle est tombée ?

XENOPHILE.

Eh ! mon frere, vous vous moqués, elle est mille fois plus heureuse que si

sa fortune n'eût pas changé. On l'eût donnée à quelqu'un de nos plus grands Citoyens de Sicione, à peu près son égal, qui seroit devenu son Maître, & qui, selon l'usage des maris, lui auroit fait avaler bien des couleuvres. Ici on ne songe qu'à la flatter, à lui complaire, à lui faire la cour ; elle n'y a que de très-humbles serviteurs qui lui représentent toujours sa supériorité, & elle y est plus Princesse, sans comparaison, qu'elle ne l'eût été à Sicione.

EUPOLIS.

Si vous étiés en sa place, que feriés-vous de mieux que ce qu'elle fait ?

XENOPHILE.

Je n'en sai rien ; mais toujours je ne ferois point la modeste, la soumise, la merveilleuse ; je serois naturelle, & je serois comme je pourrois.

EUPOLIS.

Puisqu'on ne peut rien gagner sur vous par les représentations les plus honnêtes, ni par les raisons les plus fortes, ma soeur, je n'ai plus qu'un mot à vous dire ; c'est que si vous ne changés

de ton & de maniere avec Lysianasse, il faudra que j'y mette ordre, & que nous nous séparions.

XENOPHILE.

Ah! vraiment cela seroit curieux à voir.

EUPOLIS.

Curieux tant qu'il vous plaira, mais cela arriveroit. Je vous prie d'y faire vos réfléxions.

XENOPHILE.

Je céde la place à la Souveraine de ces lieux.

SCENE TROISIÉME.

EUPOLIS, LYSIANASSE.

LYSIANASSE.

MOnsieur, je viens vous dire que j'ai vû ce voisin que nous avons, qui nous fait une difficulté sur nos bornes; & quoique je n'entende pas bien les affaires, j'ai assés compris celle-là

pour lui repréſenter vos raiſons, & j'eſpere que nous en ſortirons par un accommodement qui vaudra mieux qu'un Procès.

EUPOLIS.

Je puis vous aſſurer, Madame, que je ne ſerai pas auſſi touché du ſuccès de vos ſoins, que je le ſuis de vos ſoins mêmes. Ils ſont pour moi d'un prix infini; & euſſai-je jamais pû raiſonnablement eſperer rien de pareil? Si j'avois épouſé une perſonne qui eût été mon égale, ou même mon inférieure, ne ſai-je pas avec quelle indifférence ou quel dédain les femmes d'aujourd'hui regardent les affaires de leurs maris? Je n'euſſe pas exigé de vous que vous ſongeaſſiés aux miennes, je ſens vivement ce bonheur imprévû; mais ce qui m'afflige en même temps, c'eſt que le bonheur dont je jouis ne me vienne que par vos malheurs.

LYSIANASSE.

Vous les réparés autant qu'il eſt poſſible. Quand le Tyran m'a donnée à vous, il ſavoit que vous étiés un homme ſûr, abſolument éloigné par votre

goût & votre forme de vie, d'entrer jamais dans les dissensions publiques; mais il ne savoit pas que vous étiés le plus généreux homme du monde, & le plus sensible aux malheurs d'autrui. Sa haine pour moi s'est trompée; & s'il étoit instruit de la maniere dont vous me traités, je craindrois qu'il ne m'enlevât à vous.

EUPOLIS.

Ah! il seroit alors plus Tyran que jamais. Quoi! après....

LYSIANASSE.

Ne nous faisons point de maux imaginaires, les réels sont assés grands. Permettés-moi de vous parler d'un scrupule que j'ai assés souvent, & qui vous regarde. Je suis comblée, pénétrée de vos bontés, vous devés le croire pour peu que vous ayés d'estime pour moi; mais je les reçois avec une espéce de froideur qui pourroit avoir quelque air d'ingratitude; & assurément ce défaut-là n'est pas dans mon coeur. Ma froideur apparente n'est que la mélancolie profonde où je suis abîmée, & que vous ne condamnerés pas. Je ne sai en quel

état est mon pere, je ne sai seulement s'il est vivant. Peut-être ....

EUPOLIS.

Non, Madame, je ne condamne pas votre tristesse, elle n'est que trop bien fondée; mais je la partage, & je voudrois l'adoucir en la partageant. Si vous pouviés sentir la douceur de voir que vos maux soient véritablement sentis par un autre.... Mais que nous veut Molon, qui accourt ici tout hors de lui?

SCENE QUATRIÉME.

EUPOLIS, LYSIANASSE, MOLON.

MOLON.

SEigneur, Madame, voici une grande nouvelle qui vous comblera de joie. Il y a eu une seconde révolution à Sicione, le Roi Adraste y est rentré, & s'en est rendu maître.

LYSIANASSE.

Ciel ! seroit-il possible ?

EUPOLIS.

Et d'où tiens-tu cette nouvelle ?

MOLON.

Elle vient de la Bourgade voisine, qui est plus proche de Sicione que celle-ci, & on dit qu'elle se répand par-tout.

EUPOLIS.

Allons, Madame, allons vîte tâcher de nous en informer par nous-mêmes.

LYSIANASSE.

Que je crains qu'elle ne soit pas vraie !



ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

EUPOLIS, XENOPHILE.

EUPOLIS.

LA nouvelle est très-vraie; on y ajoute même que le Tyran a été tué par les Conjurés, qui ont rétabli le Roi. Mais pour savoir plus positivement l'état où tout est dans Sicione, je viens d'y envoyer un homme en toute diligence; & dès qu'il sera revenu, nous partirons, Lysianasse & moi, pour y aller.

XENOPHILE.

Vous deux seuls?

EUPOLIS.

Avec les Esclaves qui nous seront nécessaires: cela se suppose assés.

XENOPHILE.

C'eſt donc à dire que vous ne prétendés pas me mener avec vous?

EUPOLIS.

Non, ma ſœur; & à quoi bon? Il ne s'agit que de nous préſenter au Roi, ſa fille & moi, & de lui marquer toute notre joie.

XENOPHILE.

Eſt-ce que je vous ferois deshonneur?

EUPOLIS.

Que dites-vous-là? Vous ſeriés tout autrement faite que vous n'ètes, que je ſerois toujours incapable de vous déſavouer. Mais enfin il n'eſt pas encore queſtion de vous.

XENOPHILE.

Mon frere, vous me réduiſés à vous dire que je me crois du moins auſſi propre que vous à paroître dans une Cour.

EUPOLIS.

Je le crois ſans peine; car pour moi je n'y ſuis point du tout propre.

XENOPHILE.

Et bien, je vous viendrois donc là fort à propos. Quand vous feriés embarrassé de votre contenance, je vous l'assurerois, un petit mot bien placé vous tireroit d'affaire; je crois même que dans le besoin j'imaginerois assés heureusement des expédiens.

EUPOLIS.

Mais, ma sœur, où avés-vous appris tout cela?

XENOPHILE.

Ce sont de petits talens naturels.

EUPOLIS.

Nous avons mené, vous & moi, à peu près la même vie dans une assés grande solitude; je n'y ai rien appris de tout ce que vous savés-là.

XENOPHILE.

Oh! vous aimés votre sorte de vie; & moi je n'aimois pas la mienne, & ne l'aime pas encore, afin que vous le sachiés. Vous vous occupiés de ce triste désert-ci, où vous ètes bien résolu de

demeurer; & moi, qui à vous dire le vrai, voudrois bien en sortir, je ne me suis occupée qu'à songer comment on vit ailleurs, dans les grandes Villes, dans une Cour; & en recueillant tout ce que j'en entens dire, tout ce que j'en puis attraper çà & là, je vois que j'y serois assés propre, sans vanité, & que je ne me tirerois pas mal du grand monde. On y a de l'esprit, on s'y observe les uns les autres sans faire semblant de rien, on y tend adroitement des piéges, on n'a qu'à être plus habile & plus fin pour avoir de grands avantages. Ah! mon frere, menés-moi bien vîte à la Cour.

EUPOLIS.

Rien ne presse, nous ne savons encore où nous en sommes; & puis vous ne devés pas, ce me semble, avoir beaucoup d'envie de faire un voyage de près de trente lieues, tête-à-tête, ou autant vaut, avec Lysianasse, dont vous ne vous accommodés pas trop.

XENOPHILE.

Moi, je ne m'en accommode pas? J'en suis charmée, charmée, vous

dis-je; & le moyen de ne pas l'être quand on la connoît? C'est le caractere le plus parfait, & le plus aimable en même temps, qu'il y ait au monde; car parfait & aimable, ce sont deux. Oh! mettés-nous ensemble tête-à-tête pour aussi long-temps que vous voudrés, je vous répons qu'elle en sortira bien contente de moi.

EUPOLIS.

Je vois, ma soeur, que vous avés bien plus de raison que je ne pensois, de vous croire faite pour la Cour; vous changés de sentimens selon les occasions avec une facilité merveilleuse. Vous me parliés tantôt de Lysianasse d'une maniere différente, vous ne la traitiés pas si bien à beaucoup près; & présentement qu'elle n'est plus Princesse dégradée, elle y gagne considérablement auprès de vous.

XENOPHILE.

Bon! est-ce que vous prenés garde à un moment d'humeur que j'ai eu? C'est ce malheureux désert qui m'en donne quelquefois; mais à présent je vous parle sincérement, de la meilleure foi du monde.

EUPOLIS.

Je le crois bien encore; vos gens de la Cour ont cela; ils ne ſont point auſſi faux qu'on le dit, mais ſouvent ſimples & naïfs; à la vérité ils changent de ſentiment & de langage ſelon les occaſions, mais ce n'eſt pas toujours par feinte & par diſſimulation; ils changent tout naturellement, & ſans s'en appercevoir eux-mêmes; ils n'ont point de façon de penſer qui leur ſoit propre, chaque occaſion leur donne celle qui convient, & c'eſt-là la grande perfection de cet état.

XENOPHILE.

Mon frere, je me perds dans vos ſubtilités; mais enfin je vous demande en grace ....

EUPOLIS.

Je ne puis rien déterminer ſur mon voyage, que mon Courier ne ſoit revenu. Tenons-nous-en là, je vous prie, quant à préſent.

SCENE SECONDE.

EUPOLIS, LYSIANASSE.

LYSIANASSE.

MOnſieur, je vous cherche partout. Il me ſemble que vous me fuyés depuis que la nouvelle eſt arrivée : & pourquoi me fuyés-vous ? J'ai beaucoup à vous parler.

EUPOLIS.

Madame, auriés-vous quelque choſe de nouveau à m'apprendre ?

LYSIANASSE.

Non, je n'ai rien à vous apprendre ; mais je veux vous parler. Je ſuis dans un déſordre, dans une confuſion de penſées & de ſentimens qui m'inquiétent, qui m'agitent ; toute mon ame eſt troublée, & je ne ſai pas moi-même ce qui s'y paſſe ; il faut que vous m'aidiés à le démêler, & à me calmer, s'il eſt poſſible.

EUPOLIS.

Hélas, Madame, je ſuis comme vous, auſſi agité, auſſi inquiet, auſſi incertain de mes propres ſentimens.

LYSIANASSE.

Mais encore, que penſés-vous ſur notre nouvelle ſituation ?

EUPOLIS.

Je ne ſens rien en moi de bien déterminé, que la joie de vous voir rétablie dans votre rang. C'eſt une juſtice que le Ciel vous devoit, & que je ſuis ravi qu'il vous ait rendue ; mais après cela j'ai des craintes confuſes ſur un avenir que je n'oſe trop envifager, des ſentimens intéreſſés dont je dois peut-être avoir honte.

LYSIANASSE.

Je ſuis dans les mêmes diſpoſitions que vous à cet égard, mais non pas ſur ce rang, dont en vérité je ne ſuis touchée que pour le Roi mon pere. Que deviendrons-nous, Eupolis ? Quelle ſera notre deſtinée ?

EUPOLIS.

EUPOLIS.

Voilà où je me perds, & ſur quoi nous ne pouvons pas penſer de même. Votre avenir ne peut être qu'heureux, brillant, tel que vous le mérités ; & le mien peut être un état du plus cruel & du plus mortel déſeſpoir. J'évite de prononcer le mot fatal, comme ſi par-là j'évitois la choſe même ; mais enfin puiſque vous m'y forcés, le Roi peut vous ôter à moi.

LYSIANASSE.

Et ce malheur-là ne nous ſeroit-il pas commun ?

EUPOLIS.

Madame, je ſuis très-touché de ce que vous voulés bien me le dire ; mais je ſai bien quel eſt le ſens qu'il faut donner à des paroles ſi obligeantes. J'ai peut-être mérité que vous fuſſiés affligée de l'extrême douleur où vous me verriés ; mais vous n'auriés pas ma douleur.

LYSIANASSE.

Sur quoi fondés-vous cette grande aſſurance ?

EUPOLIS.

Ne me forcés point à vous dire plus que je ne veux. Si vous avés un ſecret dans le cœur, je le reſpecte, & ne cherche point à le pénétrer. Vous ſavés ſi je vous ai jamais tendu de piéges pour le découvrir.

SCENE TROISIÉME.

EUPOLIS, LYSIANASSE, MOLON.

MOLON.

SEigneur, voici des Gens d'un Seigneur de Sicione qui arrivent dans la maiſon, & qui diſent qu'il va venir lui-même dans le moment.

EUPOLIS.

Sais-tu ſon nom?

MOLON.

C'eſt Abantidas; il étoit à la tête de la conjuration qui a rétabli le Roi,

EUPOLIS.

Va le recevoir.

SCENE QUATRIÉME.

EUPOLIS, LYSIANASSE.

EUPOLIS.

JE n'ai plus rien au monde à espérer, tout est perdu pour moi sans ressource; je vous abandonne la maison, vous en êtes la maîtresse. Adieu, Madame, je ne vous verrai plus; je vais me cacher pour toujours, & me livrer tout entier à la mauvaise fortune qui me poursuit si cruellement.

LYSIANASSE.

Arrêtés, mon cher Eupolis, arrêtés, au nom des Dieux: & d'où vous vient ce transport?

EUPOLIS.

Vous ne le savés que trop, cruelle.

LYSIANASSE.

Moi, je le sai! Et moi cruelle;

cruelle pour vous, pour vous à qui je dois tant! Vous ne m'avés jamais appellée de ce nom.

EUPOLIS.

Quel empire vous avés sur moi! Un mot de votre bouche me rend une éspéce de calme; mais je n'en suis pas moins le plus malheureux de tous les hommes. Vous aimés Abantidas en secret; c'est ce nom que je ne voulois pas, que je n'osois pas prononcer; & dans le moment même on me l'annonce accompagné de tout ce qu'il peut jamais y avoir de plus funeste pour moi. Cet Amant va paroître à vos yeux, couvert de la gloire d'avoir remis le Roi votre pere sur son Trône. Le Roi ne va-t-il pas vous enlever à moi pour le récompenser dignement? Et puis-je soutenir un coup de foudre si terrible? Car je ne vous dissimule plus que j'ai pris pour vous la plus violente passion du monde, aussi-bien que la plus tendre; je vous ai ménagée au point de ne vous en parler jamais, & de vous épargner des discours qui vous auroient fatiguée, puisque vous êtes prévenue pour un autre. Je me suis réduit à n'a-

voir pour vous que des attentions continuelles ; mais enfin mon secret vient de m'échaper dans un instant qui eût dû m'ôter la vie.

LYSIANASSE.

Ecoutés-moi, je vous prie, mon cher Eupolis. Je me flatte que vous ne me croyés pas fausse ; & bien, soyés persuadé sur ma parole que je n'aime point Abantidas.

EUPOLIS.

Vous ne l'aimés point ?

LYSIANASSE.

Non, j'étois sur le point de l'épouser quand la malheureuse révolution arriva ; mais c'étoit sans amour, non-seulement de ma part, mais aussi, je crois, de la sienne. Ce n'est pas qu'il ne me dît tout ce qu'on dit en pareil cas ; mais j'entendois ces sortes de discours comme il faudroit toujours les entendre. J'étois fille d'un Roi, & lui fort ambitieux, possedé de l'envie de s'élever.

EUPOLIS.

J'ai bien de la peine à croire qu'il en

fût ſi uniquement poſſedé. Mais n'importe, vous ne l'aimés point; il me ſemble que je ſuis ſoulagé d'un poids inſuportable, & que je reviens à la vie. Cependant il ſuffit encore pour mon malheur, & pour un malheur ſans remede & ſans reſſource, qu'Abantidas ſoit ambitieux. Je vous perds également, Lyſianaſſe, car il me ſemble que le nom de Princeſſe me ſeroit fatal; je vous perds, Abantidas a rendu un trop grand ſervice au Roi; & s'il vous avoit bien obtenue de lui avant ce ſervice, que ſera-ce maintenant?

LYSIANASSE.

Vous me rendés injuſte, Eupolis; je voudrois preſque que ce fût un autre qu'Abantidas qui eût rétabli mon pere.

EUPOLIS.

Ah! c'eſt par-là que je périrai. Vous n'avés un peu diminué mes maux que pour un moment. Je ſens ma douleur qui renaît dans toute ſa force; je n'ai plus d'autre parti à prendre que celui que je prenois dans mon premier déſeſpoir. Il faut fuir loin de vous, loin de ma patrie....

LYSIANASSE.

Remettés-vous un peu, je vous en conjure; voici Abantidas lui-même.

SCENE CINQUIÉME.

EUPOLIS, LYSIANASSE, ABANTIDAS.

ABANTIDAS.

MAdame, je vous apporte l'entiere certitude de l'heureuse nouvelle, que vous ne saviés encore que par des bruits confus. J'ai rencontré en chemin votre Courier, que j'ai empêché d'aller plus loin, parce que je vous raconterai tout mieux qu'il n'auroit pû faire. Il y a long-temps que je n'ai eu l'honneur de paroître devant vous, & peut-être m'aviés-vous oublié; mais j'espere vous rendre bon compte du temps que j'ai passé loin de vous; & si votre souvenir...

LYSIANASSE.

Le Roi est en parfaite santé, Monsieur?

ABANTIDAS.

Oui, Madame, content, victorieux. Apparemment, Madame, c'est-là Monsieur votre mari ?

LYSIANASSE.

Oui, Monsieur.

ABANTIDAS.

Monsieur, votre Maison est assés jolie, & tenue bien proprement.

EUPOLIS.

C'est l'effet des soins que la Princesse veut bien s'en donner.

ABANTIDAS.

Voilà des soins de Princesse un peu étrangement placés.

LYSIANASSE.

Ils l'étoient bien, puisque c'étoit mon devoir.

ABANTIDAS.

Un devoir imposé par un Tyran !

LYSIA-

LYSIANASSE.

Ce devoir-là ne me tirannisoit point. Mais, Monsieur, il vaut mieux que vous alliés vous délasser dans une petite Chambre, que vous trouverés encore assés propre.

SCENE SIXIÉME.

EUPOLIS.

NOn, elle ne l'aime point; ce n'est point là le ton de la tendresse, quelqu'envie qu'on eût de la tenir cachée.... J'y sens au contraire de la bonté & de l'amitié pour moi. Elle ne rougit point de moi; il semble même qu'elle brave mon Rival pour me soutenir contre lui. Hélas! mon malheur n'en est que plus affreux, je la perdrai. Je la perdrai, mais je n'y survivrai pas.



ACTE TROISIÉME.

SCENE PREMIERE,

XENOPHILE.

GRace au Ciel, voici un peu de mouvement dans ce désert, qu'un repos très-languissant & une éternelle uniformité rendoient souverainement ennuyeux. Je ne puis imaginer comment tout ceci tournera pour mon frere; mais moi il faut que je tâche à en tirer quelque parti, à me faire connoître, à m'ouvrir quelque route pour aller à Sicione me montrer un peu dans le monde. Cet Abantidas est homme de mérite & aimable, & d'une grande réputation; s'il pouvoit.,.. Mais il est vrai qu'il aime la Princesse. D'un autre côté cependant il ne paroît pas qu'elle l'aime; s'il pouvoit se dégoûter de ses rigueurs ou de son indifférence! Que

ſait-on ? Il arrive tant de choſes que l'on n'auroit pas prévûes. Mais heureuſement le voici, & il paroît me chercher.

SCENE SECONDE.

ABANTIDAS, XENOPHILE.

ABANTIDAS.

MAdame, je vous prie de vouloir bien me donner une audience, qui ſera peut-être un peu longue, & je vous en demande pardon d'avance. Mais....

XENOPHILE.

Ah ! Seigneur, pourroit-on ne ſe pas faire un extrême plaiſir d'entendre un homme tel que vous, auſſi célébre dans la Gréce, auſſi couvert de lauriers ?

ABANTIDAS.

Je ſuis bien aiſe que vous ſoyés un peu prévenue en ma faveur ; j'en eſpere mieux de la négociation que j'ai à faire

avec vous. Ecoutés-moi, s'il vous plaît. Vous voyés bien que le mariage d'Eupolis & de la Princesse ne peut pas subsister ; c'est l'ouvrage d'un Tyran dont il faudroit abolir la mémoire, sans compter je ne sai combien d'autres raisons que vous entendés de reste. Le Roi pourroit rompre ce mariage de son autorité absolue ; mais il est vrai qu'on l'a fait dans toutes les formes prescrites par nos Loix ; & le Roi qui a naturellement un grand fond de justice, ne veut pas les enfraindre. De plus, & ceci est le fin de l'affaire, que je ne confierois pas à un autre que vous ; quand le Tyran fut détrôné, je vous avouerai en passant que ce fut moi qui excitai la conjuration, & qui la conduisis moi seul ; je n'aime point à me faire valoir, moi, mais je vous parle ici à cœur ouvert. Quand donc le Tyran fut détrôné, il le fut parce qu'il ne tenoit aucun compte des Loix, & je me servis bien de cette grande raison pour animer les Sicioniens contre lui. Le Roi ne veut absolument rien faire qui blesse les Loix ; mais heureusement il y en a une qui permet qu'un mariage soit rompu, dès que l'un des deux époux demande

qu'il le soit. Si le Roi étoit moins délicat, il lui seroit indifférent lequel demandât le divorce ou de la Princesse ou d'Eupolis ; mais il aime mieux que ce soit Eupolis, parce que la Princesse paroîtroit peut-être n'avoir fait qu'obéir à ses ordres, & qu'Eupolis est plus libre à cet égard. D'ailleurs, s'il étoit mécontent, comme apparemment il le sera, lui à qui ce mariage est si avantageux, son mécontentement auroit trop de droit d'éclater, & le Roi ne veut pas donner lieu à des plaintes qui ayent quelqu'apparence de raison. Vous voilà, Madame, bien au fait ; & vous devinés déja ce qui me reste à vous dire. Le Roi qui connoît votre mérite...

XENOPHILE.

Le Roi, Seigneur ? Je ne m'en serois point flattée..... Je vois bien que les Rois savent tout.

ABANTIDAS.

Oui, Madame, on lui a parlé de vous ; il sait que vous avés beaucoup d'esprit, beaucoup de pouvoir sur l'esprit de votre Frere ; & je vous prie de sa part d'employer tout cet esprit, tout

ce pouvoir, pour faire ensorte qu'Eupolis vienne lui-même demander la rupture du mariage.

XENOPHILE.

Que ne feroit-on point pour servir un grand Monarque?

ABANTIDAS.

Vous comprenés bien que ce service ne feroit pas sans récompense, vous n'auriés qu'à demander des graces. Par exemple, il ne tiendroit qu'à vous d'être Dame d'honneur de la Princesse. Vous n'en feriés pas de difficulté, je crois?

XENOPHILE.

Et pourquoi?

ABANTIDAS.

Parce que vous auriés été auparavant sa belle-soeur.

XENOPHILE.

Oh! que non. Je serois à la Cour; & il faut y être, quand on a une certaine noblesse dans l'ame.

ABANTIDAS.

Je vous y appuyerois bien de tout mon crédit, que j'espere qui ne sera pas médiocre ; car, entre nous, le Roi me doit beaucoup, & je vous dirai à l'oreille qu'il me doit tout.

XENOPHILE.

Quelle gloire ce seroit pour moi, d'être en liaison avec le favori, avec le grand Abantidas, & qui de plus.... Enfin le grand Abantidas, c'est tout dire. Je vais trouver mon frere ; comptés, Seigneur, que votre affaire est faite.

ABANTIDAS.

Eupolis y trouveroit aussi son compte; le Roi est généreux.

XENOPHILE.

Votre affaire est faite, vous dis-je. Pourrois-je manquer, Seigneur, de réussir à une chose que vous me recommandés tant ?

SCENE TROISIÉME.

ABANTIDAS.

JE n'aurois pas cru trouver tant de politesse & d'air du monde dans une Campagne. Cette personne-là se connoît en gens ; elle a une intelligence & une vivacité qui conviendroient bien à de grandes affaires, & je crois effectivement que je ferois bien pour mes intérêts de l'attirer à la Cour, comme je le lui ai promis.

SCENE QUATRIÉME.

LYSIANASSE, ABANTIDAS.

LYSIANASSE.

ABantidas, je n'ai point encore pû vous parler en particulier, quoique j'en eusse beaucoup d'impatience. Vous savés sans doute les intentions du

Roi sur ce qui me regarde ; apprenés-les-moi, je vous prie.

ABANTIDAS.

Madame, vous les savés aussi-bien que moi. Vous ne croyés pas que le Roi vous laisse unie à un Campagnard, qui n'étoit nullement fait pour être son gendre, & qui n'est entré dans sa famille que par l'ordre d'un Tyran son ennemi mortel. D'un autre côté, le Roi m'aura apparemment permis de reprendre les espérances flatteuses qu'il me donnoit, lorsque la malheureuse conjuration de Clisthene éclata. Je n'ai pas démérité depuis ce temps-là, Madame ; je vous ai conté le plus modestement que j'ai pû, devant tous ceux qui sont ici, l'histoire de ce qui s'est passé ; mais le Roi la sait bien, & il est bien résolu de prouver à tout le monde qu'il la sait. Il est vrai qu'il m'accorde une récompense d'un si haut prix, que mes services, quels qu'ils soient, ne la peuvent jamais égaler ; mais aussi je la reçois avec des sentimens....

LYSIANASSE.

Ne vous donnés point la peine de

les exagerer, je les connois tels qu'ils sont. Le Campagnard en avoit de plus flatteurs, & il les dissimuloit.

ABANTIDAS.

Madame, je ne puis m'empêcher de vous dire que vous me paroissés étrangement prévenue pour Eupolis. Je croirois même que vous l'aimés, si le respect que j'ai pour vous ne s'opposoit pas trop à une semblable pensée.

LYSIANASSE.

Je l'estime fort, & j'en fais gloire ; c'est un mérite que de bien connoître le sien.

ABANTIDAS.

Vous me confondés, Madame. Quoi ! cette estime si précieuse, & que les plus grands Héros se disputeroient, vous la donnés si pleine & si entiere à un homme qui n'a rien d'éclatant, ni même de remarquable, qui n'a jamais été dans rien d'important, dans aucun poste, qui n'a vû de guerre que quand il y a été obligé, qui n'a jamais rendu de service signalé à l'Etat, qui....

LYSIANASSE.

Enfin qui n'eſt pas vous ; car c'eſt ce que vous voulés dire. Il y a, Monſieur, plus d'une ſorte de Héros, & il l'eſt dans une eſpéce qui vaut peut-être bien celle dont vous voulés être. Mais laiſſons tout cela, qui nous meneroit trop loin. Le Roi rompra donc le mariage de ſon autorité ?

ABANTIDAS.

Non, Madame, il reſpecte trop les Loix ; il n'imitera pas par des actions violentes l'odieux Cliſthene, à qui j'ai fait perdre le Trône & la vie. Eupolis, conformément aux Loix, va demander le divorce, & il n'en faut pas davantage.

LYSIANASSE.

Il le demandera ?

ABANTIDAS.

Oui, Madame ; & cela eſt ſi raiſonnable, que votre grande eſtime pour lui doit encore en augmenter, s'il eſt poſſible.

LYSIANASSE.

Comment ſavés-vous qu'il le demandera ?

ABANTIDAS.

J'en ſuis sûr. Je vous apprendrai de plus que le Roi vient ici ; il peut arriver de moment en moment ; il trouvera tout dans l'état où il le ſouhaite, & il vous emmenera auſſi-tôt à Sicione avec lui. Vous ètes l'unique objet de ſon voyage. Vous ſerés peut-être bien aiſe, Madame, de faire ſur tout cela quelques réfléxions, & ma préſence ne feroit que vous importuner.

SCENE CINQUIÉME.

LYSIANASSE.

EUpolis va demander la ſéparation! Mais pourquoi en ſuis-je ſi bleſſée ? Pouvois-je prétendre que le mariage ſubſiſtât ? N'eſt-ce pas le plus grand bonheur du monde pour moi de revoir

mon pere, de le revoir sur son Trône? Et dès qu'il y est, ne sai-je pas qu'il doit m'ôter Eupolis? N'attendois-je pas ce coup mortel? Je l'attendois, mais je n'attendois pas celui qui vient de me fraper; je ne croyois pas qu'Eupolis allât volontairement se présenter à ce coup si cruel dont il devoit être la victime, aussi-bien que moi. Je sens bien cependant qu'il peut avoir eu ses raisons; l'inutilité de la résistance, une nécessité indispensable, la crainte d'irriter le Roi; mais enfin je m'étois persuadée qu'il m'aimoit davantage.... Hélas! c'étoit ma tendresse extrême pour lui qui me l'avoit persuadé. Du moins c'est une espéce de bonheur de la lui avoir toujours cachée autant que j'ai pû; j'en serois bien plus vivement offensée, s'il la connoissoit telle qu'elle est. Peut-être aussi que s'il la connoissoit, il ne me traiteroit pas si inhumainement. Je m'apperçois qu'il évite ma vûe; s'il n'avoit rien à se reprocher, il me chercheroit sans cesse dans les circonstances où nous nous trouvons. Mais c'est lui que je vois paroître.

SCENE SIXIÉME.

EUPOLIS, LYSIANASSE.

EUPOLIS.

MAdame, je viens vous avouer que je ſuis coupable envers vous.

LYSIANASSE.

Je le ſavois déja, & je ſuis bien aiſe que vous le ſentiés ; du moins vous vous rendés juſtice.

EUPOLIS.

Le Ciel m'eſt témoin que je n'ai pû faire autrement. Je me ſuis ſenti dans l'impoſſibilité abſolue de prendre un parti plus généreux.

LYSIANASSE.

J'ai prévû cette impoſſibilité.

EUPOLIS.

Du moins, Madame, le parti que je prens laiſſe tout dans l'état où il eſt. Il

n'en peut naître aucun inconvénient.

LYSIANASSE.

Vous ètes le maître, Monsieur, de ne compter pour un inconvénient que ce que vous voudrés ; & en effet il n'en peut arriver autre chose, sinon que le Roi vous saura gré de votre démarche, & nous séparera dans le moment.

EUPOLIS.

Comment, Madame, de ce que je refuse absolument de demander la séparation, en est-elle plus avancée ?

LYSIANASSE.

Vous refusés de la demander ?

EUPOLIS.

Sans doute, & c'est de quoi je venois m'avouer coupable. Ma soeur, poussée par Abantidas, a voulu me porter à faire cette demande ; & quoiqu'elle eût en main des raisons qui ne sont que trop décisives, hélas ! & qu'elle savoit bien faire valoir ; quoiqu'il fût question de vous rendre votre rang, votre dignité, tout ce qui vous appartient, tout ce

que vous mérités tant ; quoique je sentisse, quoique je me reprochasse l'injustice de mon amour ; qui ne sacrifioit pas ses intérêts aux vôtres ; quoique même cet amour fût bien assuré de ne rien gagner en se livrant à cette foiblesse, je n'ai pû me résoudre à prononcer moi-même l'Arrêt de ma mort : il sera prononcé, mais ce ne sera point par ma bouche, & il n'en sera pas moins exécuté.

LYSIANASSE.

Dans quel trouble vous me jettés, Eupolis !

EUPOLIS.

Vous n'ètes pas contente de moi ? Ah ! le malheur de vous perdre n'est pas plus cruel que celui-là. N'ai-je pas dû vous aimer autant que je fais ? N'ai-je pas dû avoir pour vous la plus violente passion, & fût-elle quelquefois déraisonnable, n'a-t-elle pas dû aller jusque-là ? N'étoit-elle pas justifiée par son objet ? Vous ne me dites rien, Madame ; vous voudriés donc que j'eusse répondu autrement ?

LYSIANASSE.

Non.

EUPOLIS.

EUPOLIS.

De grace, expliqués-vous. Vous me tenés dans une incertitude cruelle.

LYSIANASSE.

Je ne sai tout ce que je vous dois, & je voudrois...... Mais non, je ne le puis. J'ai présentement un pere, & je ne suis plus à moi; je vous en demande presque pardon. Vous saurés même qu'il vient ici, & qu'il peut arriver dans ce moment.

EUPOLIS.

Le Roi! Ah! son arrivée ne peut être qu'un surcroît de malheur pour moi.

LYSIANASSE.

Tâchons, mon cher Eupolis....

EUPOLIS.

Mais ce que vous alliés me dire tout-à-l'heure?

LYSIANASSE.

J'eusse mal fait de vous le dire, &

abſolument je ne le puis plus. J'entens un bruit qui annonce le Roi ; je cours au-devant de lui : venés auſſi avec moi ; vous ne pouvés vous en diſpenſer.



ACTE QUATRIÉME.

SCENE PREMIERE.

EUPOLIS, MOLON.

EUPOLIS.

MOlon, retirons-nous ici un moment, cependant que tout est en trouble & en confusion dans ma maison par l'arrivée imprévûe du Roi. Il ne vient que pour m'arracher sa fille. Je n'en suis que trop sûr, j'en ai le coeur déchiré ; cependant je t'avoue que je sens au fond de mon ame je ne sai quel plaisir de la maniere dont Lysianasse a appris que j'avois refusé de demander la séparation. Elle a été contente de moi, mais bien contente. Tu m'en peux croire, je m'y connois. Elle alloit même me dire, dans cet instant d'une vive satisfaction, quelque chose qu'elle ne m'avoit point encore dit, qu'elle hési-

toit à m'avouer, quand le Roi est malheureusement arrivé ; & ce secret supprimé tout-à-coup (dis-moi, Molon, si je me flatte) n'étoit-ce pas l'aveu d'une disposition plus favorable pour moi, que celle qu'elle m'a laissé voir jusqu'à présent ? N'étoit-ce pas cet amour que j'ai toujours si ardemment desiré ? Tu ne me dis rien, Molon. Je ne vois que trop que tu en juges autrement. Je me trompe, je cherche à me faire des illusions ; j'avois besoin d'un moment d'espérance, & je ne l'aurai pas. Ce seroit encore un trop grand bien pour moi.

MOLON.

Seigneur, ne pouvés-vous pas parler à la Princesse, vous éclaircir de ce doute avec elle ?

EUPOLIS.

Je ne le puis guére dans le désordre où nous sommes présentement. De plus, je t'avouerai que je ne l'oserois presque pas ; je crains trop, en approfondissant, de ne pas trouver ce que je voudrois. Mon dessein a même toujours été de laisser Lysianasse entierement libre ; il ne me faudroit que les sentim

mens les plus naturels de ſon cœur.

MOLON.

Hélas ! Seigneur, quels qu'ils puiſſent être, ce qui arrivera n'eſt que trop aiſé à prévoir. Le Roi n'a pas envoyé ici Abantidas devant lui, il n'y eſt pas venu lui-même pour vous laiſſer la Princeſſe ; il eût bien ſû vous faire venir tous deux à Sicione.

EUPOLIS.

Tu me dis vrai, & tu me déſeſperes. Que me ſerviroit de lui avoir inſpiré cette vive paſſion qui me poſſede ? Déſobéiroit-elle à ſon pere, à ſon Roi, qui a de ſi fortes raiſons pour vouloir ce qu'il veut ? Comment pourroit-elle lui réſiſter, elle qui eſt née ſi ſoumiſe à ſes devoirs, qui les remplit avec tant de courage ? Toute ſa vertu, tout ce caractere ſi aimable & ſi reſpectable, tout ce qui m'a enflammé d'un ſi violent amour, tout ce que j'adorois avec tant de plaiſir, tout cela même ſe tournera contre moi, & me précipitera dans le plus affreux de tous les malheurs.

MOLON.

Seigneur, quelle épouſe vous perdés, & nous quelle Maîtreſſe !

SCENE SECONDE.

EUPOLIS, XENOPHILE.

XENOPHILE.

MOn frere, je vous avois bien dit que vous ne gagneriés rien à ne pas vouloir demander la séparation.

EUPOLIS.

J'y ai gagné de suivre mon cœur.

XENOPHILE.

On vous laisse ce profit-là, & Abantidas n'en épousera pas moins la Princesse.

EUPOLIS.

Abantidas épousera la Princesse ?

XENOPHILE.

Il compte sur cela comme sur une chose faite. Ecoutés-moi un peu. Heureusement Abantidas m'a assés goûtée dès qu'il m'a vûe. Je me doutois bien

que j'aurois quelque petit mérite aux yeux de ces ſortes de gens-là ; il me parle ici plus volontiers qu'à perſonne ; & par différens diſcours qu'il m'a tenus, j'ai pénétré que le Roi vouloit que tout ceci ſe paſſât avec une extrême douceur. Cliſthene fut chaſſé & tué pour ſes violences ; on eſt bien réſolu à ne pas ſuivre ſon exemple. J'ai donc imaginé qu'on ne voudroit pas que vous vous plaigniſſiés, quoique vous en euſſiés ſujet, & que c'étoit encore là une ouverture à vous ménager quelques avantages pour votre fortune, moindres à la vérité que ceux que vous auriés eus en conſentant à la ſéparation ; mais enfin . . . . .

EUPOLIS.

Des avantages pour ma fortune ? Et qu'en ferois-je dans l'état où je ſerai ?

XENOPHILE.

Et bien, ſi vous n'en voulés pas pour vous, vous avés de l'amitié pour moi, ménagés-m'en quelqu'un, vous le pouvés par la raiſon que je vous dis, demandés qu'on faſſe quelque choſe pour moi.

EUPOLIS.

Je ne me ſens guére de crédit pour rien obtenir. Et que demanderois-je ?

XENOPHILE.

Une place à la Cour pour moi. Ne ſoyés point ſi étonné..... Abantidas qui connoît bien quelles ſortes de perſonnes il faut en ce Pays-là, m'y trouve très-propre, & il s'engagera volontiers à appuyer votre demande.

EUPOLIS.

Toujours l'odieux Abantidas ! Vous ètes bien liée avec celui qui me rend le plus infortuné de tous les hommes.

XENOPHILE.

Comment voulés-vous qu'on faſſe ? Il faut bien ſe lier, quand on le peut, avec ceux qui ont du crédit, de l'autorité ; on ne négligera pas des occaſions favorables qui ſe préſentent, de ſe faire un accès auprès d'eux, de gagner leurs bonnes graces.

EUPOLIS.

Mais, ma ſœur, vous voulés donc me

me quitter pour aller à la Cour, m'abandonner dans la situation où je suis?

XENOPHILE.

Ce seroit bien votre intérêt que je fusse à la Cour. Comptés que pour avoir eu Lysianasse pour femme, on pourra vous faire des chicanes, des tracasseries, & qu'il sera bon qu'il y ait là quelqu'un qui vous soit affectionné; & moi je vous servirois avec une ardeur, avec un zéle au-dessus de tout. Le pouvoir d'Abantidas, qui auroit rétabli le Roi, qui seroit son gendre....

EUPOLIS.

Ma sœur, vous m'avés donné mille coups de poignard; mais je vous le pardonne, & c'est un assés grand effet de mon amitié. Du reste....

XENOPHILE.

Ah! mon frere, se pourroit-il....

EUPOLIS.

Je ne vous reproche rien, & je n'ai qu'un mot à vous dire. Si je suis traité injustement, je me plaindrai, & ne trafiquerai point du droit de me plaindre;

je n'y renoncerai point pour des graces de la Cour. Vous qui en desirés avec tant de passion, agissés comme vous l'entendrés pour vous en procurer, mais sans m'engager à rien, sans me compromettre en aucune façon.

SCENE TROISIÉME.

XENOPHILE.

VOilà un pauvre homme qui se perd, & j'en suis fâchée. On est bien malheureux de s'être coëffé d'idées extraordinaires qu'on va prendre je ne sai où ; mais enfin ce n'est pas ma faute. Pour moi je me suis conduite assés habilement dans tout ceci, & je viens d'en tirer avec adresse la permission de faire tout ce qu'il me plaira, sans qu'il puisse le trouver mauvais. Il faut d'abord tâcher de partir d'ici à la suite de la Princesse qui va aller à Sicione ; mais la voici.

SCENE QUATRIÉME.

LYSIANASSE, XENOPHILE.

XENOPHILE.

MAdame.....

LYSIANASSE.

Ma ſoeur, pourquoi me traités-vous de Madame, contre notre uſage ordinaire? Ne ſommes-nous pas ſoeurs?

XENOPHILE.

Nous ne le ſerons pas encore longtemps, & je me preſſe de rentrer dans mon devoir; vous verrés du moins par-là que j'y rentrerai pour toujours ſans contrainte. Le Ciel vous rend enfin juſtice, & après....

LYSIANASSE.

Je vous avoue que je n'ai pas l'eſprit dans une ſituation à pouvoir répondre comme il faudroit aux choſes agréables que vous voudriés me dire. Je vous prie

de me les garder pour quelqu'autre temps.

XENOPHILE.

Quoi, auriés-vous quelque chagrin, quelque déplaisir? Ah! je ne vous les demande pas, j'en serois trop vivement touchée.

LYSIANASSE.

Je m'apperçois que je gagne quelque chose à être devenue plus Princesse que je n'étois. Mais je vous répéte que j'ai l'esprit fort occupé; j'attens ici le Roi qui veut me parler, & je ne suis point en état de vous entretenir.

XENOPHILE.

Madame sera toujours obéie.

LYSIANASSE.

Quoi, même ce redoublement de cérémonial? Hélas! le Roi vient; quel moment pour moi!

SCENE CINQUIÉME.

LE ROI, LYSIANASSE.

LE ROI.

MA fille, je ne ſuis venu ici que pour vous emmener avec moi à Sicione où je retourne ; mais il faut auparavant que vous ſoyés ſéparée d'avec votre prétendu mari. J'avois des raiſons pour vouloir que ce fût lui qui demandât la ſéparation plutôt que vous. Il refuſe abſolument de la demander : il ne reſte plus qu'un moyen légitime de la faire, car je ne veux pas en employer d'autres, & heureuſement il eſt ſans aucune difficulté ; c'eſt que vous veniés me le demander vous-même en préſence de tous ceux qui ſont ici ; après quoi nous partons dans le moment.

LYSIANASSE.

Sans Eupolis, que je ne reverrai jamais !

LE ROI.

Assurément. Qu'avés-vous donc compris qui arriveroit? J'ai annullé tous les actes du Tyran, & je laisserois subsister le plus odieux de tous, celui qui m'intéresse le plus, un indigne mariage, où il a eu l'insolence de disposer de ma fille?

LYSIANASSE.

Je suis bien éloignée de vouloir justifier sa conduite ni ses intentions; il m'auroit ôté la vie, s'il n'eût trouvé un homme qui par un pur sentiment d'humanité, me l'a sauvée en me prenant de ses mains, & en lui répondant de moi. Et quelle en a été la suite? Cet homme devenu mon maître, loin de me traiter comme le Tyran l'eût sans doute desiré, n'oublie rien pour adoucir ma triste condition. Il pouvoit faire sa cour par des hauteurs, par des duretés, par des contradictions éternelles, par un véritable esclavage où il m'auroit réduite; au contraire, il en usoit comme si vous aviés été sur votre Trône, & qu'il eût eu à vous rendre un compte rigoureux de sa con-

duite envers moi. Voilà, Seigneur, cet ouvrage de Tyran, que vous voulés détruire. La haine de ce Tyran m'avoit rendue aussi heureuse que je le pouvois être alors. Faudra-t-il que l'amour d'un pere me rende malheureuse pour le reste de ma vie?

LE ROI.

J'entrevois par votre discours que vous étiés assés heureuse pour ne vous pas affliger, ni vous inquiéter beaucoup de la situation où j'étois.

LYSIANASSE.

Ah! Seigneur, demandés à tous ceux qui m'ont vûe, mais je dis tous sans exception, si je n'étois pas toujours plongée dans une profonde mélancolie. Eupolis entroit vivement dans mes peines; mais il ne me les ôtoit pas, quoiqu'il m'attendrît pour lui; il m'attendrissoit parce qu'il les partageoit. Je souffrois, & je goûtois quelque douceur de voir qu'il souffroit autant. Nous faisions ensemble des voeux pour vous, qui sans doute ont touché le Ciel par leur sincere union.

LE ROI.

Ma fille, les douceurs de l'amour peuvent bien consoler des malheurs d'un pere; & je ne serois pas assés injuste pour vous en faire un crime inexcusable.

LYSIANASSE.

Je crains, Seigneur, que par les douceurs de l'amour vous n'entendiés quelque chose de plus que ce que j'entendrois naturellement. Eupolis n'a point cru que le Tyran eût pû lui donner des droits légitimes sur moi; il m'a toujours respectée comme la fille de son Maître, & qu'il ne tenoit pas de la main même de ce Maître. Aussi n'étoient-ce point des transports d'Amant ombrageux, difficile à contenter, tantôt soumis, tantôt furieux; c'étoient des attentions continuelles de me plaire, d'étudier mes inclinations pour les suivre, de prévenir mes desirs: & vous voudriés, Seigneur, vous voudriés que je fusse demeurée insensible? Quelle opinion auriés-vous de moi vous-même? Serois-je digne d'être votre fille?

LE ROI.

Je ne diſconviens pas qu'Eupolis......

LYSIANASSE.

Permettés-moi de vous interrompre, Seigneur, pour vous repréſenter encore mieux ce qui étoit entre nous. Il ne m'avoit jamais oſé dire qu'il eût pris un violent amour pour moi, & il ne s'eſt échappé à me l'avouer qu'aujourd'hui, forcé par les cruelles circonſtances où nous ſommes. Moi, je ne lui ai point déclaré tout ce que je ſens pour lui, & je ne lui ai laiſſé voir que mon extrême reconnoiſſance, qu'il recevoit toujours comme une grace. Concevés-vous bien, Seigneur, quel étoit le caractere de notre union ? & cette union ſi tendre, ſi pure, ſi unique, entreprendrés-vous de la rompre ?

LE ROI.

Je ſuis bien aiſe qu'il ne connoiſſe pas tous vos ſentimens ; le coup en ſera moins rude pour lui.

LYSIANASSE.

Mais moi, Seigneur, en ſuis-je plus

capable de le lui porter ce coup qui lui coûtera la vie? Car je sens sa douleur par la mienne, il en mourra aussi-bien que moi. Seigneur, vous voyés les larmes les plus ameres & les plus sinceres qu'on ai jamais répandues. Mon sort est uniquement entre vos mains, entre les mains d'un pere. J'aurois cru être heureuse dès qu'il ne dépendoit que de vous. Juste Ciel! me serois-je trompée?

LE ROI.

Calmés-vous un peu, ma fille, & écoutés-moi. Vous ne vous plaindrés pas que je ne vous aye écoutée avec assés d'attention.

LYSIANASSE.

Ah! je prenois quelque légere espérance; vous me l'ôtés déja!

LE ROI.

Ecoutés-moi. Les personnes de notre rang ne doivent pas se déterminer par les mêmes motifs qui en feroient agir d'autres. Abantidas, vous entendés le reste, il m'a remis sur le Trône, il vous demande à moi, il vous aime toujours,

& a plus de droit que jamais de prétendre à vous.

LYSIANASSE.

Non, Seigneur, il ne m'aime point; je ſai ce que c'eſt que d'être aimée; Eupolis me l'a appris. J'ai poſſédé un cœur, & j'oſe croire que peu de perſonnes même des plus aimables en pourroient dire autant. On aime leurs figures, mais elles on ne les aime point. Quand on a une fois goûté de ce bonheur ſi précieux & ſi rare dont j'ai joui, le moyen d'y renoncer?

LE ROI.

Vous ne voulés pas être ingrate envers Eupolis, & moi je ne veux pas l'être envers Abantidas; & je dois ſans comparaiſon plus à Abantidas, que vous ne devés à Eupolis.

LYSIANASSE.

Vous avés, Seigneur, cent manieres de récompenſer Abantidas; c'eſt un ambitieux qui ſera ſenſible à toutes les graces dont un Roi peut diſpoſer; mais Eupolis, je ne puis le récompen-

ser, qu'en me conservant à lui ; je ne puis reconnoître ces soins si touchans qu'il m'a rendus si assidument, qu'en le mettant en état de me les continuer toujours.

LE ROI.

Puisqu'Abantidas est si ambitieux ; vous jugés bien que toutes les graces qu'il pourroit recevoir de moi seroient bien légeres en comparaison de votre main, & qu'il ne renoncera pas à être gendre de son Roi, lui qui a des droits si légitimes pour y prétendre. Ma fille, mettés-vous en ma place, rappellés votre raison, & ne me forcés pas...

LYSIANASSE.

Seigneur, n'achevés pas, je vous en conjure, différés un moment le cruel Arrêt, donnés-moi un peu de temps. Aussi-bien vous voulés que cette funeste déclaration se fasse devant quelques témoins, & je ne suis pas en état de me montrer fondante en larmes, le désespoir peint sur le visage. Croiroit-on que je fisse une action libre ? Ne verroit-on pas que j'y serois absolument forcée, & voudriés-vous commencer par-là votre régne ?

LE ROI.

Il faut indiſpenſablement que je retourne à Sicione ; je ne puis vous donner que deux heures pour vous remettre, & pour prendre une réſolution digne de vous. Faitès réfléxion à ce que vous me devés, & à celui à qui je dois tant. Revenés me trouver, s'il ſe peut, avant que le terme ſoit expiré ; votre obéiſſance m'en plairoit davantage : mais ſur-tout pendant tout ce temps-là, je vous déſens de voir Eupolis.



Vous savés avec quel zéle je m'y suis portée. De plus, je conçois bien que le Roi sera d'abord irrité contre la Princesse & contre mon frere; mais il peut arriver mille choses qui les raccommoderont avec lui, & vous ne serés pas fâché d'avoir obligé la sœur d'un gendre de votre Roi. Je n'ai pas d'expérience dans les affaires du grand monde; mais il me semble que quand on y est, il faut tenir à tout autant qu'il se peut.

ABANTIDAS.

En vérité, Madame, j'admire votre génie naturel, & j'ai vû des personnes consommées à la Cour qui n'en savoient pas davantage. Quel dommage que vous n'y fussiés pas! Vous y serés, quoi qu'il arrive, où j'y manquerai absolument de crédit. Je comprens trop combien j'aurois de ressource dans vos lumieres & dans vos conseils. Mais le Roi vient.

SCENE

SCENE SECONDE.

LE ROI, ABANTIDAS.

LE ROI.

LE temps que j'ai donné à ma fille, n'est pas encore expiré ?

ABANTIDAS.

Je ne le crois pas, Seigneur.

LE ROI.

J'attens avec impatience qu'elle vienne; je l'ai traitée avec le plus de douceur que j'ai pû, & j'espere que ce n'aura pas été en vain. Elle aura fait ses réfléxions, & selon toutes les apparences elle se rendra. Mais enfin si elle prétendoit me désobéir, je saurois bien....

ABANTIDAS.

Sans doute, ce seroit tout ce qu'il y auroit à faire, rompre le mariage d'autorité.

LE ROI.

Ce n'eſt pas-là ce que je voulois dire. Quoi, Abantidas, j'imiterois le Tyran Cliſthene ? J'enfreindrois les Loix ? Vous-même, quand vous avés formé la conjuration qui m'a rétabli, quand vous avés ſoulevé contre le Tyran tous les bons Citoyens de Sicione, ne leur repréſentiés-vous pas qu'il fouloit aux pieds les Loix de l'Etat ? Ne leur promettiés-vous pas que mon gouvernement ſeroit parfaitement légitime ? N'ai-je pas ratifié ſolemnellement vos promeſſes ? Et c'eſt vous qui me propoſés des actions d'une autorité abſolue & tirannique ! C'eſt vous qui m'y portés ! Se peut-il que votre intérêt vous ſéduiſe au point de vous jetter dans une contradiction ſi manifeſte ? Ne tient-il qu'à changer de langage, de principes, ſelon les occaſions & les beſoins ? Voilà comme les Rois ſont conſeillés ! Ils ſont bien à plaindre.

ABANTIDAS.

Seigneur, je ne puis m'empêcher de vous dire que les Sujets ſont encore

plus malheureux de ne pouvoir jamais contenter les Rois par les plus grands services. J'ai cru qu'après ceux....

LE ROI.

Arrêtés, Abantidas, je ne veux pas vous laisser continuer un discours qui feroit peut-être tort à vos services que je reconnois pour très-importans & très-essentiels. Sachés qu'un Roi, pour avoir été bien servi, n'en est pas moins Roi, & que sa reconnoissance doit s'accorder avec les autres devoirs qui lui sont imposés par son état. J'ai toujours compté de vous donner ma fille, mais non pas d'agir contre les Loix pour vous la donner. Je la vois qui paroît; allés, & ne vous éloignés pas.

SCENE TROISIÉME.

LE ROI, LYSIANASSE.

LE ROI.

GRaces au Ciel, ma fille, je vous vois un air plus tranquille, vous m'apportés la réponse que j'espere avec tant de raison.

LYSIANASSE.

Seigneur, je suis venue à bout de sécher mes larmes, & ce n'a pas été sans une peine infinie; mais je n'en suis pas plus tranquille.

LE ROI.

Vous avés vû Eupolis?

LYSIANASSE.

Non; vous me l'aviés défendu, & je lui ai fait dire qu'il ne m'étoit pas permis de le voir.

LE ROI.

Mais enfin quelle est votre résolution ? Il faut que vous me la déclariés.

LYSIANASSE.

Hélas ! je ne puis.

LE ROI.

Je vous l'ordonne absolument.

LYSIANASSE.

Je me jette à vos genoux pour vous demander pardon ; c'est tout ce que je puis.

LE ROI.

Levés-vous. Vous me désobéissés donc ?

LYSIANASSE.

J'ai fait les plus violens efforts pour vous obéir, & je n'ai pû obtenir de moi de prononcer que je demandois la séparation. Maintenant je ne puis non plus vous prononcer le contraire, je suis déchirée de toutes parts. Je vais peut-être vous tenir un discours insensé, mais je ne me possede plus. Puisque

vous voulés abſolument nous ſéparer, Eupolis & moi, que ne nous ſéparés-vous par la ſeule autorité royale? Le malheur ſeroit toujours le même pour nous, mais du moins nous n'y contribuerions pas.

LE ROI.

Je vous ai déja dit que je ne voulois pas faire une action contraire aux Loix, & tirannique.

LYSIANASSE.

Eh! Seigneur, celle que vous voulés faire, & qui en apparence ſeroit conforme aux Loix, ſeroit-elle dans le fond moins cruelle pour nous? Feroit-elle moins de violence à nos volontés?

LE ROI.

Auſſi n'ai-je pas voulu qu'elle leur en fît. J'ai ſouhaité que vous priſſiés de vous-même, l'un ou l'autre, une réſolution raiſonnable. Je n'ai pû y réuſſir, c'en eſt fait, n'en parlons plus. Mais ſi je n'ai pas voulu pouſſer l'autorité de Roi au-delà de ſes bornes, il me reſte celle de pere dans toute ſon étendue. Je comptois de vous emmener d'ici avec

moi à Sicione, où vous auriés joui de votre naissance & de votre rang; mais je vous laisse avec votre cher Eupolis, & vous défens à tous deux de paroître jamais devant moi.

LYSIANASSE.

Ah! quel nouveau coup de foudre! Eussai-je cru que j'en avois encore à craindre? Seigneur, je vous parois coupable, je dois me soumettre à la punition sans murmure; mais elle est bien rigoureuse & bien disproportionnée à mon crime. Ne permettrés-vous pas du moins....

SCENE QUATRIÉME.

LE ROI, LYSIANASSE, EUPOLIS.

EUPOLIS.

Seigneur, je vous supplie très-humblement de me pardonner l'excessive hardiesse que j'ai d'entrer ici sans être mandé; mais je suis dans un état à ne

pouvoir plus rien obſerver de ce que je devrois. La Princeſſe ne veut plus me voir, & elle s'enferme avec vous : je vois trop ce que j'en dois augurer ; je vois que mon ſort eſt décidé, & qu'il eſt auſſi funeſte qu'il puiſſe l'être, je le ſai ; cependant je veux encore l'apprendre, & en mourir à vos pieds.

LE ROI.

Eupolis, votre ſort eſt en effet décidé. Lyſianaſſe ne veut point non plus demander la ſéparation.

EUPOLIS.

Qu'entens-je ? O Ciel ! Quoi, Madame, il ſeroit poſſible.....

LYSIANASSE.

J'ai fait ce que j'ai cru vous devoir.

LE ROI.

Vous demeurés donc unis ; car je ne veux pas vous ſéparer malgré les loix.

EUPOLIS.

Quel bonheur ineſperé !

LE ROI.

Vous voyés bien, Lyſianaſſe, que

vous en avés trop fait, & que lui-même il ne s'y attendoit pas.

EUPOLIS.

Je ne savois pas que je fusse aimé, & je l'apprens par-là avec une joie qui ne se peut comprendre.

LE ROI.

Jouissés de ce bonheur en toute liberté, je vous laisse tous deux ici, & je pars pour Sicione; vous ne viendrés jamais, ni l'un ni l'autre, en aucun lieu où je serai. Adieu, ne me suivés même pas.

EUPOLIS.

Ah! Seigneur, souffrés que je vous arrête un moment, Vous disgraciés donc la Princesse? Elle ne vous verra plus?

LE ROI.

Non, elle s'en est rendue indigne.

EUPOLIS.

Et ce seroit à cause de moi?

LE ROI.

De vous seul.

EUPOLIS.

Et bien, je vais prononcer un mot dont je mourrai. Seigneur, c'est donc moi qui vous demande hautement la séparation ?

LYSIANASSE.

Ingrat, vous la demandés !

EUPOLIS.

Je la demande pour n'être pas ingrat. Je sai bien que puisque mon amour vous a touchée, il vous auroit consolée de la perte de votre rang, & de tous les avantages dûs à votre naissance ; mais vous auriés toujours senti une extrême douleur d'être dans la disgrace du Roi votre pere, j'en eusse été le seul sujet ; j'aurois été coupable de toute votre douleur, je me la serois reprochée à chaque moment ; & après les sacrifices que vous m'avés faits, vous, Madame, à moi qui ne suis qu'Eupolis, pourrois-je sans la plus noire ingratitude ne prévenir pas un si cruel malheur que je puis vous épargner ? Je vous épargnerois les plus legers au péril, aux dépens de ma vie.

LE ROI.

Mais, Eupolis, pourquoi n'avés-vous pas eu toujours les mêmes sentimens? Pourquoi avés-vous fait tant de résistance?

EUPOLIS.

Je n'étois pas capable alors de ce que je fais aujourd'hui, je ne savois pas que j'eusse l'inestimable bonheur d'être aimé. Cette assurance m'a rendu tout-à-coup l'ame plus noble & plus élevée; j'étois trop touché de mon propre intérêt, & je n'en ai plus d'autre que celui de mériter la Princesse, de la mériter en la perdant, même en renonçant à elle.

LYSIANASSE.

Et que devenés-vous, mon cher Eupolis?

LE ROI.

Ma fille, il devient votre époux légitime; je ne puis résister à tant d'amour & à tant de vertu. Venés m'embrasser, mes enfans, je ferai gloire d'être votre pere. Allés promptement vous préparer pour aller avec moi à Sicione.

je n'ai point de temps à perdre. Qu'on me fasse venir Abantidas.

SCENE DERNIERE.

LE ROI, ABANTIDAS.

LE ROI.

ABantidas, je n'ai pû m'en défendre, je laisse subsister le mariage de ma fille, & les emmene, Eupolis & elle, à Sicione avec moi. Vous auriés cedé vous-même, si vous aviés vû ce que je viens de voir; je vous en ferai le récit en chemin, car vous savés combien je suis pressé de partir. Du reste je ne m'en tiens que plus obligé à reconnoître d'ailleurs les services importans que vous m'avés rendus.

ABANTIDAS.

Seigneur, ne trouverés-vous pas bon que la soeur d'Eupolis accompagne son frere? Puisque je n'ai pas l'honneur d'entrer dans votre famille, peut-être vous supplierai-je dans quelque temps

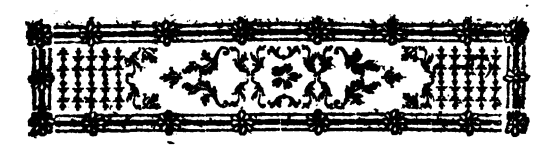
de permettre que je m'en rapproche autant que je le pourrai.

LE ROI.

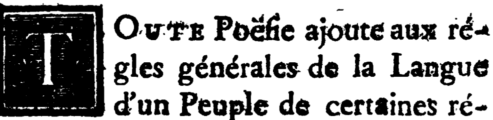
Je vous entens ; vous en ferés entierement le maître, & j'en ferai ravi.

Fin des Comédies.





SUR
LA POËSIE
EN GÉNÉRAL.



TOUTE Poëſie ajoute aux régles générales de la Langue d'un Peuple de certaines régles particulieres qui la rendent plus difficile à parler. Cela ſuppoſe déja qu'une Langue ſoit aſſés formée par elle-même, qu'elle ait des régles, & aſſés de régles aſſés établies chés tout un Peuple, pour porter cette nouvelle addition.

Mais pourquoi l'addition ? Pourquoi s'impoſer des contraintes inutiles ? Car les hommes s'entendoient très-bien, & il eſt certain qu'ils ne s'entendront pas mieux.

On a inventé la Poësie pour le plaisir, dirés-vous ; elle en fait un bien averé & bien incontestable. Je conviens qu'il l'est ; mais on ne le connoît pas avant qu'elle soit inventée, & on ne recherche pas un plaisir absolument inconnu ; toute invention humaine a sa premiere origine, ou dans un besoin actuellement senti, ou dans quelque hasard heureux qui a découvert une utilité imprévûe.

Je n'imagine guére pour origine de la Poësie, que les loix ou le chant, deux choses cependant d'une nature extrêmement différente. On ne savoit point encore écrire, & on voulut que certaines Loix en petit nombre, & fort essentielles à la Société, fussent gravées dans la mémoire des hommes, & d'une maniere uniforme & invariable : pour cela, on s'avisa de ne les exprimer que par des mots assujetis à de certains retours réglés, à de certains nombres de sillabes, &c. ce qui effectivement donnoit plus

de prise à la mémoire, & empêchoit en même temps que différentes personnes ne rendissent le même texte différemment. J'ai vû dans des Catéchismes d'enfans le Décalogue mis en vers, qui commence par

Un seul Dieu tu adoreras
Et aimeras parfaitement.

& tout le reste allant de suite sur ces deux mêmes rimes. L'intention de l'Auteur de ces deux vers-là est bien évidente, & peut-être ne lui manque-t-il, pour ressembler parfaitement aux premiers Inventeurs de la Poësie, qu'une Poësie encore plus grossiere.

Une réfléxion peut encore confirmer ce petit systême. La prose est constamment le langage naturel, & la Poësie n'en est qu'un artificiel. Quand on a eu découvert l'art d'écrire, on devoit donc écrire plutôt en prose qu'en vers; c'est précisément le contraire, du moins chés les Grecs, ce qui suffit ici. Ils ont

écrit en vers long-temps avant que d'écrire en prose; & il sembleroit que la prose n'eût été qu'un raffinement imaginé après les vers, & dont ils eussent été le fondement. D'où a pû venir ce renversement d'ordre si surprenant & si bisarre? C'est qu'avant l'art de l'Ecriture on avoit mis les Loix en vers, pour les faire mieux retenir; que quand on a sû écrire, on n'écrivit encore que ce qui devoit être retenu, quelques préceptes, quelques proverbes; & enfin quand on vint à des Ouvrages ou trop étendus, ou moins nécessaires, dont on ne pouvoit pas espérer que la mémoire des hommes se chargeât, & qui auroient même coûté trop de travail aux Auteurs, il fallut se résoudre à la simple prose.

D'un autre côté, il n'est pas moins vraisemblable que le chant ait donné naissance à la Poësie. On aura chanté à l'imitation des oiseaux, de ceux surtout qui nous plaisent tant par des es-

pêces de chanſons qui ont un peu de durée, & une legere apparence de ſuite. On ſe ſera apperçu, en les contrefaiſant, que les différens tons que l'on prenoit, pouvoient avoir plus de ſuite entr'eux que les oiſeaux ne leur en donnoient, que même ils en avoient quelqu'une, &c. car après cela je laiſſe le reſte à imaginer; il ne s'agit ici que de ſaiſir de premiers commencemens ſi minces & ſi déliés, qu'ils ne donnent preſque pas de priſe. Dès que le chant a été tant ſoit peu réglé, il a été très-naturel d'y mettre des paroles, qui par conſéquent ont dû s'y aſſujetir & en être les eſclaves, & voilà les vers.

Avec le temps on vint à reconnoître que les vers, quoique dépouillés du chant, plaiſoient plus, du moins aux oreilles fines, que les ſimples diſcours communs; & en effet ils devoient conſerver toujours de leur premiere formation quelque égalité de meſures, quelques cadences, je ne ſai quoi, qui

par ſa ſeule ſingularité auroit été un agrément. On ſuivit cette foible ouverture, & l'on s'aviſa d'impoſer à des diſcours qui ne ſeroient pas faits ſur un chant, autant & même plus de contrainte que le chant n'en avoit exigé; enfin une contrainte qui leur fût particuliere. Le ſuccès en fut heureux, il n'empêcha pas que des vers faits indépendamment du chant, ne puſſent être revêtus d'un chant; au contraire, & peut-être par reſpect pour leur premiere origine, ils étoient tous deſtinés à recevoir un chant, quel qu'il fût; mais il ſe fit une eſpéce de révolution, le chant dont ils avoient d'abord été les eſclaves, devint à ſon tour le leur dans la plupart des occaſions.

Les deux origines que nous donnons ici à la Poëſie, ne s'excluent nullement l'une l'autre; elles ont fort bien pû ſe trouver enſemble. Seulement il paroît que celle qui n'eſt miſe ici que la ſeconde, a dû précéder la premiere; quel-

ques particuliers ont pû chanter avant que l'on songeât en corps à s'imposer des Loix, & même le chant a pû servir à l'établissement des Loix. Amphion & Orphée sont peut-être devenus Législateurs, parce qu'ils étoient Chantres. Les deux origines de la Poësie supposent des Langues suffisamment formées, & par conséquent des Peuples sortis de la premiere barbarie, & parvenus à un certain degré d'esprit.

Les deux origines n'ont point un effet nécessaire ; il est fort possible qu'il y ait des Loix & du chant sans Poësie ; ce seroit une peine inutile que de s'étendre sur tous ces points-là.

Nous ne connoissons point de Poëtes chés les anciens Egyptiens ni Caldéens ; qu'il y en ait eu chés les Hébreux, c'est une question. Tenons-nous-en aux Grecs, chés qui Homere a été non pas le premier Poëte, mais fort ancien ; & en effet si cela étoit en question, ses beautés & ses défauts prou-

veroient suffisamment l'un & l'autre.

Quand la Poësie fut née, la nouveauté de ce langage jointe au petit nombre de ceux qui surent le parler, causa une grande admiration au reste des hommes; admiration bien supérieure à celle que nous avons aujourd'hui pour les plus excellens dans le même Art.

Ces premiers Poëtes n'eurent qu'à se porter pour inspirés par les Dieux, pour envoyés des Dieux, pour enfans des Dieux, on les en crut, si ce n'est peut-être que quelques esprits nés Philosophes, quoique dans un siécle barbare, se contenterent de se taire par respect.

La gêne, qui fait l'essence & le mérite brillant de la Poësie, ne fut pas grande dans les premiers temps. On allongeoit les mots, on les accourcissoit, on les coupoit par la moitié, on choisissoit entre les différens Dialectes d'une même Langue ceux qu'on vou-

ſoit, tantôt les uns, tantôt les autres ; tout cela ſelon le beſoin du vers. Les Poëtes s'apperçurent peut-être que l'exceſſive indulgence qu'on avoit pour eux nuiroit à leur gloire, & qu'ils en ſeroient moins les Enfans des Dieux, tout au moins que leur Art ſeroit trop facile, & ils ſe portèrent d'eux-mêmes à ſe renfermer par dégrés dans des priſons toujours plus étroites. Il eſt vrai auſſi que la ſimple raiſon étoit trop choquée des licences effrenées d'Homere, & qu'il n'étoit guére poſſible qu'on ne vînt avec le temps à s'en dégoûter.

La néceſſité indiſpenſable du diſcours ordinaire auroit ſouvent produit des métaphores. Mais la néceſſité volontaire de la Poëſie en produiſit encore davantage, & de plus hardies, de plus vives, & peut-être ſervit-elle quelquefois de prétexte à en haſarder de téméraires qui réuſſirent ; on en peut dire autant de toutes les grandes figu-

res du discours. D'ailleurs cette bisarre multitude de Dieux enfantés par les imaginations grossieres de Peuples très-ignorans, fut bien vîte adoptée par les imaginations des Poëtes qui en tiroient de grands avantages. Leur langage déja merveilleux par sa singularité, le devenoit encore beaucoup plus par celle de tout ce qu'ils étoient en droit d'attribuer aux Dieux; l'abus fut général, & tel que la simple Nature disparut presqu'entiere, & qu'il ne resta plus que du divin. Il faut avouer cependant que tout ce divin poëtique & fabuleux est si bien proportionné aux hommes, que nous qui le connoissons parfaitement pour ce qu'il est, nous le recevons encore aujourd'hui avec plaisir, & nous lui laissons exercer sur nous presque tout son ancien empire, nous retombons aisément en enfance.

Par tout ce qui a été dit, on entrevoit déja quelles sont les causes du charme

charme de la Poësie. Indépendamment du fond des sujets qu'elle traite, elle plaît à l'oreille par son discours mesuré, & par une espéce de Musique, quoiqu'assés imparfaite : & qui sait si ce n'est pas elle qui a averti les Orateurs attentifs à la perfection de leur Art de mettre aussi une certaine harmonie dans leurs discours ? Tant l'oreille, l'oreille seule mérite qu'on ait d'égards pour elle.

Au plaisir que lui font les vers par la régularité des mouvemens dont elle est frappée, il se joint un autre plaisir causé par le premier, & qui par conséquent n'a pas si immédiatement sa source dans un organe corporel ; l'esprit est agréablement surpris que le Poëte gêné comme il l'étoit dans la maniere de s'exprimer, ait pû s'exprimer bien. Il est visible que cette surprise est d'autant plus agréable, que la gêne de l'expression a été plus grande, & l'expression plus parfaite ; ce n'est

pas que l'esprit fasse à chaque instant cette réfléxion en forme, c'est une réfléxion secrette en quelque sorte, parce qu'elle se répand également & uniformément sur l'impression totale que produit un Ouvrage de Poësie, & par-là se fait moins sentir; seulement en quelques endroits plus marqués elle sort, & se détache du total bien développée.

Sur ce principe, la plupart de nos Poëtes modernes auroient grand tort de se relâcher sur la rime, comme ils font malgré l'exemple contraire de tous leurs prédécesseurs. Si la difficulté vaincue fait un mérite à la Poësie, certainement la difficulté retranchée ou fort diminuée ne lui en fera pas un; & si la contrainte lui est nécessaire pour la distinguer de la Prose, & lui donner droit de s'élever au-dessus d'elle, n'est-ce pas la dégrader que de la rapprocher de ce qu'elle méprisoit? Mais cet article ne mérite pas d'être traité plus solide-

ment ni plus à fond; c'est au Public à voir s'il veut donner ses louanges à un prix plus bas qu'il ne faisoit. Les Poëtes ont raison de tâcher à obtenir de lui cette grace; mais il aura encore plus de raison de la refuser.

Le plaisir que la difficulté vaincue fait à l'esprit, n'est pas comparable à celui qu'il reçoit des grandes Images qui lui sont présentées par la Poësie. Nous avons déja parlé de tout ce merveilleux, de tout ce divin, dont elle a fait son partage, son domaine particulier; notre éducation nous a tellement familiarisés avec les Dieux d'Homere, de Virgile, d'Ovide, qu'à cet égard nous sommes presque nés Payens. Il y a plusieurs exemples de Poëtes fameux qui, au milieu du Christianisme & dans des sujets Chrétiens, ont employé sérieusement les Dieux du Paganisme, soit qu'ils ne se soient pas apperçus de la fougue trop violente de leur imagination, soit qu'ils ayent cru pouvoir

racheter l'abſurdité par l'agrément. Quand un ſujet a pû par ſes circonſtances particulieres permettre le mêlange du Paganiſme & du Chriſtianiſme, on s'eſt trouvé fort heureux.

Aux Images fabuleuſes ſont oppoſées les Images purement réelles d'une tempête, d'une bataille, &c. ſans l'intervention d'aucune divinité. Il s'agit maintenant de ſavoir leſquelles conviennent le mieux à la Poëſie, ou ſi elles lui conviennent également les unes & les autres. J'entens tous les Poëtes, & même je crois tous les gens de Lettres, s'écrier d'une commune voix qu'il n'y a pas là de queſtion. *Les Images fabuleuſes l'emportent infiniment ſur vos réelles.* J'avoue cependant que j'en doute. Examinons, ſuppoſé néanmoins qu'il nous ſoit permis d'examiner.

Je lis une tempête décrite en très-beaux vers; il n'y manque rien de tout ce qu'ont pû voir, de tout ce qu'ont pû reſſentir ceux qui l'ont eſſuyée;

mais il y manque Neptune en courroux avec son Trident. En bonne foi, m'aviserai-je de le regreter, ou aurai-je tort de ne pas m'en aviser? Qu'eût-il fait là de plus que ce que j'ai vû? Je le défie de lever les eaux plus haut qu'elles ne l'ont été, de répandre plus d'horreur dans ce malheureux vaisseau, & ainsi de tout le reste; la réalité seule a tout épuisé.

Qu'on se souvienne de la magnifique description des horreurs du Triumvirat dans Cinna, & sur-tout de ces deux vers:

Le fils tout dégouttant du meurtre de son pere,
Et sa tête à la main demandant son salaire.

Voilà une image toute réelle. Y desireriés-vous une Erynnis, une Tisiphone, qui menât ce détestable fils aux Triumvirs? Non sans doute. L'image est même d'autant plus forte, qu'on voit ce fils possédé de la seule avidité du salaire; une furie, personnage étranger & puis-

sant, le justifieroit en quelque sorte.

Horace dans son Art Poëtique, défend qu'on représente sur le Théatre les Métamorphoses de Progné en Oiseau, & de Cadmus en Serpent; & cela, dit-il, parce qu'il hait ces choses-là qu'il ne croit point. *Incredulus odi.* Il parle au nom du Peuple, du commun des hommes, puisqu'il s'agit de Spectacles. Si le Peuple de son temps, sans comparaison plus nourri que nous de Fables Poëtiques, plus intimément abreuvé de Mithologie, résistoit pourtant à la représentation des Métamorphoses, à cause de son incrédulité, notre siécle en a-t-il moins aujourd'hui pour la Mithologie entiere?

Un grand défaut des Images fabuleuses, qui viendra si l'on veut de leur excellence, c'est d'être extrêmement usées. Le fond, si l'on y prend garde, en est assés borné, & il est difficile que les plus grands Poëtes en fassent un autre usage plus ingénieux que les mé-

diocres : auſſi je crois remarquer que ce ſont ceux-ci qui en ornent le plus leurs ouvrages ; ils croyent quaſi que c'eſt leur imagination échauffée d'un feu divin qui enfante Jupiter lançant la foudre, & Neptune bouleverſant les Elemens. Quoi qu'il en ſoit, la Mithologie eſt un tréſor ſi commun, que les richeſſes que nous y prendrons déſormais ne pourront pas nous faire beaucoup d'honneur. A ce ſujet je ne puis m'empêcher de faire ici une réfléxion très-légere, & qui n'en vaut peut-être pas la peine. Dans des Ouvrages qui ſe prétendent dictés par l'enthouſiaſme, il eſt très-ordinaire d'y trouver *Que vois-je ? Où ſuis-je ? Qu'entens-je ?* qui annoncent toujours de grandes choſes. Non-ſeulement cela eſt trop uſé & déchu de ſa nobleſſe par le fréquent uſage, mais il me paroît ſingulier que l'enthouſiaſme ſe faſſe une eſpéce de formulaire reglé comme un acte judiciaire.

Quand on ſaura employer d'une maniere nouvelle les Images fabuleuſes, il eſt ſûr qu'elles feront un grand effet. Par exemple, le Pere le Moine, dans ſon Poëme de Saint Louis, aujourd'hui très-peu connu, dit, en parlant des Vêpres Siciliennes,

Quand du Gibel ardent les noires Euménides
Sonneront de leur Cor ces Vêpres homicides.

Voilà un Tableau Poëtique auſſi neuf, & produit par un enthouſiaſme auſſi vif, qu'il ſoit poſſible. Je ſai bien que les Euménides & les Vêpres ne ſont pas du même ſiécle; mais ſuppoſés que dans la Sicile ancienne on célébroit des Jeux publics annoncés par des Trompettes, où l'on fit un carnage affreux de tous les Spectateurs, & liſés ainſi ces deux vers:

Quand du Gibel ardent les noires Euménides
Annonçoient de leur Cor ces Fêtes homicides.

L'image ſera, ce me ſemble, de la

grande

grande beauté. Il étoit bien aisé, même à de grands Poëtes, de ne la trouver pas.

Tout ce qui vient d'être dit, ne va qu'à porter quelqu'atteinte aux Images fabuleuses, quand elles sont ou inutiles ou trop triviales; hors de-là, il est indubitable qu'elles doivent très-bien réussir. Mais si on a la curiosité, peut-être un peu superflue, de les comparer aux Images réelles; lesquelles sont à préférer par elles-mêmes? On dit à l'avantage des fabuleuses qu'elles animent tout, qu'elles mettent de la vie dans tout cet Univers animé, j'en conviens; mais les grandes figures d'un discours noble & élevé n'y en mettent-elles pas aussi, sans avoir besoin de ces divinités qui tombent de vieillesse? Notre sublime consistera-t-il toujours à rentrer dans les idées des plus anciens Grecs encore sauvages? Il est vrai cependant que comme nous avons une facilité presque honteuse d'y rentrer,

& que cette facilité même les rend agréables, les Poëtes ne doivent pas s'en priver; seulement il me semble que s'ils les employent trop fréquemment, ils ne sont guére en droit d'aspirer à la gloire d'esprits originaux. Ce qui a pû passer autrefois pour une inspiration surnaturelle, n'est plus aujourd'hui qu'une répétition dont tout le monde est capable; d'ailleurs on ne feroit pas mal d'avoir un peu d'égard pour l'incrédulité d'Horace.

Il y a des Images demi-fabuleuses, pour ainsi dire, dont cette incrédulité ne seroit point blessée; telles sont la Gloire, la Renommée, la Mort. Je me souviens d'avoir vû ces vers, sur ce que le feu Roi n'avoit pas voulu être harangué par les Compagnies de Justice, & par l'Académie Françoise, dans une occasion qui cependant en étoit bien digne.

Aux Muses, à Thémis la bouche fut fermée;
Mais dans les vastes airs la libre Renommée

S'échappa, publiant un éloge interdit :
Avide & curieux, l'Univers l'entendit ;
Les Muses & Thémis furent en vain muettes,
Elle les en vengea par toutes ses Trompettes *.

Voilà, du moins à ce qu'il me paroît, les Images demi-fabuleuses & suffisamment fabuleuses, toutes fort anciennes, mises en œuvre d'une maniere & assés nouvelle & assés heureuse.

Cette ame, qu'on veut que les divinités répandent par tout, y sera également répandue, si l'on sait personifier par une figure reçue de tout le monde les Etres inanimés, & même ceux qui n'existent que dans l'esprit, mais qui ont un fondement bien réel. Les ruines de Carthage peuvent parler à Marius

* Ces Vers sont tirés d'un Poëme de Mademoiselle *Bernard*, qui remporta le prix de l'Académie Françoise en 1693. Mais comme M. de *Fontenelle* aida cette Demoiselle dans quelques Piéces de Théatre, & même dans la plupart de ses autres ouvrages, selon M. de *Voltaire* & M. l'Abbé *Trublet*, ces Vers pourroient bien être de M. de *Fontenelle* lui-même. *Voyés le Mercure d'Avril* 1757, 1 *vol. p.* 60 *&* 61.

M. de *Fontenelle* ne cite pas le dernier vers comme il est dans le Recueil de l'Académie. On y lit :

Seule elle les vengea, &c.

exilé, & le consoler de ses malheurs. La Patrie peut faire ses reproches à César qui va la détruire. Cet art de personifier ouvre un champ bien moins borné & plus fertile que l'ancienne Mithologie.

Si je veux présenter un bouquet avec des vers, je puis dire, ou que Flore s'est dépouillée de ses trésors pour une autre divinité, ou que les fleurs se sont disputé l'honneur d'être cueillies; & si j'ai à choisir entre ces deux Images, je croirai volontiers que la seconde a plus d'ame, parce qu'il semble que la passion de celui qui a cueilli les fleurs ait passé jusqu'à elles.

Nous n'avons prétendu parler jusqu'ici que de la Poësie sérieuse; quant à la badine & à l'enjouée, il n'y a rien à lui retrancher, elle saura faire usage de tout, & un usage neuf; la gaieté a mille droits sur quoi il ne faut pas la chicaner.

Tout ce qui a été dit des deux espé-

tés d'Images fabuleuſes & réelles, n'a eu pour objet que de diminuer la ſupériorité exceſſive, ſelon nous, que d'habiles gens donnent aux fabuleuſes, & de relever un peu le mérite des autres, que l'on ſent peut-être moins. Si nous avons gagné quelque choſe ſur ces deux articles, il va ſe préſenter à nous des Images d'une nouvelle eſpéce à examiner. Les fabuleuſes ne parlent qu'à l'imagination prévenue d'un faux ſyſtême; les réelles ne parlent qu'aux yeux; mais il y en a encore d'autres qui ne parlent qu'à l'eſprit, & qu'on peut nommer par cette raiſon *Spirituelles*. Un très-agréable Poëte de nos jours * les nomme ſimplement Penſées, ce qui revient au même. Si l'on veut faire une oppoſition plus juſte entre les Images réelles & les ſpirituelles ou Penſées, il vaut mieux changer déſormais le nom de Réelles en celui de *Matérielles*.

* M. l'Abbé de *Bernis*, Odé ſur les Poëtes Liriques.

Quand M. de la Motte a appellé les flatteurs,

Idolâtres Tyrans des Rois,

ou qu'il a dit,

Et le crime seroit paisible,
Sans le remords incorruptible
Qui s'éleve encor contre lui.

Ces expressions, *Idolâtres Tyrans*, *Remords incorruptible*, sont des Images spirituelles. Je vois les flatteurs qui n'adorent les Rois que pour s'en rendre maîtres; & un homme qui, applaudi sur ses crimes par des gens corrompus, porte au-dedans de lui-même un sentiment qui les lui reproche, & qu'il ne peut étouffer. La premiere Image est portée sur deux mots; la seconde sur un seul. On pourroit rapporter du même Auteur un très-grand nombre d'Images pareilles; c'est même sur ce grand nombre qu'on a quelquefois le front de le blâmer.

Les Images matérielles n'offrent aux yeux que ce qu'ils ont vû ; & si elles le leur rendent plus agréable, ce n'est pas à eux proprement, c'est à l'esprit qui vient alors prendre part au Spectacle. Les Images spirituelles peuvent n'offrir à l'esprit que ce qu'il aura déja pensé, & elles le lui rendront aussi plus agréable, ce qui leur sera commun avec les matérielles ; mais elles peuvent aussi lui offrir ce qu'il n'aura pas encore pensé. Comparons-les toutes deux sur ces différens points.

Le champ de la pensée est sans comparaison plus vaste que celui de la vûe. On a tout vû depuis long-temps ; il s'en faut bien que l'on ait encore tout pensé : cela vient de ce qu'une combinaison nouvelle de pensées connues est une pensée nouvelle, & qui frape plus comme nouvelle, que ne fera une pareille combinaison, si elle est possible, d'objets familiers aux yeux. Je dis si elle est possible ; car il ne me le paroît guére

de mettre dans la description d'une tempête, d'un printemps, &c. quelque objet qui ne s'y soit déja montré bien des fois.

Les Images matérielles ne nous apprennent rien d'utile à savoir ; les spirituelles peuvent nous instruire utilement, tout au moins elles nous exerceront l'esprit, tandis que les autres n'amusent guére que les yeux.

Il y a moins de Génies capables de réussir dans les Images spirituelles, que dans les matérielles. Différens ordres d'esprits qui partent des façons de penser les plus grossieres & les plus attachées au corps, vont toujours s'élevant les uns au-dessus des autres, & les plus élevés sont toujours les moins nombreux. Plus de gens diront, *la diligente Abeille*, que *le Remords incorruptible*.

Tout cela paroît conclure en faveur des Pensées comparées aux Images, telles que nous les entendons ici ; & l'on pourroit assés légitimement croire

qu'un Ouvrage de Poësie qui auroit moins d'Images que de Penſées, n'en ſeroit que plus digne de louange.

Nous n'avons encore conſideré les Images ſpirituelles que comme parlant purement à l'eſprit, & c'eſt-là leur moindre avantage; mais elles peuvent parler auſſi au cœur, l'émouvoir, l'intéreſſer, & elles ſont les ſeules qui ayent ce pouvoir; gloire la plus précieuſe où la Poëſie puiſſe aſpirer. Il ſemble que ſes deux branches principales, l'Epique & la Dramatique, deux eſpéces de ſœurs, ayent partagé entre elles les Images; l'Epique, comme aînée, a pris les Images matérielles, qui ſont auſſi les plus anciennes; la Dramatique a pris les ſpirituelles, qui parlent au cœur, & qui n'ont paru dans le monde qu'après les autres; mais la cadette ſe trouve la mieux partagée. Liſons-nous autant Homere, Virgile, le Taſſe, que Corneille & Racine? Les liſons-nous avec le même plaiſir?

J'entens d'ici les réponses qu'on me feroit ; je sai ce que je répondrois à mon tour : mais je n'ai garde de m'engager dans ce labirinthe ; je coupe au plus court, & voici la question réduite à ses termes les plus simples, & débarrassée de toutes circonstances étrangeres. Je suppose un Poëme épique & une Tragédie d'une égale beauté chacun en son espéce, d'une égale étendue, écrits dans la même Langue ; je demande lequel de ces deux Ouvrages on lira avec le plus de plaisir ? Comme on pourroit dire que les femmes, qui font une moitié du monde, seroient fort suspectes dans ce jugement, parce qu'elles seroient trop favorables à tout ce qui touche le coeur ; je consens qu'on les exclue, & qu'il n'y ait que des hommes qui jugent. Je ne les crains plus, dès que j'ai supposé que les Ouvrages seroient dans la même Langue ; car si l'un étoit en Grec, par exemple, & l'autre en François, il y a quantité

d'hommes, & même gens de mérite, à qui je ne me fierois pas.

Au-dessus des Images, ou les plus nobles, ou les plus vives qui puissent représenter les sentimens & les passions, sont encore d'autres Images plus spirituelles, placées dans une région où l'esprit humain ne s'élance qu'avec peine; ce sont les Images de l'ordre général de l'Univers, de l'Espace, du Temps, des Esprits, de la Divinité: elles sont métaphisiques, & leur nom seul fait entendre le haut rang qu'elles tiennent; on pourroit les appeller Intellectuelles, pour les faire mieux figurer avec celles dont nous avons parlé, & pour les distinguer de celles qui ne sont que spirituelles. Il s'agit maintenant de savoir si elles conviennent à la Poësie. Il me semble que la plupart des gens entendent que la Poësie se feroit tort, s'aviliroit en traitant ces sortes de Sujets; car tout ce qui tient à la Philosophie, porte avec soi je ne sai quelle idée de Pédanterie

& de Collége, au lieu que la Poësie a par elle-même un certain air de Cour & du grand monde.

Les productions de cette Poësie purement philosophique, seroient telles que peu d'Auteurs en seroient capables, j'en conviens; peu de Lecteurs capables de les goûter, j'en conviens encore; & de ces deux défauts, l'un qui releveroit la gloire des Auteurs, les animeroit bien moins que l'autre ne les refroidiroit; mais cela est étranger à la Poësie, qui par elle-même a droit de s'élever aux Images intellectuelles, si elle peut. La grande difficulté est que ces Images ont une Langue barbare, dont la Poësie ne pourroit se servir sans offenser trop l'oreille sa maîtresse souveraine, & maîtresse très-délicate: mais il peut se trouver un accommodement; la Poësie fera un effort pour ne parler des Sujets les plus philosophiques qu'en sa Langue ordinaire; les Figures bien maniées peuvent aller loin; les Images

même fabuleuses rajeuniront par l'usage nouveau qu'on en fera ; un Philosophe Poëte pourra invoquer la Muse, & lui dire :

Sur les aîles de Persée
Transporte-moi du Lycée
Au sommet du double Mont.
Sévére Philosophie,
Permets que la Poësie
De ses fleurs orne ton front.

Il est vrai qu'après cela le même Auteur qui ose traiter la question du vuide, une des plus séches & des plus épineuses de l'Ecole, est forcé par sa matiere à devenir plus abstrait, & que les fleurs sont clair-semées sur le front de la Philosophie. Il dit très-bien, mais avec peu d'ornement, & peut-être étoit-il impossible d'y en mettre,

La Nature est mon seul guide ;
Représentes-moi ce vuide
A l'infini répandu ;
Dans ce qui s'offre à ma vûe
J'imagine l'étendue,
Et ne vois que l'étendu.

Et encore,

La ſubſtance de ce vuide,
Entre les corps ſuppoſé,
Se répand comme un fluide;
Ce n'eſt qu'un plein déguiſé.

Si le fond de l'agrément de la Poëſie eſt, comme nous l'avons dit, la difficulté vaincue; certainement traiter ces ſortes de matieres en vers, c'eſt entreprendre de vaincre les plus grandes difficultés; rien ne devroit être plus conforme au génie audacieux de la Poëſie, & ſon triomphe ne ſeroit jamais plus brillant; mais elle veut être plus modeſte, & s'abſtenir de toucher aux épines de la Philoſophie, ſoit; elle doit du moins être aſſés hardie pour ne pas s'effaroucher des grands & nobles Sujets philoſophiques, quoique peu familiers à la plupart des hommes.

Je ſerois fâché que Théophile n'eût oſé dire que ſi Dieu retiroit ſa main,

L'impuiſſance de la Nature
Laiſſeroit tout évanouir.

Et M. de la Motte, sur la difficulté de connoître la nature de l'ame, que

Vaincue elle ne peut se rendre,
Et ne sauroit ni se comprendre,
Ni se résoudre à s'ignorer.

Mille autres exemples, & même anciens s'il le falloit, prouveroient que la Poësie s'est souvent alliée heureusement avec la plus haute Philosophie. Combien de choses sublimes n'a-t-elle pas dites sur le Souverain Etre, le plus inaccessible de tous aux efforts de l'esprit humain? Si l'on a tant loué Socrate d'avoir rappellé du Ciel la Philosophie, pour l'occuper ici-bas à régler les moeurs des hommes, ne doit-on pas savoir gré à ceux qui font monter jusqu'au Ciel la Poësie, uniquement occupée auparavant d'objets terrestres ou sensibles?

On suppose assés généralement qu'un Poëte ne fait que se jouer ordinairement sur la superficie des choses, la décorer, l'embellir; & s'il veut pénétrer plus avant dans leur nature; si parmi des Ima-

ges extérieures & superficielles, il en mêle de plus profondes & de plus intimes; en un mot, des réfléxions d'une certaine espéce, qui n'appartiennent pourtant pas uniquement à l'Ecole philosophique, on donne à cet Auteur le nom de Poëte Philosophe. J'aurois cru naturellement que c'eût été là une louange; mais non, dans l'intention de la plupart des gens, c'est un blâme. Un Poëte doit être tout embrasé d'un feu céleste; & autant qu'il est Philosophe, c'est autant d'eau versée sur ce beau feu. Ceci mérite d'être un peu discuté.

Un Général d'Armée doit être plein de courage, d'ardeur, d'intrépidité; d'un autre côté, il doit être extrêmement prudent, avisé, craignant tout: voilà le chaud & le froid mêlés ensemble, tous deux à un haut degré; sans tout cela, ce n'est plus M. de Turenne.

Sans entrer dans aucun détail, il se trouvera toujours que les grands caracteres & les plus estimables sont for-

més de qualités contraires réunies, & réunies au plus haut point où elles puissent subsister ensemble malgré leur contrariété : cette réunion ainsi conditionnée ne peut être qu'extrêmement rare ; & de là vient qu'on lui doit tant d'estime.

Redescendons à notre sujet. Ne dit-on pas communément le sage Virgile, en prétendant le louer ? On suppose bien d'ailleurs que c'est un très-grand Poëte, & même le plus grand de tous. De sage à Philosophe il n'y a pas loin : on pourroit même prouver que Virgile a été dans ses Ouvrages Philosophe, proprement dit, autant qu'il l'a pû.

Le Poëte Philosophe n'est donc pas à blâmer ; au contraire, il est très-estimable d'avoir réuni en lui deux qualités contraires & rarement jointes : il sera bien plus aisé de trouver des fous de la façon du feu divin.

Mais si on est plus Philosophe que Poëte, qu'en faudra-t-il penser ? Premierement, je voudrois que cette diffé-

rence fût prouvée. Qu'on me dise laquelle des grandes qualités opposées de M. de Turenne dominoit en lui ; car je reprens cette comparaison, bien entendu que le Poëte ne s'en enorgueillira pas trop. M. de Turenne étoit hardi & entreprenant quand il le falloit, prudent & retenu quand il le falloit ; s'il a été plus souvent l'un que l'autre, c'est qu'il le falloit. Pour dire que l'un dominoit sur l'autre, il faudroit qu'il eût été l'un quand il falloit être l'autre, & même plusieurs fois : tout cela s'applique de soi-même au Poëte Philosophe.

En second lieu, si quelque chose a dominé dans M. de Turenne, il me semble que l'on conviendroit assés, quoique sans preuves bien exactes, que ç'a été la partie de la prudence & de la conduite ; & cela seroit favorable au Poëte plus Philosophe que Poëte.

Ne faisons aucune grace à cet homme-là, & mettons tout au pis sur son compte. Il a plû, il a diverti comme Poëte ;

car il faut nécessairement le supposer bon Poëte; mais il a beaucoup plus instruit, beaucoup plus approfondi les Sujets comme Philosophe, & même pour charger encore plus l'accusation, on voit évidemment qu'il a eu plus d'envie d'instruire & de raisonner, que de divertir & de plaire. En vérité, aura-t-on le front de lui reprocher de semblables torts?

Il n'est pas douteux que la Philosophie n'ait acquis aujourd'hui quelques nouveaux degrés de perfection. De-là se répand une lumiere qui ne se renferme pas dans la région philosophique, mais qui gagne toujours comme de proche en proche, & s'étend enfin sur tout l'empire des Lettres. L'ordre, la clarté, la justesse, qui n'étoient pas autrefois des qualités trop communes chés les meilleurs Auteurs, le sont aujourd'hui beaucoup davantage, & même chés les médiocres. Le changement en bien jusqu'à un certain point est assés sensible par-

tout. La Poësie se piquera-t-elle du glorieux privilége d'en être exempte ?

Les Philosophes anciens étoient plus Poëtes que Philosophes ; ils raisonnoient peu, & enseignoient avec une entiere liberté tout ce qu'ils vouloient. Quand les Poëtes modernes seroient plus Philosophes que Poëtes, on pourroit dire que chacun a son tour ; & à parler sérieusement, si ces changemens de Scéne doivent arriver, ils se trouveront arrangés comme l'ordre naturel des choses le demande.

Après qu'on a accusé un Poëte d'être plus Philosophe que Poëte, on peut bien l'accuser aussi d'avoir plus d'esprit que de talent ; l'un est assés une suite de l'autre, & les idées, quand on vient à les développer, sont bien liées : on entend par le mot de talent un certain mouvement impétueux & heureux qui vous porte vers certains objets, & les fait saisir juste sans avoir aucun besoin du secours de la réfléxion. Je dis *aucun* ;

car pour peu qu'on en ait besoin, c'est autant de rabattu sur l'essence & sur le mérite du talent. L'esprit, par opposition au talent, est la raison éclairée qui examine les objets, les compare, fait des choix à son gré, & y met autant de temps qu'elle le juge nécessaire. Le talent est comme indépendant de nous, & ses opérations semblent avoir été produites en nous par quelque être supérieur qui nous a fait l'honneur de nous choisir pour ses instrumens; d'ailleurs elles sont promptes, ce qui a encore très-bonne grace. Pour ce qu'on appelle esprit, ce n'est que nous; nous sentons trop que c'est nous qui agissons. La difficulté & la lenteur des opérations ne nous permettent pas de l'ignorer. Voilà la cause de cette préférence que l'on donne volontiers au talent sur l'esprit; car la raison humaine souvent trop orgueilleuse, peut aussi quelquefois être trop humble.

Ce qu'on appelle instinct dans les

Animaux, eſt le talent purement talent, & porté à ſon plus haut point. Nous admirons les loges des Caſtors, les ruches des Abeilles, & mille autres effets d'une induſtrie nullement ou du moins très-peu éclairée par une intelligence; une infinité d'hommes n'en feroient pas autant ſans y mettre toute l'intelligence qu'ils auroient en partage. Une ruche eſt d'une ſtructure ſans comparaiſon plus ingénieuſe que la cabane d'un Huron. Dans l'enfance du monde les ruches ont été auſſi parfaites qu'elles le ſont aujourd'hui. Voilà bien des ſujets d'exalter l'inſtinct ou le talent. Mais les endroits mêmes par où on l'exalteroit ſont ceux qui découvrent ſon extrême imperfection. Il fait bien ce qu'il fait, mais il ne le fait jamais que de la même maniere; il eſt renfermé dans de certaines bornes bien marquées, d'où abſolument il ne peut ſortir; il ne ſe perfectionne jamais. La premiere ruche valoit mieux que la premiere cabane;

mais elle vaut infiniment moins que les maiſons qui ont ſuccédé aux cabanes, que les Palais, que les Temples.

Il eſt impoſſible qu'il y ait des hommes abſolument à talent, comme les Abeilles ou les Caſtors, & totalement privés de lumiere. Il eſt très-difficile qu'il y ait des gens d'un eſprit très-lumineux, & qui n'ayent aucun talent, aucune diſpoſition naturelle & machinale qui les détermine à porter leurs lumieres d'un côté plus que d'un autre. On ne peut que comparer ceux qui auront une forte doſe de talent, & une foible doſe d'eſprit, avec ceux dont le caractere ſera formé du mêlange oppoſé : leſquels mériteront la préférence ?

Ceux de la premiere eſpéce auront dans leurs productions une grande facilité, de la nouveauté, une ſingularité frapante ; ils ſeront renfermés dans un genre où ils brilleront dès leurs premiers commencemens, & ne feront pas dans la ſuite de grands progrès ; ils ſe corrigeront peu de leurs défauts, même

des plus grands, feront mauvais juges de leurs propres ouvrages, & peu capables d'inſtruire.

Ceux de la ſeconde eſpéce feront plus lents dans leurs productions, & plus foibles dans les commencemens; mais ils acquerront toujours & plus de facilité, & plus de perfection; ils ſauront vaincre leurs défauts, & ſe rendre maîtres d'eux-mêmes; ils verront clair à ce qu'ils feront, & pourront communiquer les induſtries qui leur auront réuſſi; ils ſortiront à leur gré de leur genre principal, & feront ailleurs des courſes heureuſes.

On voit aſſés que dans les premiers l'eſprit nuit au talent; il les empêche d'être auſſi parfaits que les Caſtors & les Abeilles, parce qu'étant auſſi imparfait qu'on le ſuppoſe ici, il ne fait que traverſer par des lumieres fauſſes le précieux aveuglement du talent. Dans les ſeconds, au contraire, le talent foible eſt infiniment aidé par l'eſprit qui l'éclaire, le guide, & en tire ce qu'il n'auroit

n'auroit pas produit abandonné à lui-même ; en un mot, l'eſprit peut abſolument ſe paſſer du talent, & le talent ne peut pas également ſe paſſer de l'eſprit. L'eſprit ſait quelles ſont les ſources où la Poëſie prend ſes beautés ; il ſait reconnoître les vraies d'avec les fauſſes ; il ira chercher les vraies, & les trouvera peut-être ſeulement avec plus de travail & plus lentement ; le talent trouvera ſans chercher, ſi l'on veut, trouvera encore, ſi l'on veut, les vraies, mais par haſard, & ſe contentera aſſés ſouvent de fauſſes.

Tout cela ne s'entend que des cas extrêmes qui n'exiſtent peut-être jamais dans la nature, mais qui ont l'avantage d'être plus aiſés à ſaiſir, quand on veut entrer dans des diſcuſſions un peu fines. Réellement tous les génies au-deſſus du commun, ſont un aſſemblage d'eſprit & de talent combinés ſelon une infinité de degrés différens ; les plus parfaits ſeront certainement

ceux où ils ſe trouveroient égaux dans un haut degré ; mais s'il faut que l'un des deux domine, il me ſemble qu'on ne devroit pas beaucoup héſiter à ſe déterminer pour l'eſprit : il eſt vrai que ce ſera lui qui jugera dans ſa propre cauſe ; mais où trouvera-t-on un autre Juge ?

Nous avons déja jetté en avant quelques ſemences d'une prédiction haſardée. Peut-être viendra-t-il un temps où les Poëtes ſe piqueront d'être plus Philoſophes que Poëtes, d'avoir plus d'eſprit que de talent, & en ſeront loués. Tout eſt en mouvement dans l'Univers, & à tout égard ; & il paroît bien avéré que le genre humain, du moins en Europe, a fait quelques pas vers la raiſon ; mais une ſi grande & ſi peſante maſſe ne ſe meut qu'avec une extrême lenteur. Si ce mouvement continuoit du même côté, & ſuppoſé qu'il ſouffrît de grandes interruptions, ce qui n'eſt que trop naturel, s'il reprenoit tou-

jours de ce côté-là, ce qu'on peut légitimement espérer, n'en arriveroit-il pas des changemens dans les affaires de l'esprit, & ce qui n'est fondé que sur d'agréables phantômes, n'auroit-il rien à craindre ?

J'avoue que la Poësie par son langage mesuré qui flatte l'oreille, & par l'idée qu'elle offre à l'esprit d'une difficulté vaincue, a des charmes réels ; & bien, ils subsisteront, on les lui laissera, mais à condition qu'elle donnera moins au talent qu'à l'esprit, moins aux ornemens qu'au fond des choses.

Et que seroit-ce, si l'on venoit à découvrir & à s'assurer que ces ornemens pris dans un systême absolument faux & ridicule, exposés depuis long-temps à tous les passans sur les grands chemins du Parnasse, ne sont pas dignes d'être employés, & ne valent pas la peine qu'ils coûtent encore à employer ? Qu'enfin, car il faut être hardi quand on se mêle de prédire, il y a de la puérilité

à gêner ſon langage uniquement pour flatter l'oreille, & à le gêner au point que ſouvent on en dit moins ce qu'on vouloit, & quelquefois autre choſe ?

Certainement ce ne ſera que dans les matieres ſérieuſes, celles du Poëme épique, par exemple, que l'on pourra trouver cette puérilité mal placée. Elle aura toujours très-bonne grace dans la Poëſie galante & enjouée, & même les plus vieilles Fables y paroîtront avec de nouvelles parures que ce badinage ſaura bien leur donner; car il a une infinité de reſſources qui n'appartiennent qu'à lui. Quand les hommes ſe portent pour graves & ſérieux, la raiſon leur tient rigueur, & n'entend pas raillerie; mais quand ils ne ſe portent que pour enfans, elle joue volontiers elle-même avec eux.

Quelque révolution qui puiſſe arriver, la Muſique qui ſera immortelle conſerveroit la Poëſie, du moins celle qui lui ſeroit néceſſaire; & en ce cas-là,

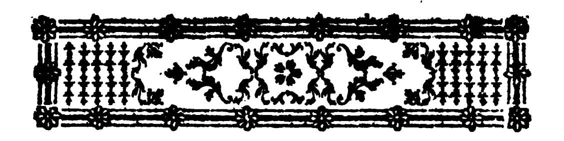
ſi la Poëſie eſt née de la Muſique, elle devroit ſa conſervation à ce qui lui a donné naiſſance ; il faudroit cependant que l'on ne s'avisât pas de ne chanter qu'en proſe, ce qui ſeroit poſſible, puiſque nous chantons depuis long-temps de ſimple proſe, & peu recherchée, avec un ſi grand ſuccès. Pour l'autre origine de la Poëſie, qui ſont les loix ; il y a toute apparence qu'elles ne la conſerveront pas, & qu'on ne reviendra jamais à les mettre en vers.



AVERTISSEMENT.

EN lisant ce petit Traité, on aura pû trouver mauvais que j'aye été jusqu'à de certaines idées plus métaphisiques, plus abstraites qu'on ne l'eût cru nécessaire. Cela pourrait bien être, absolument parlant; mais j'ai eu en vûe de répondre à de certains reproches faits de bonne part à feu M. de la Motte, d'être plus Philosophe que Poëte, d'avoir plus de Pensées que d'Images, &c. J'espere que l'on approuvera du moins mon zéle pour un homme en qui j'ai vû un génie propre à tout, & les mœurs les plus estimables & les plus aimables, assemblage rare & précieux.





DISCOURS

Lû dans l'Assemblée publique du 25 Août 1749.



'ACADÉMIE juge à propos de prendre l'occasion de cette Assemblée publique, pour avertir ceux qui aspireront aux Prix de Poësie que nous proposons ici tous les ans, d'être aussi exacts sur la Rime, que l'ont été tous nos bons Poëtes du siécle passé. Quelques Ouvrages modernes, qui, quoiqu'ils manquassent souvent de cette exactitude, n'ont pas laissé de réussir à un certain point, ont donné un exemple commode, qui a été aussitôt saisi avec ardeur, & prospere de jour en jour.

L'Académie s'en est apperçue bien

sensiblement dans un grand nombre des Ouvrages de Poësie qu'elle a reçus cette année ; & elle croit qu'il est de son devoir de s'opposer au progrès de l'abus, en déclarant que dans ses jugemens elle se conduira à cet égard avec toute la rigueur convenable.

Cette rigueur va peut-être scandaliser quelques personnes. Qu'est-ce que la Rime, dira-t-on ? N'est-ce pas une pure bagatelle ? J'en convions, à parler selon la pure raison ; mais le nombre réglé des syllabes, un repos fixé au milieu de nos grands vers, ou la *Césure*, ne sont-ce pas aussi des bagatelles précisément de la même espéce ? Traités-les comme vous voulés traiter la Rime, négligés-les autant, les proportions gardées, & vous n'aurés plus de Poësie Françoise, rien qui la distingue de la prose. On peut même remarquer ici à l'avantage de la Rime, que des trois conditions ou régles arbitraires qui distinguent dans notre Langue la Poësie

d'avec la prose, la Rime est celle qui la distingue le plus; elle en fait plus elle seule que les deux autres ensemble, & il est clair qu'elle en doit être d'autant plus soigneusement conservée.

Ne sont-ce pas les difficultés vaincues qui font la gloire des Poëtes? N'est-ce pas sur cet unique fondement, par cette seule considération qu'on leur a permis une espéce de langage particulier, des tours plus hardis, plus imprévûs; enfin ce qu'ils appellent eux-mêmes, en se vantant, un beau, un noble, un heureux *délire*, c'est-à-dire en un mot, ce que la droite raison n'adopteroit pas? S'ils ne se soumettent pas aux conditions apposées à leurs priviléges, on aura droit de les condamner à redevenir sages.

Il ne faut pas traiter de la même maniere les Arts utiles & ceux qui ne sont qu'agréables. Les utiles le sont d'autant plus, qu'ils sont d'une plus facile exécution; la raison en est évidente: au

contraire, les Arts purement agréables perdroient de leur agrément à devenir moins difficiles, puisque c'est de leur difficulté que naît tout le plaisir qu'ils peuvent faire. Le plus grand inconvénient qu'on auroit à craindre, ce seroit que le nombre des Poëtes ne diminuât : & bien, il faudroit se résoudre à prendre ce mal-là en patience; certainement nous ne perdrions pas les grands Génies, ils n'en seroient que plus excités à user de toute leur force; & le sentiment intérieur de cette même force ne leur permettroit pas de demeurer oisifs.

Ce que l'Académie voudroit faire aujourd'hui chés nous, on croiroit presque qu'il s'est fait de soi-même chés les Latins. Les fragmens d'Ennius ne nous donnent l'idée que d'une versification extrêmement lâche, & qui se permettoit à peu près tout ce qu'elle vouloit.

Lucrece vient ensuite qui se permet

moins, mais encore beaucoup. Virgile paroît; il abolit une infinité des anciens priviléges, & tout le Parnasse Latin obéit. Cette Poësie étoit toujours allée en augmentant à la fois de difficulté & de perfection; & elle s'est maintenue en cet état, du moins à l'égard de la difficulté & des régles pendant plus de quatre siécles; après quoi un affreux déluge de barbarie a tout abîmé. Si nous voulions en croire les Novateurs d'aujourd'hui sur la Rime, nous ferions précisément le contraire de ce qu'ont fait les Latins arrivés à leur beau siécle; ils s'y sont tenus long-temps: nous, dès que nous serions arrivés au nôtre (car nous pouvons hardiment qualifier ainsi celui de Louis XIV.) nous nous presserions volontairement d'en décheoir; ce seroit pousser bien loin l'inconstance qu'on nous reproche tant.

Il est vrai cependant que les Novateurs peuvent avoir des chefs qui agiront par un autre motif, par la noble

ambition d'être à la tête d'un parti ; d'une espéce de révolution dans les Lettres, de quelque chose enfin : & en ce cas, ils ont raison de croire qu'ils engageront mieux leurs gens par une diminution, que par une augmentation de travail.

Si nous remontions jusqu'aux Grecs, nous trouverions que chés eux la Poësie a toujours marché aussi, en resserrant elle-même ses chaînes. Homere qui est à la tête de tout, est si excessivement licencieux, qu'il ne paroît presque pas possible d'y rien ajouter à cet égard; & il étoit bien naturel que l'on se fît un honnête scrupule d'aller si loin. Mais je ne veux pas m'engager dans une discussion trop étendue, & pour tout dire, dont je ne serois pas capable. Renfermons-nous chés les Latins : comparons leurs gênes avec les nôtres. Ce seroit un long détail, si l'on vouloit : mais il me semble que tout l'essentiel de ce parallele peut se réduire à deux chefs principaux.

1°. Sur les six pieds qui composent un vers hexamétre latin, il n'y a que les deux derniers qui soient assujetis à être d'une certaine quantité; les quatre premiers sont *libres*, non absolument, mais par rapport aux deux autres. De cette structure du vers hexamétre, il résulte qu'il y a un assés grand nombre de mots latins qui n'y peuvent jamais entrer. Voilà donc la Langue Latine appauvrie d'autant; & la difficulté de s'exprimer en vers, augmentée. Chés nous, les régles du grand vers n'excluent aucun mot, à moins qu'il ne fût de sept syllabes, ce qui est très-rare.

2°. En Latin, les mots exclus du vers hexamétre peuvent se refugier dans les Phaleuques, dans les Odes Alcaïques, &c. Mais là il n'y a aucun pied libre, comme il y en avoit dans l'hexamétre; & c'est là tout ce qu'on a pû imaginer de plus cruel & de plus tirannique. Le François n'a rien d'approchant. Jusque-là les Latins, qui accablés d'un joug si

pesant, n'ont pas laissé de s'élever jusqu'où nous ne pouvons guére que les suivre, ont du côté des difficultés vaincues, un avantage infini sur nous.

Mais il faut avouer qu'ils avoient une commodité qu'on peut aussi appeller infinie, & dont nous sommes presqu'entierement privés; c'est l'inversion des mots. Je crois qu'on pourroit prouver par leurs meilleurs Poëtes, que cette inversion étoit, à très-peu de chose près, totalement arbitraire; & cela supposé, il est certain que cinq mots seulement peuvent être arrangés en cent vingt façons différentes; dix mots iroient à plus de trois millions. Horace dit galamment & ingénieusement à l'aimable Pirrha, qu'il s'étoit sauvé du naufrage dont il étoit menacé par ses charmes; & voici très-littéralement & dans la derniere exactitude ses propres mots: *Une muraille sacrée marque par un Tableau votif que j'ai appendu au puissant Dieu de la Mer mes vêtemens tout mouil-*

lés. L'image est poëtique & heureuse : cela fait au moins onze mots latins ; & voici comment ils ont été arrangés par Horace pour faire les vers qu'il vouloit. *Par un Tableau une sacrée votif muraille marque tout mouillés que j'ai appendu au puissant mes vêtemens de la Mer Dieu.* J'ai vû des gens d'esprit, mais qui ne savoient point le Latin, fort étonnés qu'Horace eût parlé ainsi ; & d'autres qui avoient fait leurs études, étonnés encore de ce qu'ils ne l'avoient pas été jusque-là. Tout ce que je prétens présentement, c'est que l'arrangement qu'Horace donne à ces onze mots latins, est tel, que l'on voit assés qu'une infinité d'autres arrangemens pareils auroient été également recevables ; que ces arrangemens étoient donc arbitraires ; que puisqu'il s'agissoit d'onze mots, il y avoit plus de dix millions d'arrangemens possibles ; & que quand il y en auroit eu quelques-uns d'absolument insupportables, il en restoit encore un nombre

prodigieux plus que ſuffiſant pour y ſatisfaire.

Que les Latins n'ayent dans un certain genre de vers aucune ſyllabe libre, mais une entiere liberté de placer les mots comme ils voudront; & que nous n'ayons aucune gêne ſur les ſyllabes, mais un extrême aſſujetiſſement à un certain ordre des mots, & cela en tout genre de vers; il me ſemble qu'il ne ſeroit pas aiſé de juger de quel côté il y auroit plus ou moins de difficulté, & qu'on pourroit ſuppoſer ici une égalité aſſés parfaite. Mais s'il eſt queſtion de ſavoir laquelle des deux pratiques eſt la plus raiſonnable, la déciſion pourra être aſſés prompte; certainement la licence effrénée des tranſpoſitions produira ſouvent de l'obſcurité & de l'embarras; exigera du Lecteur, & principalement de l'Auditeur, une attention pénible, qui n'ira qu'à entendre le ſens littéral, & non à enviſager l'idée; & produira dans la phraſe une confuſion & un chaos où

l'on ne ſe reconnoîtra un peu que lorſqu'on ſera parvenu juſqu'au bout. Souvenons-nous du morceau cité d'Horace. Il y a là un *tout mouillés* adjectif détaché de ſon ſubſtantif, qu'on verra quelque temps après ; juſque-là ce mot n'a aucun rapport à tout ce qui l'environne, & il paroît tout-à-fait hors d'œuvre & comme ſuſpendu en l'air. Il faudra faire effort pour s'en ſouvenir, & le rejoindre au mot de *vêtemens* quand il daignera paroître.

Mais n'eſt-il pas à propos que le Poëte prenne tous les moyens poſſibles d'empêcher que l'attention qu'on lui donne ne ſe relâche ? Sans doute, il les doit prendre ; mais il faut que ce ſoit à ſes dépens, & non aux dépens de l'Auditeur. Le Poëte n'eſt fait que pour le plaiſir d'autrui ; moins il vendra cher celui qu'il fera, plus il en fera ; il doit ſe ſacrifier de bonne grace, ſans ſonger jamais à faire partager ſes peines.

Nous étions partis de la Rime, &

nous voilà arrivés bien loin, & peut-être beaucoup trop loin, sur un sujet si léger. Nous demandons cependant la permission de dire encore un mot. En supposant que la Rime soit réguliere, quelle sera sa plus grande perfection possible?

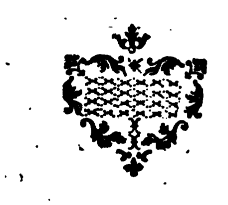
Il y a un bon mot fort connu. *Voilà deux mots bien étonnés de se trouver ensemble*, a dit un homme d'esprit, en se moquant d'un mauvais assortiment de mots. J'applique cela à la Rime, mais en le renversant, & je dis qu'elle est d'autant plus parfaite, que les deux mots qui la forment sont plus étonnés de se trouver ensemble. J'ajoute seulement qu'ils doivent être aussi aises qu'étonnés. Si vous avés fini un vers par le mot d'*ame*, il vous sera bien aisé de trouver le mot de *flame* pour finir l'autre. Non-seulement il y a peu de mots de cette terminaison dans la Langue; mais de plus ceux-ci ont entr'eux une telle affinité pour le sens, qu'il

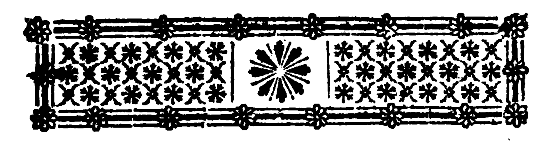
ſera très-difficile que le Diſcours où le premier ſera employé, n'admette ou même n'amene néceſſairement le ſecond. La Rime eſt légitime; mais c'eſt preſque un mariage. Je dis qu'alors les mots ne ſont pas *étonnés*, mais ennuyés de ſe rencontrer.

Si au contraire vous faites rimer *fable* & *affable*, & je ſuppoſe que le ſens des deux vers ſoit bon, on pourra dire que les deux mots ſeront étonnés & bien aiſes de ſe trouver. On en voit aſſés la raiſon, en renverſant ce qui vient d'être dit. Ce ſeront là des Rimes riches & heureuſes.

Toute Langue cultivée ſe partage en deux branches différentes, dont chacune a un grand nombre de termes que l'autre n'employe point; la branche ſérieuſe & noble, la branche enjouée & badine. On pourroit croire que les Poëtes ſont plus obligés de bien rimer dans le ſérieux que dans le badin; mais pour peu qu'on y penſe, on verra que c'eſt le

contraire. Leur assujetissement à la Rime doit être d'autant plus grand, qu'il leur est plus aisé d'y satisfaire. Or la Langue badine est de beaucoup la plus abondante & la plus riche; outre tous les termes qui lui sont propres, & auxquels l'autre n'ose jamais toucher, elle a tous ceux de cette autre, sans exception, qu'elle peut tourner en plaisanterie tant qu'elle voudra. Elle peut aller même jusqu'à en forger de nouveaux. Il est bien juste que la joie si nécessaire aux hommes ait quelques priviléges.





RÉPONSE

De M. DE FONTENELLE, *Directeur de l'Académie Françoise, au Discours prononcé par M.* L'EVESQUE DE RENNES, *le jour de sa réception 25 Septembre 1749.*

MONSIEUR,

CE que nous venons d'entendre ne nous a point surpris; nous savions il y a long-temps que dès votre entrée dans le monde on jugea qu'à beaucoup d'esprit naturel, & à une grande capacité dans les matieres de l'Etat Ecclésiastique que vous aviés embrassé;

vous joigniés l'agréable don de la parole, qui ne s'attache pas toujours au plus grand fond d'esprit, & encore moins à des connoissances également épineuses, & éloignées de l'usage commun. Nous savions qu'après avoir été nommé Evêque de la Capitale d'une grande Province qui se gouverne par des Etats, votre Dignité qui vous mettoit à la tête de ces Etats, vous avoit donné occasion d'exercer souvent un genre d'éloquence peu connu parmi nous, & qui tient assés du caractere de l'éloquence Grecque & Romaine. Les Orateurs François, excepté les Orateurs sacrés, ne traitent guére que des sujets particuliers, peu intéressans, souvent embarrassés de cent minuties importantes, souvent avilis par les noms mêmes des principaux Personnages. Pour vous, MONSIEUR, vous aviés toujours en main dans vos Discour publics les intérêts d'une grande Province combinés avec ceux du Roi;

vous étiés, si on ose le dire, une espéce de Médiateur entre le Souverain qui devoit être obéi, & les Sujets qu'il falloit amener à une obéissance volontaire. De-là vous avés passé, MONSIEUR, à l'Ambassade d'Espagne, où il a fallu employer une éloquence toute différente, qui consiste autant dans le silence que dans les discours. Les intérêts des Potentats sont en si grand nombre, si souvent & si naturellement opposés les uns aux autres, qu'il est difficile que deux d'entr'eux, quoiqu'étroitement unis par les liens du sang, soient parfaitement d'accord ensemble sur tous les points, ou que leur accord subsiste long-temps. Les deux Branches de la Maison d'Autriche n'ont pas toujours été dans la même intelligence. L'une des deux Maisons Royales de Bourbon vous a chargé de ses affaires auprès de l'autre. La Renommée, quoique si curieuse, sur tout des affaires de cette nature, quoique si

ingénieuse & même si hardie à deviner, ne nous a rien dit de ce qui s'est passé dans un intérieur où vous avés eu besoin de toute votre habileté; & cela même vous fait un mérite. Seulement nous voyons que l'Espagne, pour laquelle vous avés dû être le moins zèlé, ne vous a laissé partir de chés elle que revêtu du titre de Grand de la premiere Classe, honneur qu'elle est bien éloignée de prodiguer.

Le grand Cardinal de Richelieu, lorsqu'il forma une Société de Gens presque tous peu considérables par eux-mêmes, connus seulement par quelques talens de l'esprit, eût-il pû, même avec ce sublime génie qu'il possédoit, imaginer à quel point eux & leurs successeurs porteroient leur gloire par ces talens, & par leur union? Eût-il osé se flatter que dans peu d'années les noms les plus célébres de toute espéce ambitionneroient d'entrer dans la liste de son Académie; que dès qu'elle auroit perdu

perdu un Cardinal de Rohan, il se trouveroit un autre Prélat, tel que vous, MONSIEUR, prêt à le remplacer ?

Le nom de Rohan seul fait naître de grandes idées. Dès qu'on l'entend, on est frappé d'une longue suite d'illustres Ayeux, qui va se perdre glorieusement dans la nuit des siécles ; on voit des Héros dignes de ce nom par leurs actions, & d'autres Héros dignes de ces Prédécesseurs ; on voit les plus hautes Dignités accumulées, les alliances les plus brillantes, & souvent le voisinage des Trônes : mais en même tems il n'est que trop sûr que tous ces avantages naturels, si précieux aux yeux de tous les hommes, seroient des obstacles qu'auroit à combattre celui qui aspireroit au mérite réel des vertus, telles que la bonté, l'équité, l'humanité, la douceur des moeurs. Tous ces obstacles, dont la force n'est que trop connue par l'expérience, non-seulement M. le Cardinal de Rohan, durant tout le cours de sa vie,

les surmonta, mais il les changea eux-mêmes en moyens, & de pratiquer mieux les vertus qu'ils combattoient, & de rendre ces vertus plus aimables. Il est vrai, pour ne rien dissimuler, qu'il y étoit extrêmement aidé par l'extérieur du monde le plus heureux, & qui annonçoit le plus vivement & le plus agréablement tout ce qu'on avoit le plus d'intérêt de trouver en lui. On sait ce qu'on entend aujourd'hui, en parlant des Grands, par le don de représenter. Quelques-uns d'entr'eux ne savent guére que représenter; mais lui, il représentoit & il étoit.

Dès son jeune âge destiné à l'Etat Ecclésiastique, il ne crut point que son nom, ni un usage assés établi chés ses pareils, pussent le dispenser de savoir par lui-même. Il fournit la longue & pénible carriere prescrite par les Loix avec autant d'assiduité, d'application, de zéle, qu'un jeune homme obscur, animé d'une noble ambition, & qui

n'auroit pû compter que sur un mérite acquis. Aussi dès ces premiers temps se fit-il une grande réputation dans l'Université; les Dignités & les Titres qui l'attendoient, pour ainsi dire, avec impatience, ne laissoient pas de venir le trouver selon un certain ordre.

Il étoit à l'âge de trente ans Coadjuteur de M. le Cardinal de Furstemberg, Evêque & Prince de Strasbourg, lorsqu'il survint dans cette Académie un de ces incidens qui en troublent quelquefois la paix, & fournissent quelque légere pâture à la malignité du Public. Le principe général de ces espéces d'orages est la liberté de nos élections, liberté qui ne nous en est pas cependant, ainsi qu'aux anciens Romains, moins nécessaire, ni moins précieuse. Ce fut en de pareilles circonstances que le Coadjuteur de Strasbourg se montra, & calma tout; & je puis dire hardiment qu'il entra dans cette Académie par un bienfait. Avec quel redoublement & de

joie & de reconnoiſſance ne lui fîmes-nous pas enſuite nos complimens ſur le chapeau de Cardinal, ſur la Charge de Grand Aumônier de France; Dignités dont l'éclat rejailliſſoit ſur nous, & qui nous élevoient toujours nous-mêmes de plus en plus?

Nous ſavons aſſés en France ce que c'eſt que les affaires de la Conſtitution. Ne fuſſent-elles que Théologiques, elles ſeroient déja d'une extrême difficulté: un grand nombre de gens d'eſprit ont fait tous les efforts poſſibles pour découvrir quelques nouveaux rayons de lumiere dans des ténébres ſacrées, & ils n'ont fait que s'y enfoncer davantage; peut-être eût-il mieux valu les reſpecter d'un peu plus loin. Mais les paſſions humaines ne manquerent pas de ſurvenir, & de prendre part à tout, voilées avec toute l'induſtrie poſſible, d'autant plus difficiles à combattre, qu'il ne falloit pas laiſſer ſentir qu'on les reconnût. Le Roi convoqua ſur ce ſujet des aſſem-

blées d'Evêques, à la tête deſquelles il mit Monſieur le Cardinal de Rohan. Que l'on réfléchiſſe un inſtant ſur ce qu'exige une pareille place dans de pareilles conjonctures, & l'on jugera auſſitôt qu'un Prélat avec peu de talens, peu de ſavoir, des lumieres acquiſes dans le beſoin, moment par moment, empruntées en ſi bon lieu que l'on voudra, eût paru bien vîte à tous les yeux tel qu'il étoit naturellement. J'atteſte la Renommée ſur ce qu'elle publia alors dans toute l'Europe à la gloire du Prélat dont nous parlons. Il joignit même au mérite de grand homme d'Etat, & de ſavant Evêque, un autre mérite de ſurcroît, qu'il ne nous ſiéroit pas de paſſer ſous ſilence, quoique réellement fort inférieur; il fut quelquefois obligé de porter la parole au Roi à la tête du reſpectable Corps qu'il préſidoit, & il s'en acquitta en véritable Académicien.

Il fut envoyé quatre fois à Rome par le Roi pour des élections de Souverains

Pontifes. Il n'y a certainement rien sur tout le reste de la Terre, qui ressemble à un Conclave. Là sont renfermés sous des Loix très-étroites & très-gênantes, un certain nombre d'hommes du premier ordre & du premier mérite de différentes Nations, qui n'ont tous que le même objet en vûe, & tous différens intérêts par rapport à cet objet. La Nation Italienne est de beaucoup la plus nombreuse; très-spirituelle par une faveur constante de la Nature, dressée par elle-même aux négociations, adroite à tendre des piéges subtils & imperceptibles, à pénétrer finement les apparences trompeuses, qui couvrent le vrai, & même les secondes ou troisiémes apparences, qui pour plus de sûreté couvrent encore les premieres. M. le Cardinal de Rohan ne fut que prudent, que circonspect, sans artifice & sans mystere, ouvertement zélé pour les intérêts de la Religion & de la France, & il ne laissa pas de réussir, & de s'attirer une extrême

considération des Italiens les plus habiles. Des exemples pareils, un peu plus fréquens, rendroient peut-être au vrai plus de crédit qu'il n'en a aujourd'hui, ou du moins plus de hardiesse de se montrer.

Toute la partie du Diocèse de Strasbourg située au-delà du Rhin appartient en Souveraineté à l'Evêque qui en prend l'investiture de l'Empereur. D'un autre côté l'Evêché de Strasbourg est extrêmement mêlé de Luthériens autorisés par des traités inviolables. M. le Cardinal de Rohan avoit à soutenir le double personnage, & de Prince souverain & d'Evêque Catholique. Prince, il gouverna ses Sujets avec toute l'autorité, toute la fermeté de Prince; & en même temps avec toute la bonté, toute la douceur qu'un Evêque doit à son Troupeau; seulement il y joignit l'esprit de conquête si naturel aux Princes; mais l'esprit de conquête Chrétien. Il employa tous ses soins, mais ses soins uni-

quement, à ramener dans le sein de l'Eglise ceux qui s'en étoient écartés; il étoit né avec de grands talens pour y réussir; & en effet le nombre des Catholiques est sensiblement augmenté dans le Diocèse de Strasbourg.

De cette augmentation, moins difficile à continuer qu'elle n'étoit à commencer, il en a laissé le soin à un Neveu, son digne successeur, déja revêtu de ses plus hautes Dignités. Quelle gloire pour nous, que le titre d'Académicien n'ait pas été négligé dans une si noble & si brillante succession!

Après tout ce qui vient d'être dit, nous dédaignons presque de parler de la magnificence de cet illustre Cardinal. La magnificence considerée par rapport aux Grands, est plutôt un grand défaut quand elle y manque, qu'un grand mérite quand elle s'y trouve. Son essence est d'être pompeuse & frappante; sa perfection seroit d'avoir quelque effet utile & durable. Notre grand Prélat l'a

pratiquée de toutes les manieres. Tantôt il a fait des présens rares à des Souverains, tantôt il a répandu ses bienfaits dans les lieux de sa dépendance qui en avoient besoin, tantôt il a construit des Palais superbes, tantôt il a doté pour tous les siécles à venir un assés grand nombre de filles indigentes. Dans toutes les fêtes où pouvoient entrer la justesse & l'élégance du goût François, il n'a pas manqué de faire briller aux yeux des Etrangers cet avantage, qui, quoiqu'assés superficiel en lui-même, n'est nullement indigne d'être bien ménagé.

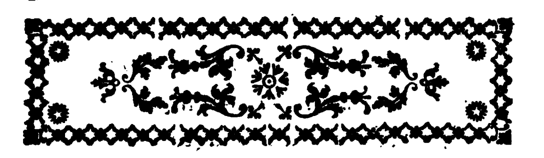
Je sens, MESSIEURS, que je vous fais un portrait, & fort étendu, & peut-être peu vraisemblable à force de rassembler trop de différentes perfections; on m'accusera de cet esprit de flatterie qu'on se plaît à nous reprocher. Je vous demande encore un moment d'attention, & j'espere que je serai justifié.

Le ROI a dit: *C'est une vraie perte que celle du Cardinal de Rohan; il a bien servi*

l'Etat, il étoit bon Citoyen & grand Seigneur; je n'ai jamais été harangué par personne qui m'ait plû davantage.

Je crois n'avoir plus rien à dire sur le reproche de flatterie. J'ajouterai seulement que de cet éloge fait par le Roi, il en résulte un plus grand pour le Roi lui-même. Il fait connoître, il fait apprécier le mérite de ses Sujets; & combien toutes les vertus, tous les talens doivent-ils s'animer dans toute l'étendue de sa domination! C'est-là ce qui nous intéresse le plus particulierement: l'Europe entiere retentit du reste de ses louanges; & ce qui est le plus glorieux, & en même temps le plus touchant pour lui, on compare déja son Régne à celui de Louis XIV.





HISTOIRE DU ROMIEU DE PROVENCE.

PENDANT que la France étoit partagée en plusieurs petits Etats, presque indépendans du Roi, la Comté de Provence tomba, par un mariage, dans la Maison des Comtes de Barcelone, qui par la même voie devinrent peu de temps après Rois d'Arragon. Tantôt le Royaume & la Comté furent dans une même main; tantôt le Royaume fut le partage de l'aîné, & la Comté

celui d'un cadet. Le dernier des Comtes de cette Maison fut Raimond Berenger V, qui vers l'an 1216 s'étant soustrait à la tutelle suspecte de Pierre, Roi d'Arragon, son oncle, qui le tenoit en Espagne, étoit venu en Provence prendre possession de son Etat. Après qu'il eut remis dans le devoir quelques-uns des principaux Seigneurs, & quelques Villes des plus considérables du Pays, qui avoient voulu profiter de son absence, quoique tout ne fût pas encore calme, sa Cour ne laissa pas d'être agréable & florissante.

Raimond entendoit bien la guerre, & l'aimoit peu; le soin de se maintenir suffisoit pour consumer toute son activité, & il ne lui en restoit pas pour songer à s'agrandir. Il étoit naturellement doux, simple, populaire; mais il prenoit quelquefois les défauts de Prince, quand il se souvenoit de son rang; ce qu'il avoit de mauvais lui coûtoit quelque effort & quelque attention, & ce

qu'il avoit de bon ne lui coûtoit rien. L'inſtinct qui le portoit à la vertu, étoit plus sûr que ſes lumieres ; il n'avoit pas aſſés d'eſprit pour être inébranlable dans le bien. Il aimoit les plaiſirs, & ſe connoiſſoit aſſés aux choſes d'agrément. Cela joint à ſa bonté naturelle, & la familiarité qu'il accordoit aiſément à ceux qui l'approchoient, attira auprès de lui preſque tous les Seigneurs du Pays, quoiqu'alors les Gentilshommes ſe tinſſent volontiers dans leurs Châteaux, & ne fiſſent guére plus leur cour à leurs Ducs ou leurs Comtes, que ces Comtes & ces Ducs ne la faiſoient au Roi.

Ces temps-là furent fort ignorans ; & il ſemble que la nature les choiſit exprès pour faire voir ce qu'elle peut par elle-même, & pour produire des Poëtes qui lui duſſent tout. Au milieu de la groſſiereté du douziéme & du treiziéme ſiécle, il ſe répandit dans toute la France un eſprit poëtique qui alla

jusqu'en Picardie, & à plus forte raison la Provence en eut-elle sa part.

La Poësie & les Poëtes de ce temps-là étoient bien différens de ce qu'ils sont aujourd'hui. La Poësie étoit sans art, sans régle, telle enfin qu'elle doit être dans sa naissance; car à l'égard de ces siécles, les Grecs & les Latins n'avoient jamais été. Le Grec étoit absolument inconnu; & si quelques-uns de ces Auteurs savoient le Latin, ce n'étoient guére que des Prêtres ou des Moines, qui même ne le savoient presque que par l'Ecriture Sainte; & par conséquent assés mal. Homere & Virgile n'étoient tout au plus connus que de réputation; & si vous trouvés quelquefois dans ces sortes d'Ouvrages quelque trait de Fable, croyés que c'étoit une érudition bien rare. En récompense ils ont une simplicité qui se rend son Lecteur favorable, une naïveté qui vous fait rire, sans vous paroître ridicule, & quelquefois des traits

de génie imprévûs & assés agréables. La plus grande gloire de la Poësie Provençale est d'avoir pour fille la Poësie Italienne. Non-seulement l'art de rimer passa des Provençaux aux Italiens; mais il est sûr que Dante, Petrarque, & Bocace dans ses Contes, ont bien fait leur profit de la lecture des Provençaux. Il y en a plusieurs dont Petrarque fait l'éloge, sans doute par reconnoissance; & outre tout cela, il fut encore inspiré par une Provençale, & animé par le Soleil de Provence.

Les Poëtes d'alors ressembloient encore moins à ceux d'aujourd'hui, que leur Poësie à la nôtre. Je trouve que ceux de Provence étoient presque tous de grande qualité; & si l'on est surpris que dans une Nation telle que la Françoise, qui avoit toujours regardé les Lettres avec mépris, & qui aujourd'hui tient encore beaucoup de cette espéce de barbarie, des Gentilshommes & de grands Seigneurs s'amusassent à faire

des vers, je ne puis répondre autre chose, sinon que ces sortes de vers-là se faisoient sans étude & sans science, & que par conséquent ils ne deshonoroient pas la Noblesse. Il est vrai cependant que ces Poëtes n'exerçoient pas le métier trop noblement; ils se faisoient fort bien payer. Ils s'attachoient à quelque Prince, ou alloient errans de Cour en Cour pour faire voir leurs Ouvrages. Quelquefois pendant le repas d'un Prince, vous voyiés arriver un Troubadour, c'est-à-dire un Poëte ou trouveur de belles choses, avec ses Jongleurs, c'est-à-dire Joueurs d'instrumens; & le Troubadour faisoit chanter aux Jongleurs sur leurs *Vielles* ou *Harpes* les vers qu'il avoit composés. On les payoit en draps, armes & chevaux, payement assés noble; mais pour tout dire, on leur donnoit aussi de l'argent. L'Histoire marque beaucoup de Troubadours qui s'y sont enrichis; & ces Troubadours-là portent

de

de ſi beaux noms, qu'il n'y a pas de grand Seigneur aujourd'hui qui ne fût bienheureux d'en deſcendre. Ce qui releve fort leur honneur, c'eſt que dans ces payemens qu'on leur faiſoit, entroient aſſés ſouvent les faveurs des Princeſſes & des plus grandes Dames, qui étoient aſſés foibles contre un bel eſprit. Un Sonnet d'Armand ou Chomeil mit à bout toute la vertu de la Vicomteſſe de Boiers.

Quelques Troubadours avoient établi, qu'après avoir chanté devant une aſſemblée de Femmes de qualité, ils étoient en droit d'en aller baiſer une à leur choix. Mais ce qui marque encore mieux le cas qu'on faiſoit des Poëtes, on trouve que Robert, fils de Charles II, Roi de Naples, & Comte de Provence, exempta pour dix ans la Ville de Taraſcon de toutes Tailles & Subſides, à condition qu'on y entretiendroit aux dépens du public Pierre Cardenal, bon Troubadour. Et croi-

ra-t-on bien aujourd'hui qu'un Albertet de Sisteron, ayant envoyé en mourant ses Œuvres à la Marquise de Mallespine, & qu'un nommé Fabre d'Usel les ayant interceptées, & les donnant comme de lui, son procès lui fut fait dans toutes les régles, & que le Plagiaire fut fustigé, *suivant les Loix Impériales*, dit l'Histoire, tant les choses là étoient traitées sérieusement.

Il est aisé de deviner que dans un siécle où la Poësie étoit si fort à la mode, la galanterie y devoit être aussi. Tous ces Poëtes étoient amoureux : & comment les Dames auroient-elles manqué de complaisance pour eux ? Les maris même n'en manquoient pas ; on en trouve quelques-uns qui ont mieux aimé dissimuler que de chasser le Troubadour de chés eux. Cependant l'aventure de Guillaume de Cabestan marque assés que tous les maris ne peuvent pas dépouiller leur férocité naturelle. Il avoit quitté Berangere des

Baux, Dame de la premiere qualité de Provence, qui pour s'assurer de la constance du Poëte, lui avoit donné un breuvage, dont il pensa mourir, & qui altera son cerveau un peu plus qu'il n'étoit nécessaire pour faire des vers. Il s'étoit attaché à la femme du Seigneur de Seillan, & avoit obtenu d'elle ce qui étoit presque dû à un Troubadour. Le mari, moins touché de la Poësie, assassina Guillaume de Cabestan, tira son coeur hors de son corps, & le donna à manger à sa femme, bien apprêté. Elle le trouva bon ; & quand son mari lui dit ce que c'étoit, elle répondit, que puisqu'elle avoit mangé de si noble viande, elle n'en mangeroit jamais d'autre, & se laissa mourir de faim.

L'histoire de ces Poëtes est pleine d'effets extraordinaires de passion, qui sont à peine croyables dans un siécle aussi relâché sur l'amour que l'est celui-ci. L'un, dans un dépit amoureux,

tue sa maîtresse, & se tue ensuite; l'autre meurt de ce que l'on porte la sienne en terre. Il est vrai qu'il mourut trop tôt; car la Dame revint pendant qu'on faisoit son Service dans l'Eglise; mais elle fit bien son devoir, elle alla s'enterrer dans un Couvent. Qui a jamais égalé, & qui égalera jamais Gefroi Budel, Sieur de Blieux? Il entend parler de la beauté & des perfections de la Comtesse de Tripoli & des Pélerins qui venoient de la Terre-Sainte; le voilà qui devient amoureux sur leur parole, & qui passe sa vie à faire des vers pour sa chere Idée. Enfin ne pouvant plus soutenir l'absence de ce qu'il n'avoit jamais vû, il s'embarque pour Tripoli en habit de Pélerin. En approchant de ces lieux charmans où étoit tout son bien, sa passion augmenta, & il arriva malade. Son confident, qu'il avoit mené avec lui, alla avertir la Comtesse qu'il venoit d'entrer dans le Port un Vaisseau qui lui amenoit un amant, mais

fort indisposé. Elle eut la bonté de venir aussi-tôt dans le Vaisseau ; mais comme le Poëte commençoit un compliment très-tendre, il fut suffoqué par l'excès de son amour, & mourut. La Comtesse paya du moins sa passion par un magnifique tombeau ; & *oncques depuis*, dit l'Histoire, *ne fut vûe faire bonne chere.* Il faut qu'on se souvienne, en lisant cette Histoire, que ce Héros étoit né sous le Soleil de Provence, & étoit Poëte ; & je crains qu'on n'ait encore de la peine à la trouver vraisemblable.

Rien n'étoit alors plus singulier en Provence, que ce qu'on appelloit la Cour d'Amour. C'étoit une assemblée de Dames de la premiere qualité, qui ne traitoient que de matieres de galanterie. S'il naissoit quelque contestation entre un amant & une maîtresse, on envoyoit la question à la Cour d'Amour ; & comme l'esprit du siécle étoit sérieux sur les bagatelles, les Dames prononçoient gravement sur la ques-

tion, & leur jugement étoit reçu avec une soumission très-sincere.

Telle fut la Provence sous les Comtes de la Maison de Barcelone, & particulierement sous Raimond Berenger V; il étoit Troubadour lui-même, plutôt par mode que par génie. Il avoit épousé Béatrix de Savoye, dont il eut quatre filles; Marguerite, Eléonore, Sance & Béatrix, qu'on remarque qui ont toutes été Reines, quoique la Royauté de l'une des quatre ait été un peu imaginaire. Je parle de Sance, qui épousa Richard d'Angleterre, que les Princes Allemands élurent Roi des Romains, & qui n'en eut jamais que le titre.

Avant qu'aucune de ces Princesses fût mariée, & tandis qu'elles ornoient encore la Cour de Provence, on y vit paroître le Romieu, si célebre dans les Histoires du Pays. Romieu, en Provençal, veut dire Pélerin, ou qui va à Rome, parce que d'abord on alloit

communément à Rome en Pélerinage, ensuite la dévotion se tourna à la Terre-Sainte. Un soir que le Comte de Provence revenoit de la chasse, il rencontra ce Romieu, avec sa cappe & son bourdon, qui marchoit seul d'un air fort gai & fort content. La bonne humeur où étoit alors le Comte, & l'oisiveté, firent qu'il parla au Romieu, & il fut fort étonné que le Romieu lui répondit avec esprit, avec liberté, & comme un homme accoutumé au commerce des Grands. Le Comte lui demanda qui il étoit. Monseigneur, lui dit-il, je vous supplie très-humblement de m'excuser; je reviens de la Terre-Sainte, & on m'y a fait faire voeu de ne dire jamais qui je suis. Cette réponse satisfit le Comte, parce que c'étoit assés la mode en ces temps-là de faire des voeux bisarres. Je vois bien ce que c'est, dit le Comte au Romieu; vous êtes un homme de qualité, qui êtes tombé dans quelque grande faute, & on vous

a donné pour pénitence d'errer par le monde ſous ce miſérable équipage, ſans oſer déclarer qui vous êtes; je vous avoue que je trouve cette mortification aſſés bien imaginée. Monſeigneur, répondit-il, je n'aurois pas eu aſſés peu de conſcience pour ne pas dire à mon Confeſſeur de m'en chercher une autre, car en vérité il y auroit été trompé; & ſi j'étois homme de qualité, rien ne me coûteroit moins que de cacher ma naiſſance & mon nom. Comment, reprit le Comte, ſeriés-vous bien aiſe qu'on vous traitât comme un homme du peuple? Prendriés-vous plaiſir à vous priver des égards & des reſpects qu'on devroit à votre rang? Vous me fourniſſés vous-même la réponſe, Monſeigneur, repliqua le Romieu; ce ſeroit à mon rang que tout cela ſeroit dû, il le perdroit, mais pour moi je ne perdrois rien; mon rang & moi nous ne ſerions pas la même choſe.

Le Comte, toujours plus frappé du Romieu

Romieu, & plus curieux de l'entendre parler, & d'approfondir, s'il se pouvoit, cette aventure, lui ordonna de le suivre. Il eut beau s'en défendre, il eut beau représenter que ses affaires l'appelloient ailleurs, & qu'il n'étoit point propre à paroître dans une Cour, il n'en fut point cru, & on le fit monter à cheval. Le Comte ne parloit qu'à lui ; & quand on fut arrivé, il fut seul le spectacle de toute la Cour. Mais pour mieux comprendre de quelle maniere il y fut regardé, il est bon de savoir de quelles personnes elle étoit composée.

Ceux qui avoient le plus de part à la familiarité du Comte, étoient Beralde, cadet de l'illustre Maison des Baux, qui avoit disputé la Provence aux Comtes de Barcelone ; Boniface de Castellane, Raoul de Gatin, l'Abbé de Mont-Maiour Perdigon.

Beralde des Baux étoit bien fait, & d'un extérieur très-agréable ; il avoit de la valeur, de la libéralité, de la

généroſité, du déſintéreſſement; mais il ne ſe croyoit obligé à toutes ces vertus, que parce qu'il étoit de bonne Maiſon. Il croyoit que la naiſſance les donnoit, & qu'un Gentilhomme qui ne les avoit pas, avoit pris ſoin de les étouffer en lui. On le trouvoit parfaitement honnête homme, quand on ne s'appercevoit pas de ſon motif. Il avoit des vûes aſſés fines ſur les choſes de morale, & on étoit charmé de l'en entendre diſcourir; mais au milieu de raiſonnemens très-ſolides, il plaçoit quelquefois que la Maiſon des Baux étoit deſcendue d'un des trois Rois, nommé Balthaſar, & que l'Etoile d'argent qu'elle a pour Armes, repréſentoit celle qui avoit conduit les Mages à Jéruſalem. Il avoit beaucoup d'eſprit; mais malheureuſement il avoit étudié des Livres Arabes que lui avoit donné un Médecin Catalan du Comte Raimond, qui l'avoient entêté de toutes les rêveries de l'Aſtrologie, & lui

avoient appris à craindre les Chouettes. Il ne pouvoit pas imaginer que ce qui étoit écrit dans une Langue aussi mistérieuse que l'Arabe, & qui lui avoit tant coûté à apprendre, ne fût pas vrai. Sa femme étoit aimée de Fouquet.....

Boniface de Castellane étoit aussi d'une naissance très-distinguée, grand Poëte satirique, mais satirique par nature, & Poëte par Art, seulement pour être satirique. On l'appelloit l'*Outrecuyat*, tant il étoit hardi dans ses *Sirventes* ou Satires: il n'y épargnoit personne, & il les finissoit d'ordinaire par ces mots, *Bougua qu'as dich*, qui marquoient l'étonnement où il étoit lui-même de sa hardiesse.

Il sacrifioit tout à la Satire, amitié, bienséance, & même l'honneur de son propre goût, excusable seulement par l'impossibilité d'avoir de l'esprit dans un autre genre. Il étoit très-timide quand il étoit menacé par le moindre

faiſeur de Sirventes, très-redoutable quand il étoit craint. Sa bile, ſa férocité, ſon indiſcrétion lui avoient donné plus de vogue que d'autres n'en avoient par leurs bonnes qualités, & il étoit en droit de mépriſer autant qu'il faiſoit, la bonté, la douceur & l'équité.

Raoul de Gatin avoit un caractere preſqu'entierement oppoſé, un génie fort étendu, & qui n'étoit borné que parce qu'il ne s'étoit pas appliqué à tout, une vivacité douce, un agrément facile, des graces ſimples, une probité & une droiture de cœur, que tout ſon extérieur repréſentoit; mais il étoit extrêmement foible ſur l'amour, & très-ſujet à faire de mauvais choix. Alors tout ſon mérite devenoit ridicule par l'hommage qu'il en faiſoit à des perſonnes indignes, & ſes reſpects mal placés le défiguroient entierement. Le plus grand deshonneur où il fût encore tombé, étoit d'aimer Richilde, de la Maiſon de Montauban, jeune

Dame très-galante qui s'accommodoit de toutes ſortes d'Amans, hormis de ceux qui étoient honnêtes gens, & à qui Raoul ne manqua pas de déplaire dès qu'elle eut découvert ſes bonnes qualités. Il étoit extrêmement aimé du Comte de Provence, qui l'employoit dans ſes guerres, & lui confioit ſes plus importantes affaires; mais du moment qu'il fut amoureux de Richilde, il quitta tout pour être ſans ceſſe à Montpellier où elle demeuroit. Il étoit excellent Troubadour, & il eut le malheur de faire pour elle les plus beaux vers qu'il eût faits de ſa vie.

L'Abbé de Montmaiour étoit toujours à la Cour, ſous prétexte de quelques affaires de ſon Monaſtere qui alloient lentement. Jamais Moine n'entendit mieux l'art d'accorder les intérêts ſpirituels & les temporels. Comme le Comte n'étoit pas dévot, l'Abbé de Montmaiour gardoit ſur les déſordres de la Cour un ſilence qui paroiſſoit

forcé, & qui n'étoit qu'un effet naturel de sa politique; il faisoit de très-legeres remontrances, & sembloit se retenir à regret par la réflexion qu'on n'étoit pas en état d'en profiter; ainsi le peu qu'il disoit ne le brouilloit avec personne, & il avoit le mérite de ce qu'il n'avoit point dit. Il se faisoit forcer à prendre part à des divertissemens de la Cour, à des parties de chasses, à des spectacles; & il avoit l'esprit de faire bien des choses contre son état, sans rien faire contre la bienséance. Son hipocrisie étoit fort fine, en ce qu'il ne l'outroit point, & qu'il la réduisoit aux choses essentielles. Il savoit bien attirer des donations à son Abbaye; mais il ne les recevoit qu'en avertissant que ce n'étoit pas là le capital de la dévotion, comme on n'étoit pas fort éloigné de le croire en ce temps-là.

Hugues de Sobieres étoit de bonne Maison, mais né sans bien. Le métier

de Troubadour lui avoit valu une grande fortune, & la familiarité de tous les grands Seigneurs. Il ne faisoit guére de Sirventes; mais il étoit plus méchant que Boniface de Castellane, parce qu'il étoit plus retenu & plus circonspect; il outrageoit moins, & faisoit plus de mal. Jamais Courtisan ne sut mieux le grand art de nuire; aussi l'Histoire remarque expressément qu'il entretenoit les Barons dans une division perpétuelle. Il étoit susceptible de toutes les formes que l'intérêt peut donner; il se forçoit quelquefois à être amoureux, parce que le Comte de Provence l'étoit toujours; il eût cru faire mal sa cour, si on l'eût pû surprendre sans une passion.

Les autres Seigneurs attachés au Comte de Provence, étoient le Comte de Vintimille, Thibaud de Vins, les Chevaliers de Liparron, de Porcellet, de Lauris, d'Entrecasseau, de Pujet, de Furban, & les Troubadours Ram-

baud d'Orange, Seigneur de Corresson, Gui, Ebles & Pierre d'Usez, freres; Boniface Calus Gentil, Firmeric de Belucler, Perdigon, Pierre de Château-Neuf, Guillaume de Bargemon.

Le soir que le Romieu fut amené par le Comte à son Château, presque toute cette Cour s'y trouva rassemblée; tous les yeux étoient tournés vers lui, & le Comte ne parloit qu'à lui. Quelques Courtisans des plus prévoyans craignirent déja que dans la personne de cet inconnu il ne fût arrivé un Favori. Vous vénés de la Terre-Sainte, lui dit le Comte, sans doute autant par curiosité que par dévotion; hé bien, n'ètes-vous pas content de votre voyage? Dites-nous ce que vous avés remarqué de plus singulier chés les Grecs, les Turcs, les Sarrasins. Monseigneur, répondit-il, je vous ferai un aveu que d'autres Voyageurs ne feroient peut-être pas volontiers. J'ai perdu mes pas, je n'ai rien vû de remarquable.

Comment ! reprit le Comte. Et tous ceux qui reviennent de ces Pays-là nous en rapportent tant de merveilles. Je le crois bien, répliqua le Romieu ; il y a des yeux plus propres à voir des merveilles les uns que les autres ; & pour moi j'ai vû des Grecs, des Turcs, des Sarrasins, des Tartares même ; mais je n'ai vû que des hommes, & j'en avois déja vû en France. Il est bien aisé de juger que tout le genre humain n'est qu'une famille, tant on s'y ressemble. Mais, reprit le Comte, ces manieres de s'habiller & de bâtir, ces moeurs si différentes des nôtres, ces Gouvernemens si bisarres, tout cela n'est-ce pas un spectacle fort agréable pour la curiosité ? Monseigneur, répondit le Romieu, c'est selon les spectateurs. Ceux qui croyent que tout ce qu'ils voyent dans leur Pays est la nature, & qu'on ne doit pas s'habiller ni faire la révérence autrement qu'eux, je suis d'avis qu'ils courent le monde ; ils verront

mille objets nouveaux, dont ils seront puissamment touchés. Pour moi j'ai trouvé une autre maniere de voyager, qui est la seule que je pratiquerai dorénavant. Je suis fortement persuadé que le fond de la nature humaine est par-tout le même, mais qu'il est susceptible d'une infinité de différences extérieures, sur-tout ce qui ne dépend que de l'opinion & de l'habitude. Toutes ces différences, je me les imagine comme je puis; je fais à ma fantaisie des moeurs & des Gouvernemens, qui ne sont pourtant pas contraires aux principes qui nous sont essentiels; & je dis, tout cela est quelque part; si ce n'est pas cela, c'est quelque chose d'approchant; voilà tout le tour du monde fait. Ce n'est pas que tous ces objets différens ne soient un peu plus agréables, & peut-être un peu plus utiles à voir, tels qu'ils sont en eux-mêmes; mais je ne sai si le plus d'agrément & d'utilité vaut la peine du voyage.

Les discours du Romieu firent des effets bien différens sur ceux qui y furent présens. Presque tous les Courtisans n'y entendirent rien, & eurent beaucoup d'envie de s'en moquer. Le Comte y sentoit une vérité qui le touchoit; mais il n'osoit s'en fier à ce sentiment, & la singularité des choses que lui disoit le Romieu l'étonnoit, lui faisoit plaisir, & en même temps lui étoit suspecte. Beralde des Baux & Rodolphe de Gatin n'hésiterent point, & lui trouverent beaucoup d'esprit; il n'y eut que cette différence, que Beralde le crut homme de qualité, & Rodolphe jugea seulement qu'il étoit fort honnête homme. Ils en parlerent tous deux au Comte avec beaucoup d'éloges, & ils fixerent son jugement. Mais quand ils l'eurent déterminé, il crut n'avoir jamais douté, & il s'imagina qu'il avoit senti aussi vivement & aussi promptement qu'eux tout ce que valoit le Romieu.

Le lendemain il demanda ſon congé ; mais dans le goût que l'on avoit pour lui, on n'avoit garde de le lui accorder. Le Comte lui fit promettre qu'il paſſeroit quinze jours auprès de lui.

Il le mena auſſi-tôt chés la Comteſſe de Provence, & chés les quatre Princeſſes ſes filles, que le Romieu n'avoit point encore vûes.

La Comteſſe avoit l'eſprit extrêmement galant ; elle aimoit les jeux, la Muſique, toutes les Hiſtoires où il entroit de l'amour ; elle avoit même ſouffert que quelques Troubadours lui adreſſaſſent des Ouvrages, où elle pouvoit ſoupçonner que ſon nom ne ſervoit qu'à en cacher un autre ; enfin tout ce qui avoit quelque air de galanterie l'intéreſſoit, la touchoit, & elle étoit indifférente à tout le reſte ; cependant elle étoit toujours demeurée dans les bornes d'une exacte vertu, ſoit que ſes inclinations n'allaſſent pas plus

loin, soit que son rang eût contraint ses inclinations.

Quand le Comte fut entré dans son appartement suivi du Romieu : Madame, lui dit-il, je viens vous demander du secours pour arrêter quelque temps ici cet inconnu, qui à chaque moment veut nous échapper.

Cet Ouvrage n'a pas été poussé plus loin.



AU FEU ROI.

C'est l'Académie Royale de Musique qui parle, en lui adressant les paroles d'un Opéra représenté en 1678. *

GRAND ROI, quand l'Univers apprend avec surprise,
Qu'à tes ordres par-tout la Victoire est soumise,
Que sur les bords tremblans du Rhin & de l'Escaut,
Les Forts les mieux munis ne coûtent qu'un assaut;
On a lieu de penser que la France occupée
A s'étendre plus loin par le droit de l'épée,
Pour cueillir les Lauriers dûs à tes grands exploits,
Néglige des beaux Arts les paisibles emplois.
Mais quand on voit d'ailleurs que les plaisirs tranquilles
Régnent avec éclat au milieu de nos Villes;
Pendant ces doux loisirs, qui n'assureroit pas
Que la France ne peut accroître ses Etats?
Il est vrai cependant que malgré ses Conquêtes,

* C'est l'Opéra de *Psiché*, imprimé sous le nom de *Thomas Corneille*, mais réellement de M. de *Fontenelle*. On le trouvera avec *Bellerophon* dans le Tome X.

Elle suffit encore à préparer des Fêtes.
Il est vrai que malgré mille plaisirs offerts,
Elle suffit encore à dompter l'Univers.
Il semble que de Mars les rudes exercices
Ne sont qu'un jeu pour nous sous tes heureux auspices;
Et que vaincre où tu fais voler tes Etendarts,
C'est la suite des soins que tu prens des beaux Arts.
Gand, ce superbe Gand, qui donna la naissance
Au plus fier Ennemi qu'ait jamais eu la France;
Ce redoutable Gand, qui pour être assiégé,
Demande un Peuple entier sous ses fossés rangé,
T'a soumis son orgueil au moment que l'Espagne,
Sûre de ce côté, trembloit pour l'Allemagne.
Ypres te voit paroître, il reconnoît tes loix,
Et rien ne se refuse à l'Empire François.
Quel trouble pour l'Europe! Et combien d'épouvante
Jette dans tous les cœurs ta valeur triomphante!
Ces Peuples, contre nous ardens à se liguer,
Attendent le moment qui les va subjuguer.
Nous seuls goûtons la paix que tes exploits nous donnent;
Et tandis qu'en tous lieux les trompettes resonnent,
Que leur bruit menaçant fait retentir les airs,
Paris ne les entend que dans nos seuls concerts.

A MAD. ***.

LE Parnasse aujourd'hui célébre votre fête ;
Les Muses de concert vous vont faire leur cour :
Ecoutés ce qu'ici la mienne vous apprête ;
Je vais vous parler sans détour,
Je ne suis point votre conquête ;
Pour vos jeunes appas je n'ai point pris d'amour ;
Mettés-vous cela dans la tête.
Je sai que quelquefois des cris applaudissans
Vous mettent sans façon au rang des plus charmantes ;
Des bords du grand Bassin (*) partent ces doux accens ;
Ce ne sont pas flatteurs que les Passans,
Et moins encore les *Passantes.*
Mais que le grand Bassin ne s'en offense pas,
Je n'ai point pris d'amour pour vos jeunes appas.
Tant mieux pour eux qu'on les admire,
Je n'ai point pris d'amour, ce mot vous doit suffire.
Mais à quoi bon le dire tant ?
A quoi bon ? Je suis très-content
D'avoir encor la force de le dire.

(*) *Aux Tuilleries.*

ENIGME

ENIGME SINGULIERE.

Mon nom est Grec, non pas tiré du Grec
par force,
Par le secours d'une savante entorse;
Mais Grec, purement Grec, & tel que Casaubon,
Les deux Scaligers & Saumaise,
Epris d'amour pour moi, se seroient pâmés d'aise,
En soupirant pour ce beau nom.
S'il m'eût manqué, réduite à me fournir en
France,
J'en avois sous ma main un autre assés heureux,
Qui des siécles naissans retraçoit l'innocence,
Les plus tendres liens, les plus aimables jeux,
Charmes qui de nos jours s'en vont en décadence.
Au défaut des deux noms, il me seroit resté
Une figure si parfaite,
Que je pouvois en toute sûreté
Etre Mathurine ou Colette.

Le mot de l'Enigme est Mademoiselle Lascaris, fille de feu Monsieur le Marquis d'Urfé. Après la prise de Constantinople par les Turcs, un Seigneur Lascaris, de la Maison des derniers Empereurs Grecs, se retira en France: il y acquit quelques Terres, qui sont tombées par succession dans la

Maison d'Urfé, sous la condition que dans la Maison qui les posséderoit, il y auroit toujours quelqu'un qui porteroit le nom de Lascaris.

A MAD....

SI votre absence continue,
Je vous en avertis, mon amour diminue.
En vous différens dons des Cieux
Font un Tout rare & curieux;
Mais quand un si beau Tout est un temps sans paroître
A mes yeux, à mes propres yeux,
Je viens à douter qu'il puisse être.

SUR MA VIEILLESSE.

IL falloit n'être vieux qu'à Sparte,
Disent les anciens Ecrits.
O Dieux! combien je m'en écarte,
Moi qui suis si vieux dans Paris!
O Sparte! Sparte, hélas! qu'êtes-vous devenue?
Vous saviés tout le prix d'une tête chenue.
Plus dans la Canicule on étoit bien fourré,

Plus l'oreille étoit dure, & l'œil mal éclairé,
Plus on déraisonnoit dans sa triste famille,
Plus on épiloguoit sur la moindre vétille,
Plus contre tout son siécle on étoit déclaré,
Plus on étoit chagrin & misantrope outré,
Plus on avoit de goutte ou d'autre béatille,
Plus on avoit perdu de dents de leur bon gré,
Plus on marchoit courbé sur sa grosse béquille,
Plus on étoit enfin digne d'être enterré,
Et plus dans vos remparts on étoit honoré.
O Sparte! Sparte, hélas! qu'êtes-vous devenue?
Vous saviés tout le prix d'une tête chenue.

RÉPONSE

Aux Vers de Monsieur de Fontenelle sur sa vieillesse.

De ce Pays si vanté
Je connois très-peu la Carte:
Mais je crois, en vérité,
Qu'un Vieillard de sa trempe eût été mal à *Sparte*.
Qu'auroient-ils fait de l'Amant de *Cipris*,
Ces gens si durs, si peu nés pour les Ris?

N'étant chés eux qu'un Vieillard respectable ;
Il eût perdu la moitié de son prix :
Pour être *Fontenelle*, il devoit être aimable ;
Voilà pourquoi les Dieux l'ont placé dans *Paris*.

M. le P. H. lut à la Reine les Vers de M. de *Fontenelle*, sur le respect que l'on avoit à *Sparte* pour *une tête chenue*, & ses regrets sur ce que ce respect s'étoit bien perdu depuis. La Reine lui dit : » Faites savoir à *Fontenelle* que » j'ai vû ses Vers, & qu'une tête comme la » sienne devoit trouver *Sparte* par-tout «. M. le P. H. ne manqua pas de mander une réponse si flatteuse à M. de *Fontenelle*. Il le fit même souvenir que ses premiers Vers ayant été pour Madame la Dauphine de *Baviere*, ses derniers Vers devroient bien être pour la Reine. Il vint sur le champ chez M. le P. H. & lui apporta ces quatre Vers.

Je ne me flatte point du tout
De retrouver *Sparte* par-tout ;
Mais vous, ô modéle des Reines,
Vous trouveriés par-tout *Athènes*.

M. de *Fontenelle* avoit alors 92 ans.

FIN.

TABLE DES PIECES

Contenues dans ce Volume.

POESIES.